This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD

VOLTAIRE FOUNDATION FUND

Digitized by Google

VI.1770G/1 (29)

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

NOUVEAUX
MELANGES
PHILOSOPHIQUES,
HISTORIQUES,
CRITIQUES,
&c. &c. &c.

CINQUIÉME PARTIE.

Digitized by Google

Digitized by Google

NOUVEAUX
MELANGES
PHILOSOPHIQUES,
HISTORIQUES,
CRITIQUES,
&c. &c.

CINQUIÉME PARTIE.

M. DCC. LXVIII.

Digitized by Google

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
- 4 FEB 1985
OF OXFORD
LIBRARY

Digitized by Google

LA PRINCESSE DE NAVARRE,

COMÉDIE-BALLET.

Fête donnée par le ROI *en ſon Château de Verſailles, le mardi 23 Février* 1745.

A 3 AVER-

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

LE Roi a voulu donner à Madame la Dauphine une fete qui ne fût pas ſeulement un de ces ſpectacles pour les yeux, tels que toutes les nations peuvent les donner, & qui paſſant avec l'éclat qui les accompagne, ne laiſſent après eux aucune trace. Il a commandé un ſpectacle qui pût à la fois ſervir d'amuſement à la cour, & d'encouragement aux beaux arts, dont il ſait que la culture contribue à la gloire de ſon Royaume. M. le Duc de *Richelieu*, Premier Gentilhomme de la Chambre en exercice, a ordonné cette fête magnifique.

Il a fait élever un théâtre de cinquante-ſix pieds de profondeur dans le grand manège de Verſailles, & a fait conſtruire une ſalle, dont les décorations & les embelliſſemens ſont tellement ménagés, que tout ce qui ſert au ſpectacle doit s'enlever en une nuit, & laiſſer la ſalle ornée pour un bal paré, qui doit former la fête du lendemain.

Le théâtre & les loges ont été conſtruits avec la magnificence convenable, & avec le goût qu'on connaît depuis longtems dans ceux qui ont dirigé ces préparatifs.

On a voulu réunir ſur ce théâtre tous les talens qui pourraient contribuer aux agrémens de la fête, & raſſembler à la fois tous les charmes de la déclamation, de la danſe & de

al

Digitized by Google

la muſique, afin que la perſonne auguſte, à qui cette fête eſt conſacrée, pût connaître tout d'un coup les talens qui doivent être doresnavant employés à lui plaire.

On a donc voulu que celui qui a été chargé de compoſer la fête, fît un de ces ouvrages dramatiques, où les divertiſſemens en muſique forment une partie du ſujet, où la plaiſanterie ſe mêle à l'héroïque, & dans leſquels on voit un mélange de l'opéra, de la comédie, & de la tragédie.

On n'a pû ni dû donner à ces trois genres toute leur étendue; on s'eſt efforcé ſeulement de réunir les talens de tous les artiſtes qui ſe diſtinguent le plus, & l'unique mérite de l'auteur a été de faire valoir celui des autres.

Il a choiſi le lieu de la ſcène ſur les frontières de la Caſtille, & il en a fixé l'époque ſous le Roi de France *Charles V*, Prince juſte, ſage & heureux, contre lequel les Anglais ne purent prévaloir, qui ſecourut la Caſtille, & qui lui donna un Monarque.

Il eſt vrai que l'hiſtoire n'a pû fournir de ſemblables allégories pour l'Eſpagne; car il régnait alors un Prince cruel & ſans foi; & ſa femme n'était point une héroïne, dont les enfans fuſſent des héros. Preſque tout l'ouvrage eſt donc une fiction, dans laquelle il a falu s'aſſervir à introduire un peu de bouffonnerie, au milieu des plus grands intérêts, & des fêtes au milieu de la guerre.

Ce divertiſſement a été exécuté le 23 Février 1745, vers les ſix heures du ſoir. Le Roi s'eſt

Digitized by Google

placé au milieu de la ſalle, environné de la Famille Royale, des Princes & Princeſſes de ſon Sang, & des Dames de la Cour, qui formaient un ſpectacle beaucoup plus beau que tous ceux qu'on pouvait leur donner.

Il eût été à déſirer qu'un plus grand nombre de Français eût pû voir cette aſſemblée, tous les Princes de cette Maiſon qui eſt ſur le trône longtems avant les plus anciennes du monde, cette foule de Dames parées de tous les ornemens qui ſont encor des chefs-d'œuvre du goût de la nation, & qui étaient effacés par elles; enfin cette joye noble & décente qui occupait tous les cœurs & qu'on liſait dans tous les yeux.

On eſt ſorti du ſpectacle à neuf heures & demie dans le même ordre qu'on était entré, & alors on a trouvé toute la façade du palais & des écuries illuminée. La beauté de cette fête n'eſt qu'une faible image de la joye d'une nation qui voit réunir le ſang de tant de Princes auxquels elle doit ſon bonheur & ſa gloire.

Sa Majeſté, ſatisfaite de tous les ſoins qu'on a pris pour lui plaire, a ordonné que ce ſpectacle fût repréſenté encor une ſeconde fois.

PRO-

Digitized by Google

PROLOGUE

DE LA FÊTE POUR LE MARIAGE DE MONSIEUR LE DAUPHIN.

LE SOLEIL descend dans son char, & prononce ces paroles.

L'Inventeur des beaux Arts, le Dieu de la lumière,
Descend du haut des cieux dans le plus beau séjour
Qu'il puisse contempler en sa vaste carrière.

La Gloire, l'Hymen & l'Amour,
Astres charmans de cette Cour,
Y répandent plus de lumière
Que le flambeau du Dieu du jour.

J'envisage en ces lieux le bonheur de la France,
Dans ce Roi qui commande à tant de cœurs soumis;
Mais tout Dieu que je suis, & Dieu de l'éloquence,
Je ressemble à ses ennemis,
Je suis timide en sa présence.

Faut-il qu'ayant tant d'assurance,
Quand je fais entendre son nom,

Digitized by Google

Il ne m'inſpire ici que de la défiance?
Tout grand-homme a de l'indulgence;
Et tout Héros aime Apollon.
Qui rend ſon ſiécle heureux, veut vivre en la mémoire:
Pour mériter Homère, Achille a combattu.
Si l'on dédaignait trop la Gloire,
On chérirait peu la Vertu.

(*Tous les Acteurs bordent le théâtre, repréſentant les Muſes & les beaux Arts.*)

O vous qui lui rendez tant de divers hommages,
Vous qui le couronnez, & dont il eſt l'appui,
N'eſpérez pas pour vous avoir tous les ſuffrages,
Que vous réuniſſez pour lui.
Je ſais que de la Cour la ſcience profonde,
Serait de plaire à tout le monde;
C'eſt un art qu'on ignore; & peut-être les Dieux
En ont cédé l'honneur au maitre de ces lieux.
Muſes, contentez-vous de chercher à lui plaire;
Ne vantez point ici d'une voix téméraire
La douceur de ſes loix, les efforts de ſon bras,
Thémis, la Prudence, & Bellone
Conduiſant ſon cœur & ſes pas,
La bonté généreuſe aſſiſe ſur ſon trône;
Le Rhin libre par lui, l'Eſcaut épouvanté,
Les Apennins fumans que ſa poudre environne;
Laiſſons ces entretiens à la poſtérité,
Ces leçons à ſon fils, cet exemple à la terre.
Vous graverez ailleurs dans les faſtes des tems,
Tous ces terribles monumens,
Dreſſés par les mains de la guerre.

Célé-

Digitized by Google

Célébrez aujourd'hui l'hymen de ſes enfans,
Déployez l'appareil de vos jeux innocens.
L'objet qu'on déſirait, qu'on admire, & qu'on aime,
Jette déja ſur vous des regards bienfaiſans;
On eſt heureux ſans vous; mais le bonheur ſuprême
Veut encor des amuſemens.

Cueillez toutes les fleurs, & parez-en vos têtes;
Mêlez tous les plaiſirs, uniſſez tous les jeux,
Souffrez le plaiſant même; il faut de tout aux fêtes,
Et toûjours les Héros ne ſont pas ſérieux.
Enchantez un loiſir, hélas! trop peu durable.
Ce peuple de guerriers qui ne paraît qu'aimable,
Vous écoute un moment, & revole aux dangers.
Leur maître en tous les tems veille ſur la patrie.
Les ſoins ſont éternels, ils conſument la vie;
Les plaiſirs ſont trop paſſagers.
Il n'en eſt pas ainſi de la vertu ſolide,
Cet hymen l'éterniſe, il aſſure à jamais,
A cette race auguſte, à ce peuple intrépide,
Des victoires & des bienfaits.

Muſes, que votre zèle à mes ordres réponde.
Le cœur plein des beautés dont cette Cour abonde,
Et que ce jour illuſtre raſſemble autour de moi,
Je vais voler au ciel, à la ſource féconde
De tous les charmes que je voi;
Je vais, ainſi que votre Roi,
Recommencer mon cours pour le bonheur du monde.

Digitized by Google

ACTEURS CHANTANS DANS TOUS LES CHŒURS.

Quinze femmes & vingt-cinq hommes.

ACTEURS DE LA COMÉDIE.

CONSTANCE, Princeſſe de Navarre.

LE DUC DE FOIX.

DON MORILLO, Seigneur de Campagne.

SANCHETTE, fille de Morillo.

LÉONOR, l'une des femmes de la Princeſſe.

HERNAND, Ecuyer du Duc.

Un Officier des Gardes.

Un Alcade.

Un Jardinier.

Suite.

La ſcène eſt dans les jardins de Don Morillo, *ſur les confins de la Navarre.*

LA

Digitized by Google

LA PRINCESSE DE NAVARRE,

COMÉDIE-BALLET.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CONSTANCE, LEONOR.

LEONOR.

AH quel voyage, & quel ſéjour;
Pour l'héritière de Navarre!
Votre tuteur Don Pedre eſt un tyran barbare,
Il vous force à fuir de ſa Cour.
Du fameux Duc de Foix vous craignez la tendreſſe;
Vous fuyez la haine & l'amour;
Vous courez la nuit & le jour,

Sans

Digitized by Google

Sans page & ſans dame d'atour,
Quel état pour une Princeſſe !
Vous vous expoſez tour à tour
A des dangers de toute eſpèce.

CONSTANCE.

J'eſpère que demain, ces dangers, ces malheurs,
De la guerre civile effet inévitable,
Seront au moins ſuivis d'un ennui tolérable,
Et je pourrai cacher mes pleurs,
Dans un aſyle inviolable.
O ſort ! à quels chagrins me veux-tu réſerver ?
De tous côtés infortunée,
Don Pedre aux fers m'avait abandonnée,
Gaſton de Foix veut m'enlever.

LEONOR.

Je ſuis de vos malheurs comme vous occupée ;
Malgré mon humeur gaie ils troublent ma raiſon ;
Mais un enlévement, ou je ſuis fort trompée,
Vaut un peu mieux qu'une priſon.
Contre Gaſton de Foix quel courroux vous anime ?
Il veut finir votre malheur ;
Il voit ainſi que nous Don Pedre avec horreur.
Un Roi cruel qui vous opprime,
Doit vous faire aimer un vengeur.

CONSTANCE.

Je hais Gaſton de Foix autant que le Roi même.

LEONOR.

Eh pourquoi ? parce qu'il vous aime ?

CONSTANCE.

Lui m'aimer ? nos parens ſe ſont toûjours haïs.

LEO-

LEONOR.

Belle raiſon !

CONSTANCE.

Son père accabla ma famille.

LEONOR.

Le fils eſt moins cruel, Madame, avec la fille ;
Et vous n'êtes point faits pour vivre en ennemis.

CONSTANCE.

De tout tems la haine ſépare
Le ſang de Foix, & le ſang de Navarre.

LEONOR.

Mais l'amour eſt utile aux raccommodemens.
Enfin dans vos raiſons je n'entre qu'avec peine ;
Et je ne crois point que la haine
Produiſe les enlévemens.
Mais ce beau Duc de Foix, que votre cœur déteſte,
L'avez-vous vû, Madame ?

CONSTANCE.

Au moins mon ſort funeſte,
A mes yeux indignés n'a point voulu l'offrir.
Quelque hazard aux ſiens m'a pû faire paraître.

LEONOR.

Vous m'avoûrez qu'il faut connaître
Du moins avant que de haïr.

CONSTANCE.

J'ai juré, Léonor, au tombeau de mon père,
De ne jamais m'unir à ce ſang que je hais.

LEONOR.

Serment d'aimer toûjours, ou de n'aimer jamais,
Me paraît un peu téméraire.
Enfin, de peur des Rois & des amans, hélas !

Vous

Vous allez dans un cloître enfermer tant d'appas.

CONSTANCE.

Je vais dans un couvent tranquille,
Loin de Gaſton, loin des combats,
Cette nuit trouver un aſyle.

LEONOR.

Ah! c'était à Burgos, dans votre appartement,
Qu'était en effet le couvent.
Loin des hommes renfermée,
Vous n'avez pas vû ſeulement
Ce jeune & redoutable amant
Qui vous avait tant allarmée.
Grace aux troubles affreux dont nos Etats ſont pleins,
Au moins dans ce château nous voyons des humains.
Le maître du logis, ce Baron qui vous prie
A dîner malgré vous, faute d'hôtellerie,
Eſt un Baron abſurde, ayant aſſez de bien,
Groſſiérement galant avec peu de ſcrupule;
Mais un homme ridicule
Vaut peut-être encor mieux que rien.

CONSTANCE.

Souvent dans le loiſir d'une heureuſe fortune,
Le ridicule amuſe, on ſe prête à ſes traits;
Mais il fatigue, il importune
Les cœurs infortunés & les eſprits bien faits.

LEONOR.

Mais un eſprit bien fait peut remarquer, je penſe,
Ce noble Cavalier ſi prompt à vous ſervir,
Qu'avec tant de reſpects, de ſoin, de complaiſance,
Au devant de vos pas nous avons vû venir.

CONS-

Digitized by Google

CONSTANCE.

Vous le nommez ?

LEONOR.

Je crois qu'il ſe nomme Alamir.

CONSTANCE.

Alamir ? il paraît d'une toute autre eſpèce
Que Monſieur le Baron.

LEONOR.

Oui, plus de politeſſe ;
Plus de monde, de grace.

CONSTANCE.

Il porte dans ſon air
Je ne ſais quoi de grand.

LEONOR.

Oui.

CONSTANCE.

De noble.

LEONOR.

Oui.

CONSTANCE.

De fier.

LEONOR.

Oui. J'ai cru même y voir je ne ſais quoi de tendre.

CONSTANCE.

Oh point. Dans tous les ſoins qu'il s'empreſſe à nous rendre
Son reſpect eſt ſi retenu !

LEONOR.

Son reſpect eſt ſi grand qu'en vérité j'ai cru
Qu'il a deviné votre Alteſſe.

CONSTANCE.

Les voici, mais ſurtout point d'Alteſſe en ces lieux ;
Dans mes deſtins injurieux

Digitized by Google

Je conſerve le cœur, non le rang de Princeſſe.
Garde de découvrir mon ſecret à leurs yeux ;
Modère ta gayeté déplacée, imprudente ;
Ne me parle point en ſuivante.
Dans le plus ſecret entretien,
Il faut t'accoûtumer à paſſer pour ma tante.

LEONOR.

Oui, j'aurai cet honneur, je m'en ſouviens trés-bien.

CONSTANCE.

Point de reſpect, je te l'ordonne.

SCENE II.

DON MORILLO, & LE DUC DE FOIX en jeune Officier, *d'un côté du théâtre.*

De l'autre, CONSTANCE & LEONOR.

MORILLO *au Duc de Foix, qu'il prend toûjours pour Alamir.*

OH, oh, qu'eſt-ce donc que j'entens ?
La tante eſt tutoyée ? Ah, ma foi, je ſoupçonne
Que cette tante là n'eſt pas de ſes parens.
Alamir, mon ami, je crois que la friponne
Ayant ſur moi du deſſein,
Pour rencherir ſa perſonne,
Prit cette tante en chemin.

LE DUC DE FOIX.

Non, je ne le crois pas ; elle paraît bien née.
La vertu, la nobleſſe éclate en ſes regards.

De

Digitized by Google

De nos troubles civils les funeſtes hazards
Près de votre château l'ont ſans doute amenée.

MORILLO.

Parbleu, dans mon château je prétens la garder;
En bon parent tu dois m'aider:
C'eſt une bonne aubaine, & des nièces pareilles
Se trouvent rarement, & m'iraient à merveilles.

LE DUC DE FOIX.

Gardez de les laiſſer échapper de vos mains.

LEONOR *à la Princeſſe.*

On parle ici de vous, & l'on a des deſſeins.

MORILLO.

Je réponds de leurs complaiſances.
(*Il s'avance vers la Princeſſe de Navarre.*)
Madame, jamais mon château, ...
(*au Duc de Foix.*)
Aide-moi donc un peu.

LE DUC DE FOIX, *bas.*

Ne vit rien de ſi beau.

MORILLO.

Ne vit rien de ſi beau.... Je ſens en ſa préſence
Un embarras tout nouveau.
Que veut dire cela? Je n'ai plus d'aſſurance.

LE DUC DE FOIX.

Son aſpect en impoſe, & ſe fait reſpecter.

MORILLO.

A peine elle daigne écouter.
Ce maintien reſervé glace mon éloquence;
Elle jette ſur nous un regard bien altier!
Quels grands airs! Allons donc, ſers-moi de chancelier;

Digitized by Google.

Explique-lui le reſte, & touche un peu ſon ame!

LE DUC DE FOIX.

Ah! que je le voudrais!... Madame,
Tout reconnaît ici vos ſouveraines loix;
Le ciel, ſans doute, vous a faite
Pour en donner aux plus grands Rois.
Mais du ſein des grandeurs, on aime quelquefois,
A ſe cacher dans la retraite.
On dit que les Dieux autrefois,
Dans de ſimples hameaux ſe plaiſaient à paraître:
On put ſouvent les méconnaître,
On ne peut ſe méprendre aux charmes que je vois.

MORILLO.

Quels diſcours ampoulés, quel diable de langage!
Es-tu fou?

LE DUC DE FOIX.

Je crains bien de n'être pas trop ſage.
(*à Léonor.*)
Vous qui ſemblez la ſœur de cet objet divin,
De nos empreſſemens daignez être attendrie,
Accordez un ſeul jour, ne partez que demain;
Ce jour le plus heureux, le plus beau de ma vie,
Du reſte de nos jours va régler le deſtin.
(*à Morillo.*)
Je parle ici pour vous.

MORILLO.

Eh bien, que dit la tante?

LEONOR.

Je ne vous cache point que cette offre me tente:
Mais, Madame, ma niéce.

Mo-

Digitized by Google

MORILLO *à Léonor.*

Oh, c'eſt trop de raiſon ;
A la fin, je ſerai le maître en ma maiſon.
Ma tante, il faut ſouper alors que l'on voyage ;
Petites façons & grands airs,
A mon avis, ſont des travers.
Humaniſez un peu cette niéce ſauvage.
Plus d'une Reine en mon château,
A couché dans la route, & l'a trouvé fort beau.

CONSTANCE.

Ces Reines voyageaient en des tems plus paiſibles ;
Et vous ſavez quel trouble agite ces Etats.
A tous vos ſoins polis nos cœurs ſeront ſenſibles ;
Mais nous partons, daignez ne nous arrêter pas.

MORILLO.

La petite obſtinée ! Où courez-vous ſi vîte ?

CONSTANCE.

Au couvent.

MORILLO.

Quelle idée, & quels triſtes projets !
Pourquoi préférez-vous un auſſi vilain gîte ?
Qu'y pourriez-vous trouver ?

CONSTANCE.

La paix.

LE DUC DE FOIX.

Que cette paix eſt loin de ce cœur qui ſoupire !

MORILLO.

Eh bien, eſpères-tu de pouvoir la réduire ?

LE DUC DE FOIX.

Je vous promets du moins d'y mettre tout mon art.

MORILLO.

J'employerai tout le mien.

Digitized by Google

LEONOR.

Souffrez qu'on ſe retire;
Il faut ordonner tout pour ce prochain départ.
(*Elles font un pas vers la porte.*)

LE DUC DE FOIX.

Le reſpect nous défend d'inſiſter davantage;
Vous obéir en tout eſt le premier devoir.
(*Ils font une révérence.*)
Mais quand on ceſſe de vous voir,
En perdant vos beaux yeux, on garde votre image.

SCENE III.

LE DUC DE FOIX, DON MORILLO.

MORILLO.

ON ne partira point, & j'y ſuis réſolu.

LE DUC DE FOIX.

Le ſang m'unit à vous, & c'eſt une vertu
D'aider dans leurs deſſeins des parens qu'on révère.

MORILLO.

La niéce eſt mon vrai fait, quoiqu'un peu froide & fière;
La tante ſera ton affaire.
Que me conſeilles-tu?

LE DUC DE FOIX.

D'être aimable, de plaire.

MORILLO.

Fai-moi plaire.

LE DUC DE FOIX.

Il y faut mille ſoins complaiſans,
Les plus profonds reſpects, des fêtes & du tems.

Mo-

Digitized by Google

MORILLO.

J'ai très peu de reſpect, le tems eſt long; les fêtes
Coûtent beaucoup, & ne ſont jamais prêtes;
C'eſt de l'argent perdu.

LE DUC DE FOIX.

L'argent fut inventé
Pour payer, ſi l'on peut, l'agréable & l'utile.
Eh jamais le plaiſir fut-il trop acheté?

MORILLO.

Comment t'y prendras-tu?

LE DUC DE FOIX.

La choſe eſt très facile.
Laiſſez-moi partager les frais.
Il vient de venir ici près
Quelques comédiens de France,
Des Troubadours experts dans la haute ſcience,
Dans le premier des arts, le grand art du plaiſir:
Ils ne ſont pas dignes, peut-être,
Des adorables yeux qui les verront paraître;
Mais ils ſavent beaucoup, s'ils ſavent réjouir.

MORILLO.

Réjouiſſons-nous donc.

LE DUC DE FOIX.

Oui, mais avec myſtère.

MORILLO.

Avec myſtère, avec fracas,
Sers-moi tout comme tu voudras;
Je trouve tout fort bon quand j'ai l'amour en tête.
Prépare ta petite fête:
De mes menus plaiſirs je te fais l'intendant.
Je veux ſubjuguer la friponne,

Digitized by Google

Avec ſon air important,
Et je vais pour danſer ajuſter ma perſonne.

SCENE IV.

LE DUC DE FOIX, HERNAND.

LE DUC DE FOIX.

HErnand, tout eſt-il prêt ?

HERNAND.

Pouvez-vous en douter ?
Quand Monſeigneur ordonne, on fait exécuter.
Par mes ſoins ſecrets tout s'apprête,
Pour amollir ce cœur & ſi fier & ſi grand.
Mais j'ai grand peur que votre fête
Réuſſiſſe auſſi mal que votre enlévement.

LE DUC DE FOIX.

Ah ! c'eſt-là ce qui fait la douleur qui me preſſe ;
Je pleure ces tranſports d'une aveugle jeuneſſe,
Et je veux expier le crime d'un moment
Par une éternelle tendreſſe.
Tout me réuſſira ; car j'aime à la fureur.

HERNAND.

Mais en déguiſemens vous avez du malheur :
Chez Don Pedre en ſecret j'eus l'honneur de vous ſuivre
En qualité de conjuré,
Vous fûtes reconnu, tout prêt d'être livré,
Et nous ſommes heureux de vivre.
Vos affaires ici ne tournent pas trop bien,
Et je crains tout pour vous.

Digitized by Google

LE DUC DE FOIX.

J'aime & je ne crains rien ;
Mon projet avorté, quoique plein de juſtice,
Dut ſans doute être malheureux ;
Je ne méritais pas un deſtin plus propice ;
Mon cœur n'était point amoureux.
Je voulais d'un tyran punir la violence,
Je voulais enlever Conſtance,
Pour unir nos maiſons, nos noms & nos amis.
La ſeule ambition fut d'abord mon partage.
Belle Conſtance je vous vis,
L'amour ſeul arme mon courage.

HERNAND.

Elle ne vous vit point, c'eſt-là votre malheur.
Vos grands projets lui firent peur ;
Et dès qu'elle en fut informée,
Sa fureur contre vous dès longtems allumée,
En avertit toute la Cour.
Il ſalut fuir alors.

LE DUC DE FOIX.

Elle fuit à ſon tour.
Nos communs ennemis la rendront plus traitable.

HERNAND.

Elle hait votre ſang.

LE DUC DE FOIX.

Quelle haine indomptable
Peut tenir contre tant d'amour ?

HERNAND.

Pour un héros tout jeune & ſans expérience,
Vous embraſſez beaucoup de terrain à la fois :
Vous voudriez finir la méſintelligence

Du

Digitized by Google

Du ſang de Navarre & de Foix.
Vous avez en ſecret avec le Roi de France,
Un chiffre de correſpondance.
Contre un Roi formidable ici vous conſpirez;
Vous y riſquez vos jours & ceux des conjurés.
Vos tronpes vers ces lieux s'avancent à la file;
Vous préparez la guerre au milieu des feſtins;
Vous bernez le Seigneur qui vous donne un azile;
Sa fille pour combler vos ſinguliers deſtins,
Devient folle de vous, & vous tient en contrainte;
Il vous faut employer & l'audace & la feinte.
Téméraire en amour & criminel d'Etat,
Perdant votre raiſon, vous riſquez votre tête.
Vous allez livrer un combat,
Et vous préparez une fête?

LE DUC DE FOIX.

Mon cœur de tant d'objets n'en voit qu'un ſeul ici.
Je ne vois, je n'entens que la belle Conſtance.
Si par mes tendres ſoins ſon cœur eſt adouci,
Tout le reſte eſt en aſſurance.
Don Pedre périra, Don Pedre eſt trop haï.
Le fameux Du Gueſclin vers l'Eſpagne s'avance;
Le fier Anglais notre ennemi,
D'un tyran déteſté prend en vain la défenſe:
Par le bras des Français les Rois ſont protégés;
Des tyrans de l'Europe ils dompteront la puiſſance;
Le ſort des Caſtillans ſera d'être vengés
Par le courage de la France.

HERNAND.

Et cependant en ce ſéjour

Vous

Digitized by Google

Vous ne connaiſſez rien qu'un charmant eſclavage.

LE DUC DE FOIX.

Va ; tu verras bientôt ce que peut un courage
Qui ſert la patrie & l'amour.
Ici tout ce qui m'inquiette,
C'eſt cette paſſion dont m'honore Sanchette,
La fille de notre Baron.

HERNAND.

C'eſt une fille neuve, innocente, indiſcrette,
Bonne par inclination,
Simple par éducation,
Et par inſtinct un peu coquette ;
C'eſt la pure nature en ſa ſimplicité.

LE DUC DE FOIX.

Sa ſimplicité même eſt fort embarraſſante,
Et peut nuire aux projets de mon cœur agité.
J'étais loin d'en vouloir à cette ame innocente.
J'apprens que la Princeſſe arrive en ce canton.
Je me rens ſur la route, & me donne au Baron
Pour un fils d'Alamir, parent de la maiſon.
En amour comme en guerre une ruſe eſt permiſe.
J'arrive, & ſur un compliment,
Moitié poli, moitié galant,
Que partout l'uſage autoriſe,
Sanchette prend feu promptement,
Et ſon cœur tout neuf s'humaniſe :
Elle me prend pour ſon amant,
Se flatte d'un engagement,
M'aime & le dit avec franchiſe.
Je crains plus ſa naïveté,

Que

Que d'une femme bien appriſe
Je ne craindrais la fauſſeté.

HERNAND.

Elle vous cherche.

LE DUC DE FOIX.

Je te laiſſe :
Tâche de dérouter ſa curioſité,
Je vole aux pieds de la Princeſſe.

SCENE V.

SANCHETTE, HERNAND.

SANCHETTE.

JE ſuis au deſeſpoir.

HERNAND.

Qu'eſt-ce qui vous déplaît,
Mademoiſelle ?

SANCHETTE.

Votre maître.

HERNAND.

Vous déplaît-il beaucoup ?

SANCHETTE.

Beaucoup ; car c'eſt un traître ;
Ou du moins il eſt prêt de l'être ;
Il ne prend plus à moi nul intérêt.
Avant-hier il vint, & je fus tranſportée
De ſon ſéduiſant entretien ;
Hier il m'a beaucoup flattée,
A préſent il ne me dit rien.
Il court, ou je me trompe, après cette étrangère :

Moi

Moi je cours après lui, tous mes pas ſont perdus;
Et depuis qu'elle eſt chez mon père,
Il ſemble que je n'y ſois plus.
Quelle eſt donc cette femme, & ſi belle & ſi fière,
Pour qui l'on fait tant de façons?
On va pour elle encor donner les violons,
Et c'eſt ce qui me déſeſpère.

HERNAND.

Elle va tout gâter..... Mademoiſelle, eh bien
Si vous me promettiez de n'en témoigner rien,
D'être diſcrette.

SANCHETTE.

Oh oui, je jure de me taire,
Pourvû que vous parliez.

HERNAND.

Le ſecret, le myſtère
Rend les plaiſirs piquans.

SANCHETTE.

Je ne vois pas pourquoi.

HERNAND.

Mon maître né galant, dont vous tournez la tête;
Sans vous en avertir, vous prépare une fête.

SANCHETTE.

Quoi tous ces violons!

HERNAND.

Sont tous pour vous.

SANCHETTE.

Pour moi!

HERNAND.

N'en faites point ſemblant, gardez un beau ſilence;
Vous verrez vingt Français entrer dans un moment;

Ils

Digitized by Google

Ils ſont parés ſuperbement ;
Ils parlent en chanſons, ils marchent en cadence,
Et la joye eſt leur élément.

SANCHETTE.

Vingt beaux Meſſieurs Français ! j'en ai l'ame ravie ;
J'eus de voir des Français toûjours très grande envie :
Entreront-ils bientôt ?

HERNAND.

Ils ſont dans le château.

SANCHETTE.

L'aimable nation ! que de galanterie !

HERNAND.

On vous donne un ſpectacle, un plaiſir tout nouveau
Ce que font les Français eſt ſi brillant, ſi beau !

SANCHETTE.

Eh qu'eſt-ce qu'un ſpectacle ?

HERNAND.

Une choſe charmante.
Quelquefois un ſpectacle eſt un mouvant tableau,
Où la nature agit, où l'hiſtoire eſt parlante,
Où les Rois, les héros ſortent de leur tombeau :
Des mœurs des nations, c'eſt l'image vivante.

SANCHETTE.

Je ne vous entens point.

HERNAND.

Un ſpectacle aſſez beau
Serait encor une fête galante ;
C'eſt un art tout français d'expliquer ſes deſirs ;
Par l'organe des jeux, par la voix des plaiſirs.
Un ſpectacle eſt ſurtout un amoureux myſtère,
Pour courtiſer Sanchette & tâcher de lui plaire,

Avant

Digitized by Google

Avant d'aller tout uniment,
Parler au Baron votre père,
De Notaire, d'engagement,
De fiançaille & de douaire.

SANCHETTE.

Ah ! je vous entens bien ; mais moi, que dois-je faire ?

HERNAND.

Rien.

SANCHETTE.

Comment, rien du tout ?

HERNAND.

Le goût, la dignité,
Conſiſtent dans la gravité,
Dans l'art d'écouter tout finement ſans rien dire,
D'approuver d'un regard, d'un geſte, d'un ſourire,
Le feu dont mon maître ſoupire,
Sous des noms empruntés, devant vous paraîtra.
Et l'adorable Sanchette,
Toûjours tendre, toûjours diſcrette,
En ſilence triomphera.

SANCHETTE.

Je comprens fort peu tout cela ;
Mais je vous avoûrai que je ſuis enchantée
De voir de beaux Français, & d'en être fêtée.

SCENE

SCENE VI.

SANCHETTE & HERNAND *ſont ſur le devant*; LA PRINCESSE DE NAVARRE *arrive par un des côtés du fond ſur le théâtre, entre* DON MORILLO & LE DUC DE FOIX, Suite.

LEONOR *à Morillo.*

Oui, Monſieur, nous allons partir.

LE DUC DE FOIX *à part.*

Amour, daigne éloigner un départ qui me tuë.

SANCHETTE *à Hernand.*

On ne commence point. Je ne peux me tenir;
Quand aurai-je une fête aux yeux de l'inconnuë?
Je la verrai jalouſe, & c'eſt un grand plaiſir.

CONSTANCE *voulant paſſer par une porte, elle s'ouvre, & paraît remplie de guerriers.*

Que vois-je, oh ciel! ſuis-je trahie?
Ce paſſage eſt rempli de guerriers menaçans!
Quoi Don Pedre en ces lieux étend ſa tyrannie?

LEONOR.

La frayeur trouble tous mes ſens.

(*Les guerriers entrent ſur la ſcène précédés de trompettes, & tous les acteurs de la comédie ſe rangent d'un côté du théâtre.*)

UN GUERRIER *chantant.*

Jeune beauté, ceſſez de vous plaindre,
Banniſſez vos terreurs,
C'eſt vous qu'il faut craindre:

Barre

Banniſſez vos terreurs,
C'eſt vous qu'il faut craindre,
Régnez ſur nos cœurs.

LE CHŒUR *répète.*

Jeune beauté, ceſſez de vous plaindre, &c.

(*Marche de guerriers danſans.*)

UN GUERRIER.

Lorſque Vénus vient embellir la terre,
C'eſt dans nos champs qu'elle établit ſa cour.
Le terrible Dieu de la guerre,
Déſarmé dans ſes bras ſourit au tendre Amour.
Toûjours la beauté diſpoſe
Des invincibles guerriers;
Et le charmant Amour eſt ſur un lit de roſe
A l'ombre des lauriers.

LE CHŒUR.

Jeune beauté, ceſſez de vous plaindre, &c.

(*On danſe.*)

UN GUERRIER.

Si quelque tyran vous opprime,
Il va tomber la victime
De l'amour & de la valeur;
Il va tomber ſous le glaive vengeur.

UN GUERRIER.

A votre préſence
Tout doit s'enflammer,
Pour votre défenſe
Tout doit s'armer;
L'amour, la vengeance
Doit nous animer.

Digitized by Google

LE CHŒUR *répète.*

A votre préſence
Tout doit s'enflammer, &c.

(*On danſe.*)

CONSTANCE *à Léonor.*

Je l'avoûrai, ce divertiſſement
Me plaît, m'allarme davantage;
On dirait qu'ils ont ſû l'objet de mon voyage.
Ciel! avec mon état quel rapport étonnant!

LEONOR.

Bon, c'eſt pure galanterie;
C'eſt un air de chevalerie,
Que prend le vieux Baron pour faire l'important.

(*La Princeſſe veut s'en aller, le Chœur l'arrête en chantant.*)

LE CHŒUR.

Demeurez, préſidez à nos fêtes,
Que nos cœurs ſoient ici vos conquêtes.

DEUX GUERRIERS.

Tout l'univers doit vous rendre
L'hommage qu'on rend aux Dieux;
Mais en quels lieux
Pouvez-vous attendre
Un hommage plus tendre;
Plus digne de vos yeux?

LE CHŒUR.

Demeurez, préſidez à nos fêtes;
Que nos cœurs ſoient vos tendres conquêtes.

(*Les acteurs du divertiſſement rentrent par le même portique.*)

(*Pendant que Conſtance parle à Léonor, Don Morillo qui eſt devant elles, leur fait des mines.*)

(*Et*

Digitized by Google

(*Et Sanchette qui eſt alors auprès du Duc de Foix, le tire à part ſur le devant du théâtre.*)

SANCHETTE *au Duc de Foix.*

Ecoutez donc, mon cher amant;
L'aubade qu'on me donne eſt étrangement faite,
Je n'ai pas pû danſer. Pourquoi cette trompette?
Qu'eſt-ce qu'un Mars, Vénus, des tyrans, des combats,
Et pas un ſeul mot de Sanchette?
A cette dame-ci tout s'adreſſe en ces lieux;
Cette préférence me touche.

LE DUC DE FOIX.

Croyez-moi, taiſons-nous; l'Amour reſpectueux
Doit avoir quelquefois ſon bandeau ſur la bouche;
Bien plus encor que ſur les yeux.

SANCHETTE.

Quel bandeau, quels reſpects! ils ſont bien ennuyeux!

MORILLO *s'avançant vers la Princeſſe.*

Eh bien, que dites-vous de notre ſérénade?
La tante eſt-elle un peu contente de l'aubade?

LEONOR.

Et la tante & la niéce y trouvent mille appas.

LA PRINCESSE *à Léonor.*

Qu'eſt-ce que tout ceci? Non, je ne comprens pas
Les contrariétés qui s'offrent à ma vuë;
Cette ruſticité du Seigneur du château,
Et ce goût ſi noble, ſi beau,
D'une fête ſi prompte & ſi bien entenduë.

MORILLO.

Eh bien donc, notre tante approuve mon cadeau.

LEONOR.

Il me paraît brillant, fort heureux & nouveau.

Digitized by Google

MORILLO.

La porte était gardée avec de beaux gens-d'armes;
Eh, eh, l'on n'eſt pas neuf dans le métier des armes.

CONSTANCE.

C'eſt magnifiquement recevoir nos adieux;
Toûjours le ſouvenir m'en ſera précieux.

MORILLO.

Je le crois. Vous pourriez voyager par le monde,
Sans être fêtoyée, ainſi qu'on l'eſt ici:
Soyez ſage, demeurez-y;
Cette fête, ma foi, n'aura pas ſa ſeconde,
Vous chommerez ailleurs. Quand je vous parle ainſi,
C'eſt pour votre ſeul bien; car pour moi, je vous jure,
Que ſi vous décampez, de bon cœur je l'endure,
Et quand il vous plaira, vous pourrez nous quitter.

CONSTANCE.

De cette offre polie il nous faut profiter;
Par cet autre côté, permettez que je ſorte.

LEONOR.

On nous arrête encor à la ſeconde porte?

CONSTANCE.

Que vois-je! quels objets! quels ſpectacles charmans!

LEONOR.

Ma nièce, c'eſt ici le pays des romans.

(*Il ſort de cette ſeconde porte une troupe de danſeurs & de danſeuſes avec des tambours de baſque & des tambourins.*)

(*Après cette entrée, Léonor ſe trouve à côté de Morillo, & lui dit:*)

Qui ſont donc ces gens-ci?

MORILLO *au Duc de Foix.*

C'eſt à toi de leur dire

Digitized by Google

Ce que je ne ſais point.

LE DUC DE FOIX *à la Princeſſe de Navarre.*

Ce ſont des gens ſavans,
Qui dans le ciel tout courant ſavent lire,
Des Mages d'autrefois illuſtres deſcendans,
A qui fut réſervé le grand art de prédire.

(*Les aſtrologues Arabes qui étaient reſtés ſous le portique pendant la danſe, s'avancent ſur le théâtre, & tous les acteurs de la comédie ſe rangent pour les écouter.*)

UNE DEVINERESSE *chante.*

Nous enchaînons le tems, le plaiſir ſuit nos pas;
Nous portons dans les cœurs la flatteuſe eſpérance;
Nous leur donnons la jouïſſance
Des biens même qu'ils n'ont pas;
Le préſent fuit, il nous entraîne,
Le paſſé n'eſt plus rien.
Charme de l'avenir, vous êtes le ſeul bien
Qui reſte à la faibleſſe humaine.
Nous enchaînons le tems, &c.

(*On danſe.*)

UN ASTROLOGUE.

L'aſtre éclatant & doux de la fille de l'onde,
Qui devance ou qui ſuit le jour,
Pour vous recommençait ſon tour.
Mars a voulu s'unir pour le bonheur du monde
A la planète de l'Amour.
Mais quand les faveurs céleſtes
Sur nos jours précieux allaient ſe raſſembler,
Des Dieux inhumains & funeſtes
Se plaiſent à les troubler.

Digitized by Google

UN ASTROLOGUE *alternativement avec le Chœur.*

Dieux ennemis, Dieux impitoyables,
Soyez confondus :
Dieux ſecourables,
Tendre Vénus,
Soyez à jamais favorables.

CONSTANCE.

Ces aſtrologues me paraiſſent
Plus inſtruits du paſſé que du ſombre avenir ;
Dans mon ignorance ils me laiſſent ;
Comme moi ſur mes maux, ils ſemblent s'attendrir ;
Ils forment comme moi des ſouhaits inutiles,
Et des eſpérances ſtériles,
Sans rien prévoir, & ſans rien prévenir.

LE DUC DE FOIX.

Peut-être ils prédiront ce que vous devez faire ;
Des ſecrets de nos cœurs ils percent le myſtère.

UNE DEVINERESSE *s'approche de la Princeſſe & chante.*

Vous excitez la plus ſincère ardeur,
Et vous ne ſentez que la haine ;
Pour punir votre ame inhumaine
Un ennemi doit toucher votre cœur.
(*Enſuite s'avançant vers Sanchette.*)
Et vous, jeune beauté que l'amour veut conduire,
L'amour doit vous inſtruire,
Suivez ſes douces loix.
Votre cœur eſt né tendre ;
Aimez, mais en faiſant un choix,
Gardez de vous méprendre.

SAN-

Digitized by Google

SANCHETTE.

Ah l'on s'adreſſe à moi, la fête était pour nous.
J'attendais, j'éprouvais des tranſports ſi jaloux.

UN DEVIN ET UNE DEVINERESSE *s'adreſſant à Sanchette.*

En mariage
Un ſort heureux,
Eſt un rare avantage;
Ses plus doux feux
Sont un long eſclavage.

Du mariage
Formez les nœuds;
Mais ils ſont dangereux.
L'amour heureux
Eſt trop volage.

Du mariage
Craignez les nœuds;
Ils ſont trop dangereux.

SANCHETTE *au Duc de Foix.*

Bon! quels dangers ſeraient à craindre en mariage?
Moi, je n'en vois aucun; de bon cœur je m'engage:
Nous nous aimons, tout ira bien.
Puiſque nous nous aimons, nous ſerons fort fidelles;
Donnez-moi bien ſouvent des fêtes auſſi belles,
Et je ne me plaindrai de rien.

LE DUC DE FOIX.

Hélas! j'en donnerais tous les jours de ma vie;
Et les fêtes ſont ma folie;
Mais je n'eſpère point faire votre bonheur.

Digitized by Google

SANCHETTE.

Il eſt déja tout fait, vous enchantez mon cœur.

(On danſe.)

(Les acteurs de la comédie ſont rangés ſur les aîles; Sanchette veut danſer avec le Duc de Foix, qui s'en défend ; Morillo prend la Princeſſe de Navarre & danſe avec elle.)

GUILLOT *avec un garçon jardinier vient interrompre la danſe, dérange tout, prend le Duc de Foix & Morillo par la main, fait des ſignes en leur parlant bas, & ayant fait ceſſer la muſique, il dit au Duc de Foix,*

Oh! vous allez bientôt avoir une autre danſe;
Tout eſt perdu, comptez ſur moi.

LE DUC DE FOIX *à Morillo.*

Quelle étrange avanture! Un Alcade! Eh pourquoi?

MORILLO.

Il vient la demander par ordre exprès du Roi.

LE DUC DE FOIX.

De quel Roi?

MORILLO.

De Don Pedre.

LE DUC DE FOIX.

Allez, le Roi de France
Vous défendra bientôt de cette violence.

LEONOR *à la Princeſſe.*

Il paraît que ſur vous roule la conférence.

MORILLO.

Bon; mais en attendant qu'allons-nous devenir?
Quand un Alcade parle, il faut bien obéir.

LE DUC DE FOIX.

Obéir, moi ?

MORILLO.

Sans doute, & que peux-tu prétendre ?

LE DUC DE FOIX.

Nous battre contre tous, contre tous la défendre.

MORILLO.

Qui toi te révolter contre un ordre précis,
Emané du Roi même ? es-tu de-sang raffis ?

LE DUC DE FOIX.

Le premier des devoirs eſt de ſervir les belles,
Et les Rois ne vont qu'après elles.

MORILLO.

Ce petit parent-là m'a l'air d'un franc vaurien :
Tu ſeras.... Mais ma foi je ne m'en mêle en rien.
Rebelle à la juſtice ! allons, rentrez Sanchette,
Plus de fête.

(Morillo pouſſe Sanchette dans la maiſon, renvoye la muſique & ſort avec ſon monde.)

SANCHETTE.

Eh quoi donc !

LEONOR.

D'où vient cette retraite,
Ce trouble, cet effroi, ce changement ſoudain ?

CONSTANCE.

Je crains de nouveaux coups de mon triſte deſtin.

LE DUC DE FOIX.

Madame, il eſt affreux de cauſer vos allarmes :
Nos divertiſſemens vont finir par des larmes.
Un cruel.....

CONSTANCE.

Ciel ! qu'entens-je ? Eh quoi juſqu'en ces lieux

TAYLOR INST. OXFORD

Digitized by Google

Gaſton pourſuivrait-il ſes projets odieux?

LEONOR.

Qu'avez-vous dit?

LE DUC DE FOIX.

Quel nom prononce votre bouche?
Gaſton de Foix, Madame, a-t-il un cœur farouche?
Sur la foi de ſon nom, j'oſe vous proteſter,
Qu'ainſi que moi, pour vous, il donnerait ſa vie;
Mais d'un autre ennemi craignez la barbarie;
De la part de Don Pedre on vient vous arrêter.

CONSTANCE.

M'arrêter?

LE DUC DE FOIX.

Un Alcade avec impatience,
Juſqu'en ces lieux ſuivit vos pas.
Il doit venir vous prendre.

CONSTANCE.

Eh ſur quelle apparence,
Sous quel nom, quel prétexte?

LE DUC DE FOIX.

Il ne vous nomme pas,
Mais il a déſigné vos gens, votre équipage;
Tout envoyé qu'il eſt d'un ennemi ſauvage,
Il a ſurtout déſigné vos appas.

LEONOR.

Ah, cachons-nous, Madame.

CONSTANCE.

Où?

LEONOR.

Chez la jardinière,
Chez Guillot.

LE

LE DUC DE FOIX.

Chez Guillot on viendra vous chercher.
La beauté ne peut se cacher.

CONSTANCE.

Fuyons.

LE DUC DE FOIX.

Ne fuyez point.

LEONOR.

Restons donc.

CONSTANCE.

Ciel ! que faire ?

LE DUC DE FOIX.

Si vous restez, si vous fuyez,
Je mourrai partout à vos pieds.
Madame, je n'ai point la coupable imprudence,
D'oser vous demander quelle est votre naissance ?
Soyez Reine ou bergère, il n'importe à mon cœur :
Et le secret que vous m'en faites,
Du soin de vous servir n'affaiblit point l'ardeur ;
Le trône est partout où vous êtes.
Cachez, s'il se peut, vos appas,
Je vais voir en ces lieux si l'on peut vous surprendre,
Et je ne me cacherai pas,
Quand il faudra vous défendre.

SCENE

SCENE VII.

CONSTANCE, LEONOR.

LEONOR.

ENfin, nous avons un appui,
Le brave Chevalier! nous viendrait-il de France?

CONSTANCE.

Il n'eſt point d'Eſpagnol plus généreux que lui.

LEONOR.

J'en eſpère beaucoup, s'il prend votre défenſe.

CONSTANCE.

Mais que peut-il ſeul aujourd'hui
Contre le danger qui me preſſe?
Le ſort a ſur ma tête épuiſé tous ſes coups.

LEONOR.

Je craindrais le ſort en couroux,
Si vous n'étiez qu'une Princeſſe;
Mais vous avez, Madame, un partage plus doux.
La nature elle-même a pris votre querelle.
Puiſque vous êtes jeune & belle,
Le monde entier ſera pour vous.

Fin du premier acte.

ACTE

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SANCHETTE, GUILLOT jardinier.

SANCHETTE.

ARrête, parle-moi, Guillot.

GUILLOT.

Oh, Guillot eſt preſſé.

SANCHETTE.

Guillot, demeure; un mot;
Que fait notre Alamir?

GUILLOT.

Oh, rien n'eſt plus étrange;

SANCHETTE.

Mais que fait-il, di-moi?

GUILLOT.

Moi, je crois qu'il fait tout;
Libéral comme un Roi, jeune & beau comme un ange.

SANCHETTE.

L'infidelle me pouſſe à bout.
N'eſt-il pas au jardin avec cette étrangère?

GUILLOT.

Eh vrayement oui!

SANCHETTE.

Qu'elle doit me déplaire!

Digitized by Google

GUILLOT.

Eh mon Dieu ! d'où vient ce courroux ?
Vous devez l'aimer au contraire,
Car elle eſt belle comme vous.

SANCHETTE.

D'où vient qu'on a ceſſé ſi-tôt la ſérénade ?

GUILLOT.

Je n'en ſais rien.

SANCHETTE.

Que veut dire un Alcade ?

GUILLOT.

Je n'en ſais rien.

SANCHETTE.

D'où vient que mon père voulait
M'enfermer ſous la clef ! d'où vient qu'il s'en allait ?

GUILLOT.

Je n'en ſais rien.

SANCHETTE.

D'où vient qu'Alamir eſt près d'elle ?

GUILLOT.

Eh, je le ſais, c'eſt qu'elle eſt belle ;
Il lui parle à genoux, tout comme on parle au Roi ;
C'eſt des reſpects, des ſoins, j'en ſuis tout hors de moi.
Vous en ſeriez charmée.

SANCHETTE.

Ah, Guillot, le perfide !

GUILLOT.

Adieu ; car on m'attend, on a beſoin d'un guide,
Elle veut s'en aller. (*Il ſort.*)

SANCHETTE *ſeule.*

Puiſſe-t-elle partir,

Et

Digitized by Google

Et me laiſſer mon Alamir !
Oh, que je ſuis honteuſe, & dépitée !
Il m'aimait en un jour ; en deux, ſuis-je quittée ?
Monſieur Hernand m'a dit que c'eſt là le bon ton.
Je n'en crois rien du tout. Alamir ! quel fripon !
S'il était ſot & laid, il me ſerait fidelle ;
Et ne pouvant trouver de conquête nouvelle,
Il m'aimerait faute de mieux.
Comment faut-il faire à mon âge ?
J'ai des amans conſtans, ils ſont tous ennuyeux ;
J'en trouve un ſeul aimable, & le traître eſt volage.

SCENE II.

SANCHETTE, L'ALCADE & ſa ſuite.

L'ALCADE.

MEs amis, vous avez un important emploi ;
Elle eſt dans ces jardins ; ah, la voici, c'eſt elle ;
Le portrait qu'on m'en fit me ſemble aſſez fidelle ;
Voilà ſon air, ſa taille, elle eſt jeune, elle eſt belle,
Rempliſſons les ordres du Roi.
Soyez prêts à me ſuivre & faites ſentinelle.

UN LIEUTENANT DE L'ALCADE.

Nous vous obéïrons, comptez ſur notre zèle.

SANCHETTE.

Ah', Meſſieurs, vous parlez de moi.

L'ALCADE.

Oui, Madame, à vos traits nous ſavons vous connaître ;
Votre

Votre air nous dit assez ce que vous devez être.
Nous venons vous prier de venir avec nous ;
La moitié de mes gens marchera devant vous,
L'autre moitié suivra ; vous serez transportée
Sûrement & sans bruit, & partout respectée.

SANCHETTE.

Quel étrange propos ! Me transporter ! Qui ? moi !
Eh, qui donc êtes-vous ?

L'ALCADE.

Des officiers du Roi ;
Vous l'offensez beaucoup d'habiter ces retraites ;
Monsieur l'Amirante en secret,
Sans nous dire qui vous êtes,
Nous a fait votre portrait.

SANCHETTE.

Mon portrait, dites-vous ?

L'ALCADE.

Madame, trait pour trait.

SANCHETTE.

Mais je ne connais point ce Monsieur l'Amirante.

L'ALCADE.

Il fait pourtant de vous la peinture vivante.

SANCHETTE.

Mon portrait à la Cour a donc été porté ?

L'ALCADE.

Apparemment.

SANCHETTE.

Voyez ce que fait la beauté.
Et de la part du Roi vous m'enlevez ?

L'ALCADE.

Sans doute ;
C'est notre ordre précis, il le faut quoi qu'il coûte.

SAN-

Digitized by Google

SANCHETTE.

Où m'allez-vous mener ?

L'ALCADE.

A Burgos, à la Cour ;
Vous y ſerez demain avant la fin du jour.

SANCHETTE.

A la Cour ! mais vraiment ce n'eſt pas me déplaire ;
La Cour, j'y conſens fort ; mais que dira mon père ?

L'ALCADE.

Votre père ? il dira tout ce qu'il lui plaira.

SANCHETTE.

Il doit être charmé de ce voyage-là !

L'ALCADE.

C'eſt un honneur très grand qui ſans doute le flatte.

SANCHETTE.

On m'a dit que la Cour eſt un pays ſi beau !
Hélas ! hors ce jour-ci, la vie en ce château
Fut toûjours ennuyeuſe & platte.

L'ALCADE.

Il faut que dans la Cour votre perſonne éclatte.

SANCHETTE.

Eh, qu'eſt-ce qu'on y fait ?

L'ALCADE.

Mais, du bien & du mal ;
On y vit d'eſpérance, on tâche de paraître ;
Près des belles toûjours on a quelque rival,
On en a cent auprès du maître.

SANCHETTE.

Eh, quand je ſerai là, je verrai donc le Roi ?

L'ALCADE.

C'eſt lui qui veut vous voir.

SANCHETTE.

Ah, quel plaisir pour moi!
Ne me trompez-vous point? Eh quoi, le Roi souhaite
Que je vive à sa Cour? il veut avoir Sanchette?
Hélas! de tout mon cœur, il m'enlève, partons.
Est-il comme Alamir? quelles sont ses façons?
Comment en use-t-il, Messieurs, avec les belles?

L'ALCADE.

Il ne m'appartient pas d'en savoir des nouvelles;
A ses ordres sacrés, je ne sais qu'obéir.

SANCHETTE.

Vous emmenez sans doute à la Cour Alamir?

L'ALCADE.

Comment? quel Alamir?

SANCHETTE.

L'homme le plus aimable,
Le plus fait pour la Cour, brave, jeune, adorable.

L'ALCADE.

Si c'est un Gentilhomme à vous,
Sans doute, il peut venir, vous êtes la maîtresse.

SANCHETTE.

Un Gentilhomme à moi, plût à Dieu!

L'ALCADE.

Le tems presse,
La nuit vient, les chemins ne sont pas sûrs pour nous.
Partons.

SANCHETTE.

Ah, volontiers.

Digitized by Google

SCENE III.

MORILLO, SANCHETTE, L'ALCADE, Suite.

MORILLO.

MEssieurs, êtes-vous fous?
Arrêtez donc, qu'allez-vous faire?
Où menez-vous ma fille?

SANCHETTE.

A la Cour, mon cher père;

MORILLO.

Elle eſt folle; arrêtez, c'eſt ma fille.

L'ALCADE.

Comment?
Ce n'eſt pas cette Dame, à qui je....

MORILLO.

Non vraiment;
C'eſt ma fille, & je ſuis Don Morillo ſon père;
Jamais on ne l'enlévera.

SANCHETTE.

Quoi, jamais!

MORILLO.

Emmenez, s'il le faut, l'étrangère;
Mais ma fille me reſtera.

SANCHETTE.

Elle aura donc ſur moi toûjours la préférence?
C'eſt elle qu'on enlève!

MORILLO.

Allez en diligence.

Digitized by Google

SANCHETTE.

L'heureuſe créature ! on l'emmène à la Cour :
Hélas ! quand ſera-ce mon tour ?

MORILLO.

Vous voyez que du Roi la volonté ſacrée
Eſt chez Don Morillo comme il faut revérée ;
Vous en rendrez compte.

L'ALCADE.

Oui, fiez-vous à nos ſoins.

SANCHETTE.

Meſſieurs, ne prenez qu'elle au moins.

SCENE IV.

MORILLO, SANCHETTE.

MORILLO.

JE ſuis ſaiſi de crainte ; ah ! l'affaire eſt fâcheuſe.

SANCHETTE.

Eh, qu'ai-je à craindre moi ?

MORILLO.

La choſe eſt ſérieuſe,
C'eſt affaire d'Etat, vois-tu, que tout ceci.

SANCHETTE.

Comment d'Etat ?

MORILLO.

Eh, oui, j'apprens que près d'ici
Tous les Français ſont en campagne
Pour donner un maître à l'Eſpagne.

SANCHETTE.

Qu'eſt-ce que cela fait ?

Digitized by Google

MORILLO.

On dit qu'en ce canton
Alamir eſt leur eſpion.
Cette Dame eſt errante, & chez moi ſe déguiſe;
Elle a tout l'air d'être compriſe
Dans quelque conſpiration;
Et ſi tu veux que je le diſe,
Tout cela ſent la pendaiſon.
J'ai fait une groſſe ſotiſe,
De faire entrer dans ma maiſon
Cette Dame en ce tems de criſe
Et cet agréable fripon,
Qui me joue, & qui la courtiſe:
Je veux qu'il parte tout de bon,
Et qu'ailleurs il s'impatroniſe.

SANCHETTE.

Lui, mon père, ce beau garçon?

MORILLO.

Lui-même, il peut ailleurs donner la ſérénade.

SCENE V.

MORILLO, SANCHETTE, GUILLOT.

GUILLOT *tout eſſouflé.*

AU ſecours, au ſecours, ah, quelle étrange aubade!

MORILLO.

Quoi donc?

SANCHETTE.

Qu'a-t-il donc fait?

Digitized by Google

GUILLOT.

Dans ces jardins là-bas...

MORILLO.

Eh bien!

GUILLOT.

Cet Alamir, & ce Monsieur l'Alcade,
Les gens d'Alamir, des soldats,
Ayant du fer partout, en tête, au dos, aux bras,
L'étrangère enlevée au milieu des gens-d'armes,
Et le brave Alamir tout brillant sous les armes,
Qui la reprend soudain, & fait tomber à bas,
Tout alentour de lui, nez, mentons, jambes, bras;
Et la belle étrangere en larmes,
Des chevaux renversés, & des maitres dessous,
Et des valets dessus, des jambes fracassées,
Des vainqueurs, des fuyards, des cris, du sang, des coups,
Des lances à la fois, & des têtes cassées,
Et la tante, & ma femme, & ma fille, avec moi;
C'est horrible à penser, je suis tout mort d'effroi.

SANCHETTE.

Eh, n'est-il point blessé?

GUILLOT.

C'est lui qui blesse & tue,
C'est un héros, un diable.

MORILLO.

Ah, quelle étrange issue!
Quel maudit Alamir! quel enragé, quel fou!
S'attaquer à son maître, & hazarder son cou!
Et le mien, qui pis est! Ah, le maudit esclandre!
Qu'allons-nous devenir? Le plus grand châtiment
Sera le digne fruit de cet emportement;

Et

Et moi bien ſot auſſi de vouloir entreprendre
De retenir chez moi cette fière beauté :
Voilà ce qu'il m'en a coûté.
Aſſemblons nos parens, allons chez votre mère ;
Et tâchons d'aſſoupir cette effroyable affaire.

SANCHETTE *en s'en allant.*

Ah, Guillot ! pren bien ſoin de ce jeune officier ;
Il a tort, en effet, mais il eſt bien aimable,
Il eſt ſi brave !

SCENE VI.

GUILLOT *ſeul.*

AH, oui, c'eſt un homme admirable !
On ne peut mieux ſe battre, on ne peut mieux payer.
Que j'aime les héros, quand ils ſont de l'eſpèce
De cet amoureux Chevalier !
J'ai vû ça tout d'un coup. La Dame a ſa tendreſſe.
J'aime à voir un jeune guerrier,
Bien payer ſes amis, bien ſervir ſa maîtreſſe,
C'eſt comme il faut me plaire.

Digitized by Google

SCENE VII.

CONSTANCE, LEONOR, GUILLOT.

CONSTANCE.

OU me réfugier ?
Hélas ! qu'eſt devenu ce guerrier intrépide,
Dont l'ame généreuſe & la valeur rapide
Etalent tant d'exploits avec tant de vertu ?
Comme il me défendait ! comme il a combattu !
L'aurais-tu vû ? répon.

GUILLOT.

J'ai vû, je n'ai rien vû,
Je ne vois rien encor. Une ſemblable fête
Trouble terriblement les yeux.

LEONOR.

Eh, va donc t'informer.

GUILLOT.

Où, Madame ?

CONSTANCE.

En tous lieux.
Va, vole, répon donc : que fait-il ? cours, arrête ;
Aurait-il ſuccombé ? Que ne puis-je à mon tour
Défendre ce héros & lui ſauver le jour !

LEONOR.

Hélas ! plus que jamais le danger eſt extrême ;
Le nombre était trop grand.

GUILLOT.

Contre un, ils étaient dix.

LEO-

Digitized by Google

LEONOR.

Peut-être qu'on vous cherche, & qu'Alamir eſt pris.

GUILLOT.

Qui ? lui ! vous vous moquez, il aurait pris lui-même
Tous les Alcades d'un pays.
Allez, croyez ſans vous méprendre,
Qu'il ſera mort cent fois avant que de ſe rendre.

CONSTANCE.

Il ſerait mort ?

LEONOR.

Va donc.

CONSTANCE.

(*il ſort.*) Tâche de t'éclaircir.
Va vite.... Il ſerait mort !

LEONOR.

Je vous en vois frémir;
Il le mérite bien, votre ame eſt attendrie;
Mais, ſur quoi jugez-vous qu'il ait perdu la vie ?

CONSTANCE.

S'il vivait, Léonor, il ſerait près de moi.
De l'honneur qui le guide, il connaît trop la loi.
Sa main pour me ſervir par le ciel réſervée,
M'abandonnerait-elle après m'avoir ſauvée ?
Non, je crois qu'en tout tems il ſerait mon appui.
Puiſqu'il ne paraît pas je dois trembler pour lui.

LEONOR.

Tremblez auſſi pour vous, car tout vous eſt contraire.
En vain partout vous ſavez plaire,
Par-tout on vous pourſuit, on menace vos jours;
Chacun craint ici pour ſa tête.
Le maître du château qui vous donne une fête,

N'oſe

N'oſe vous donner du ſecours.
Alamir ſeul vous ſert ; le reſte vous opprime.

CONSTANCE.

Que devient Alamir ? & quel ſera mon ſort !

LEONOR.

Songez au votre, hélas ! quel tranſport vous anime !

CONSTANCE.

Léonor, ce n'eſt point un aveugle tranſport,
C'eſt un ſentiment légitime,
Ce qu'il a fait pour moi.

SCENE VIII.

CONSTANCE, LEONOR, ALAMIR.

ALAMIR.

J'Ai fait ce que j'ai dû.
J'exécutais votre ordre, & vous avez vaincu.

CONSTANCE.

Vous n'êtes point bleſſé ?

ALAMIR.

Le ciel, ce ciel propice,
De votre cauſe en tout ſeconda la juſtice.
Puiſſe un jour cette main, par de plus heureux coups,
De tous vos ennemis vous faire un ſacrifice !
Mais un de vos regards doit les déſarmer tous.

CONSTANCE.

Hélas ! du ſort encor je reſſens le couroux ;
De vous récompenſer il m'ôte la puiſſance.
Je ne puis qu'admirer cet excès de vaillance.

ALA-

Digitized by Google

ALAMIR.

Non, c'eſt moi qui vous dois de la reconnaiſſance.
Vos yeux me regardaient, je combattais pour vous,
Quelle plus belle récompenſe!

CONSTANCE.

Ce que j'entens, ce que je vois,
Votre ſort & le mien, vos diſcours, vos exploits,
Tout étonne mon ame; elle en eſt confonduë.
Quel deſtin nous raſſemble, & par quel noble effort,
Par quelle grandeur d'ame en ces lieux peu connuë,
Pour ma ſeule défenſe affrontiez-vous la mort?

LE DUC DE FOIX.

Et n'eſt-ce pas aſſez que de vous avoir vûë?

CONSTANCE.

Quoi, vous ne connaiſſez ni mon nom, ni mon ſort,
Ni mes malheurs, ni ma naiſſance?

LE DUC DE FOIX.

Tout cela dans mon cœur eût-il été plus fort
Qu'un moment de votre préſence?

CONSTANCE.

Alamir, je vous dois ma juſte confiance,
Après des ſervices ſi grands.
Je ſuis fille des Rois & du ſang de Navarre;
Mon ſort eſt cruel & bizarre.
Je fuyais ici deux tyrans:
Mais vous de qui le bras protége l'innocence,
A votre tour daignez vous découvrir.

ALAMIR.

Le ſort juſte une fois me fit pour vous ſervir,
Et ce bonheur me tient lieu de naiſſance;

Quoi

Quoi puis-je encor vous ſecourir ?
Quels ſont ces deux tyrans de qui la violence
Vous perſécutait à la fois ?
Don Pedre eſt le premier ? Je brave ſa vengeance.
Mais l'autre, quel eſt-il ?

CONSTANCE.

L'autre eſt le Duc de Foix.

LE DUC DE FOIX.

Ce Duc de Foix qu'on dit & ſi juſte, & ſi tendre !
Eh que pourrai-je contre lui ?

CONSTANCE.

Alamir, contre tous vous ſerez mon appui ;
Il cherche à m'enlever.

LE DUC DE FOIX.

Il cherche à vous défendre ;
On le dit, il le doit, & tout le prouve aſſez.

CONSTANCE.

Alamir ! Et c'eſt vous ! c'eſt vous qui l'excuſez !

ALAMIR.

Non, je dois le haïr ſi vous le haïſſez.
Vous étant odieux, il doit l'être à lui-même ;
Mais comment condamner un mortel qui vous aime ?
On dit que la vertu l'a pû ſeule enflammer ;
S'il eſt ainſi, grand Dieu, comme il doit vous aimer !
On dit que devant vous il tremble de paraître,
Que ſes jours aux remords ſont tous ſacrifiés ;
On dit qu'enfin ſi vous le connaiſſiez,
Vous lui pardonneriez peut-être.

CONSTANCE.

C'eſt vous ſeul que je veux connaître,
Parlez-moi de vous ſeul, ne trompez plus mes vœux.

LE

LE DUC DE FOIX.

Ah daignez épargner un ſoldat malheureux ;
Ce que je ſuis dément ce que je peux paraître.

CONSTANCE.

Vous êtes un héros, & vous le paraiſſez.

LE DUC DE FOIX.

Mon ſang me fait rougir. Il me condamne aſſez.

CONSTANCE.

Si votre ſang eſt d'une ſource obſcure,
Il eſt noble par vos vertus,
Et des deſtins j'effacerai l'injure.
Si vous êtes ſorti d'une ſource plus pure,
Je..... Mais vous êtes Prince, & je n'en doute plus ;
Je n'en veux que l'aveu, le reſte me l'aſſure,
Parlez.

LE DUC DE FOIX.

J'obéis à vos loix ;
Je voudrais être Prince, alors que je vous voie
Je ſuis un cavalier.

SCENE IX.

CONSTANCE, LE DUC DE FOIX, LEONOR, SANCHETTE.

SANCHETTE.

VOus ? Vous êtes un traître ;
Vous n'échapperez pas, & je prétens connaître
Pour qui la fête était, qui vous trompiez des deux.

LE

LE DUC DE FOIX.

Je n'ai trompé perſonne, & ſi je fais des vœux;
Ces vœux ſont trop cachés, & tremblent de paraître.
Ne jugez point de moi par ces frivoles jeux.
Une fête eſt un hommage,
Que la galanterie, ou bien la vanité,
Sans en prendre aucun avantage,
Quelquefois donne à la beauté.
Si j'aimais, ſi j'oſais m'abandonner aux flammes
De cette paſſion, vertu des grandes ames,
J'aimerais conſtamment ſans eſpoir de retour;
Je mêlerais dans le ſilence
Les plus profonds reſpects au plus ardent amour;
J'aimerais un objet d'une illuſtre naiſſance.

SANCHETTE *à part.*

Mon père eſt bon Baron.

LE DUC DE FOIX.

Un objet ingénu.

SANCHETTE.

Je la ſuis fort.

LE DUC DE FOIX.

Doux, fier, éclairé, retenu,
Qui joindrait ſans effort l'eſprit & l'innocence.

SANCHETTE *à part.*

Eſt-ce moi?

LE DUC DE FOIX.

J'aimerais certain air de grandeur,
Qui produit le reſpect ſans inſpirer la crainte,
La beauté ſans orgueil, la vertu ſans contrainte;
L'auguſte majeſté ſur le viſage empreinte,
Sous les voiles de la douceur.

SAN-

Digitized by Google

SANCHETTE.

De la majesté ! moi !

LE DUC DE FOIX.

Si j'écoutais mon cœur,
Si j'aimais, j'aimerais avec délicatesse,
Mais en brûlant avec transport :
Et je cacherais ma tendresse,
Comme je dois cacher mes malheurs & mon sort.

LEONOR.

Eh bien, connaissez-vous la personne qu'il aime ?

CONSTANCE *à Léonor.*

Je ne me connais pas moi-même,
Mon cœur est trop ému pour oser vous parler.

SCENE X.

MORILLO & les personnages précédens.

MORILLO.

Hélas tout cela fait trembler :
Ta mère en va mourir, que deviendra ma fille ?
L'enfer est déchaîné, mon château, ma famille,
Mon bien, tout est pillé, tout est à l'abandon ;
Le Duc de Foix a fait investir ma maison.

CONSTANCE.

Le Duc de Foix ? Qu'entens-je ? O ciel, ta tyrannie
Veut encor par ses mains persécuter ma vie !

MORILLO.

Bon ce n'est-là que la moindre partie
De ce qu'il nous faut essuyer.

Un

Digitized by Google

Un certain Du Gueſclin, brigand de ſon métier,
Turc de Religion, & Breton d'origine,
Avec ſes ſpadaſſins, devers Burgos chemine.
Ce traître Duc de Foix vient de s'aſſocier
Avec toute cette racaille.
Contre eux, tout près d'ici, le Roi va guerroyer;
Et nous allons avoir bataille.

CONSTANCE.

Ainſi donc à mon ſort je n'ai pû réſiſter;
Son inévitable pourſuite
Dans le piége me précipite;
Par les mêmes chemins choiſis pour l'éviter.
Toûjours le Duc de Foix! Sa funeſte tendreſſe
Eſt pire que la haine; il me pourſuit ſans ceſſe.

MORILLO.

C'eſt bien moi qu'il pourſuit, ſi vous le trouvez bon:
Serait-ce donc pour vous que je ſuis au pillage?
On fera ſauter ma maiſon.
Eſt-ce vous qui cauſez tout ce maudit ravage?
Quelle perſonne étrange êtes-vous, s'il vous plaît;
Pour que les Rois & les Princes
Prennent à vous tant d'intérêt,
Et qu'on coure après vous au fond de nos provinces?

CONSTANCE.

Je ſuis infortunée, & c'eſt aſſez pour vous,
Si vous avez un cœur.

SCENE.

Digitized by Google

SCENE XI.

Les acteurs précédens, un OFFICIER du Duc de Foix, Suite.

L'OFFICIER.

Voyez à vos genoux,
Madame, un envoyé du Duc de Foix mon maître;
De sa part je mets en vos mains
Cette place, où lui-même il n'oserait paraître:
En son nom je viens reconnaître
Vos commandemens souverains.
Mes soldats sous vos loix vont, avec allégresse,
Vous suivre, ou vous garder, ou sortir de ces lieux;
Et quand le Duc de Foix combat pour vos beaux yeux,
Nous répondons ici des jours de votre Alteſſe.

MORILLO.

Son Alteſſe! Eh bon Dieu, quoi Madame eſt Princeſſe?

L'OFFICIER.

Princeſſe de Navarre, & ſuprême maîtreſſe
De vos jours & des miens, & de votre maiſon.

CONSTANCE.

Je ſuis hors de moi-même.

MORILLO.

Ah, Madame, pardon!
Je me jette à vos pieds.

LEONOR.

Vous voilà reconnuë.

MORILLO.

De mes deſſeins coquets la ſingulière iſſuë !

SANCHETTE.

Quoi, vous êtes Princeſſe, & faite comme nous !

L'OFFICIER.

Nous attendons ici vos ordres à genoux.

CONSTANCE.

Je rens grace à vos ſoins, mais ils ſont inutiles ;
Je ne crains rien dans ces aziles ;
Alamir eſt ici ; contre mes oppreſſeurs
Je n'aurai pas beſoin de nouveaux défenſeurs.

L'OFFICIER.

Alamir ! de ce nom je n'ai point connaiſſance ;
Mais je reſpecte en lui l'honneur de votre choix ;
S'il combat pour votre défenſe,
Nous ſerons trop heureux de ſervir ſous ſes loix ;
Je vous ramène auſſi vos compagnes fidèles,
Vos premiers officiers, vos dames du palais,
Echappés aux tyrans, ils nous ſuivent de près.

LEONOR.

Ah ! les agréables nouvelles !

CONSTANCE.

Ciel ! qu'eſt-ce que je vois ?

LES TROIS GRACES *& une troupe d'Amours & de Plaiſirs paraiſſent ſur la ſcène.*

LEONOR.

Les Graces, les Amours !

LE DUC DE FOIX.

Ainſi Gaſton de Foix veut vous ſervir toûjours.

On danſe.

SAN-

Digitized by Google

SANCHETTE *au Duc de Foix,*

(*Interrompant la danſe.*)

Ce ſont donc là ſes domeſtiques ?
Que les Grands ſont heureux, & qu'ils ſont magnifiques !
Quoi de toute Princeſſe eſt-ce là la maiſon ?
Ah ! que j'en ſois, je vous conjure :
Quel cortège ! quel train !

LE DUC DE FOIX.

Ce cortège eſt un don
Qui vient des mains de la nature ;
Toute femme y prétend.

SANCHETTE.

Puis-je y prétendre auſſi ?

LE DUC DE FOIX.

Oui ſans doute, avec vous les Graces ſont ici ;
Les Graces ſuivent la jeuneſſe,
Et vous les partagez avec cette Princeſſe.

SANCHETTE.

Il le faut avouer, on n'a point de parent
Plus agréable & plus galant.
Venez que je vous parle ; expliquez-moi de grace
Ce qu'eſt un Duc de Foix, & tout ce qui ſe paſſe :
Reſtez auprès de moi, contez-moi tout cela,
Et parlez-moi toûjours, pendant qu'on danſera.

(*Elle s'aſſied auprès du Duc de Foix.*)

(*On danſe.*)

LES TROIS GRACES *chantent.*

La nature en vous formant,
Près de vous nous fit naître ;
Loin de vos yeux nous ne pouvions paraître :

Digitized by Google

Nous vous ſervons fidélement :
Mais le charmant Amour eſt notre premier maître.
(*On danſe.*)

UNE DES GRACES.

Vents furieux, triſtes tempêtes,
Fuyez de nos climats :
Beaux jours, levez-vous ſur nos têtes,
Fleurs, naiſſez ſur nos pas.
(*On danſe.*)
Eco, voix errante,
Légère habitante
De ce ſéjour,
Eco, fille de l'Amour,
Doux roſſignol, bois épais, onde pure,
Répétez avec moi ce que dit la nature :
Il faut aimer à ſon tour.
(*On danſe.*)

UN PLAISIR.

(*Paroles ſur un menuet.*)
(*Premier couplet.*)
Non, le plus grand empire
Ne peut remplir un cœur :
Charmant vainqueur,
Dieu ſéducteur,
C'eſt ton délire,
Qui fait le bonheur.
(*On danſe.*)

UNE BERGERE.

J'aime, & je crains ma flamme.
Je crains le repentir.

UN BERGER.

Ah le refus, la feinte,
Ont des charmes puiſſans ;

Ten-

Deſirs

Digitized by Google

Tendre desir,
Premier plaisir,
Dieu de mon ame,
Fai-moi moins gémir.

Desirs naissans,
Combats charmans,
Tendre contrainte,
Tout sert les amans.

(*On danse.*)

UN AMOUR *alternativement avec le Chœur.*

Divinité de cet heureux séjour,
Triomphe & fai grace,
Pardonne à l'audace,
Pardonne à l'amour.

(*On danse.*)

LE MEME AMOUR.

Toi seule es cause
De ce qu'il ose;
Toi seule allumas ses feux.
Quel crime est plus pardonnable?
C'est celui de tes beaux yeux,
En les voyant tout mortel est coupable.

LE CHŒUR.

Divinité de cet heureux séjour,
Triomphe & fai grace,
Pardonne à l'audace;
Pardonne à l'amour.

CONSTANCE.

On pardonne à l'amour, & non pas à l'audace.
Un téméraire amant, ennemi de ma race,
Ne pourra m'appaiser jamais.

LE DUC DE FOIX.

Je connois son malheur, & sans doute il l'accable;
Mais serez-vous toûjours inexorable?

Digitized by Google

CONSTANCE.

Alamir, je vous le promets.

LE DUC DE FOIX.

On ne fuit point sa destinée :
Les Devins ont prédit à votre ame étonnée,
Qu'un jour votre ennemi serait votre vainqueur.

CONSTANCE.

Les Devins se trompaient, fiez-vous à mon cœur.

LE CHŒUR *chante.*

On diffère vainement ;
Le sort nous entraîne,
L'amour nous amène
Au fatal moment.
(*Trompettes & timbales.*)

CONSTANCE.

Mais d'où partent ces cris, ces sons, ce bruit de guerre ?

HERNAND *arrivant avec précipitation.*

On marche, & les Français précipitent leurs pas,
Ils n'attendent personne.

LE DUC DE FOIX.

Ils ne m'attendront pas ;
Et je vole avec eux.

CONSTANCE.

Les jeux & les combats
Tour à tour aujourd'hui partagent-ils la terre ?
Où fuyez-vous, où portez-vous vos pas ?

LE DUC DE FOIX.

Je sers sous les Français, & mon devoir m'appelle ;
Ils combattent pour vous ; jugez s'il m'est permis
De rester un moment loin d'un peuple fidelle,

Qui

Digitized by Google

Qui vient vous délivrer de tous vos ennemis.

(*Il ſort.*)

CONSTANCE *à Léonor.*

Ah Léonor ! cachons un trouble ſi funeſte.
La liberté des pleurs eſt tout ce qui me reſte.

(*Elles ſortent.*)

SANCHETTE.

Sans ce brave Alamir que devenir hélas !

MORILLO.

Que d'avantures, quels fracas !
Quels démons en un jour aſſemblent des Alcades,
Des Alamir, des ſérénades,
Des Princeſſes & des combats !

SANCHETTE.

Vous allez donc auſſi ſervir cette Princeſſe ?
Vous ſuivrez Alamir, vous combattrez.

MORILLO.

Qui, moi ?
Quelque ſot ! Dieu m'en garde.

SANCHETTE.

Et pourquoi non ?

MORILLO.

Pourquoi ?
C'eſt que j'ai beaucoup de ſageſſe.
Deux Rois s'en vont combattre à cinq cent pas d'ici,
Ce ſont des affaires fort belles,
Mais ils pourront ſans moi terminer leurs querelles,
Et je ne prens point de parti.

Fin du ſecond acte.

Digitized by Google

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CONSTANCE, LEONOR, HERNAND.

LEONOR.

QUel eſt notre deſtin ?

HERNAND.

Délivrance & victoire.

CONSTANCE.

Quoi, Don Pedre eſt défait ?

HERNAND.

Oui, rien ne peut tenir
Contre un peuple né pour la gloire,
Pour vaincre, & pour vous obéir.

On pourſuit les fuyards.

CONSTANCE.

Et le brave Alamir ?

HERNAND.

Madame, on doit à ſa perſonne
La moitié du ſuccès que ce grand jour nous donne :
Invincible aux combats, comme avec vous ſoumis,
Il vole à la mêlée auſſi-bien qu'aux aubades ;
Il a traité nos ennemis,
Comme il a traité les Alcades.
Il eſt en ce moment avec le Duc de Foix,
Dont nos ſoldats charmés célèbrent les exploits ;
Mais il penſe à vous ſeule, & pénétré de joye,

Digitized by Google

A vos pieds Alamir m'envoye,
Et je ſens, comme lui, les tranſports les plus doux,
Qu'il ait deux fois vaincu pour vous.

CONSTANCE.

Je veux abſolument ſavoir de votre bouche....

HERNAND.

Et quoi, Madame?

CONSTANCE.

Un ſecret qui me touche;
Je veux ſavoir quel eſt ce généreux guerrier.

HERNAND.

Puis-je parler, Madame, avec quelque aſſurance?

CONSTANCE.

Ah, parlez; eſt-ce à lui de cacher ſa naiſſance?
Qu'eſt-il? Répondez-moi.

HERNAND.

C'eſt un brave officier,
Dont l'ame eſt aſſez peu commune,
Elle eſt au-deſſus de ſon rang;
Comme tant de Français, il prodigue ſon ſang,
Il ſe ruïne enfin pour faire ſa fortune.

LEONOR.

Il la fera ſans doute.

CONSTANCE.

Eh, quel eſt ſon projet?

HERNAND.

D'être toûjours votre ſujet;
D'aller à votre cour, d'y ſervir avec zèle,
De combattre pour vous, de vivre & de mourir,
De vous voir, de vous obéïr,
Toûjours généreux & fidelle;

Ap-

Appartenir à vous, eſt tout ce qu'il prétend.

CONSTANCE.

Ah, le ciel lui devait un ſort plus éclatant !
Rien qu'un ſimple officier ! mais dans cette occurrence,
Quel parti prend le Duc de Foix ?

HERNAND.

Votre parti, le parti de la France,
Le parti du meilleur des Rois.

CONSTANCE.

Que n'oſera-t-il point ? que va-t-il entreprendre !
Où va-t-il ?

HERNAND.

A Burgos il doit bientôt ſe rendre.
Je cours vers Alamir ; ne lui pourrai-je apprendre
Si mon meſſage eſt bien reçû ?

CONSTANCE.

Allez ; & dites-lui que le cœur de Conſtance
S'intéreſſe à tant de vertu,
Plus encor qu'à ma délivrance.

SCENE II.

CONSTANCE, LEONOR.

CONSTANCE.

Rien qu'un ſimple officier ?

LEONOR.

Tout le monde le dit.

CONSTANCE.

Mon cœur ne peut le croire, & mon front en rougit.

LEO-

Digitized by Google

LEONOR.

J'ignore de quel ſang le deſtin l'a fait naître,
Mais on eſt ce qu'on veut avec un ſi grand cœur.
C'eſt à lui de choiſir le nom dont il veut être,
Il lui ſera beaucoup d'honneur.

CONSTANCE.

Que de vertu! que de grandeur!
Combien ſa modeſtie illuſtre ſa valeur!

LEONOR.

C'eſt peu d'être modeſte, il faut avoir encore
De quoi pouvoir ne l'être pas.
Mais ce héros a tout, courage, eſprit, appas;
S'il a quelques défauts, pour moi je les ignore,
Et vos yeux ne les verraient pas.
J'ai vû quelques héros aſſez inſupportables;
Et l'homme le plus vertueux,
Peut être le plus ennuyeux;
Mais comment réſiſter à des vertus aimables?

CONSTANCE.

Alamir ſera mon malheur.
Je lui dois trop d'eſtime & de reconnaiſſance.

LEONOR.

Déja dans votre cœur il a ſa récompenſe,
J'en crois aſſez votre rougeur;
C'eſt de nos ſentimens le premier témoignage.

CONSTANCE.

C'eſt l'interprète de l'honneur.
Cet honneur attaqué dans le fond de mon cœur,
S'en indigne ſur mon viſage.
O ciel! que devenir, s'il était mon vainqueur!
Je le crains, je me crains moi-même,

Je

Je tremble de l'aimer, & je ne ſais s'il m'aime.

LEONOR.

Il voit que votre orgueil ſerait trop offenſé
Par ce mot dangereux, ſi charmant & ſi tendre;
Il ne vous l'a pas prononcé,
Mais qu'il ſait bien le faire entendre!

CONSTANCE.

Ah! ſon reſpect encor eſt un charme de plus.
Alamir! Alamir a toutes les vertus.

LEONOR.

Que lui manque-t-il donc?

CONSTANCE.

Le hazard, la naiſſance.
Quelle injuſtice! ô ciel!... mais ſa magnificence,
Ces fêtes, cet éclat, ſes étonnans exploits,
Ce grand air, ſes diſcours, ſon ton même, ſa voix....

LEONOR.

Ajoutez-y l'amour, qui parle en ſa défenſe.
Sans doute il eſt du ſang des Rois.

CONSTANCE.

Tout me le dit, & je le croi.
Son amour délicat voulait que je rendiſſe,
A tant de grandeur d'ame, à ce rare ſervice,
Ce qu'ailleurs on immole à ſon ambition.
Ah! ſi pour m'éprouver, il m'a caché ſon nom,
S'il n'a jamais d'autre artifice,
S'il eſt Prince, s'il m'aime!... O ciel! que me veut-on?

SCENE

SCENE III.

CONSTANCE, LEONOR, SANCHETTE.

SANCHETTE.

MAdame, à vos genoux, souffrez que je me jette.
Madame, protégez Sanchette;
Je vous ai mal connue, & pourtant malgré moi,
Je sentais du respect, sans savoir bien pourquoi.
Vous voilà, je crois, Reine; il faut à tout le monde
Faire du bien à tout moment,
A commencer par moi.

CONSTANCE.

Si le sort me seconde,
C'est mon projet, du moins.

LEONOR.

Eh bien, ma belle enfant;
Madame a des bontés; quel bien faut-il vous faire?

SANCHETTE.

On dit le Duc de Foix vainqueur;
Mais je prens peu de part au destin de la guerre;
Tout cela m'épouvante, & ne m'importe guère;
J'aime, & c'est tout pour moi.

CONSTANCE.

Votre aimable candeur
M'intéresse pour vous; parlez, soyez sincère.

SANCHETTE.

Ah, je suis de très bonne foi.
J'aime Alamir, Madame, & j'avais sû lui plaire;
Il devait parler à mon père;

Digitized by Google

Il eſt de mes parens ; il vint ici pour moi.

CONSTANCE *ſe tournant vers Léonor.*

Son parent, Léonor !

SANCHETTE.

En écoutant ma plainte,
D'un profond déplaiſir votre ame ſemble atteinte !

CONSTANCE.

Il l'aimait !

SANCHETTE.

Votre cœur paraît bien agité !

CONSTANCE.

Je vous ai donc perdue, illuſion flatteuſe !

SANCHETTE.

Peut-on ſe voir Princeſſe, & n'être pas heureuſe ?

CONSTANCE.

Hélas ! votre ſimplicité
Croit que dans la grandeur eſt la félicité ;
Vous vous trompez beaucoup ; ce jour doit vous apprendre
Que dans tous les états, il eſt des malheureux.
Vous ne connaiſſez pas mes deſtins rigoureux.
Au bonheur, croyez-moi, c'eſt à vous de prétendre.
Mon cœur, de ce grand jour, eſt encor effrayé.
Le ciel me conduiſit de diſgrace en diſgrace,
Mon ſort peut-il être envié ?

SANCHETTE.

Votre Alteſſe me fait pitié ;
Mais je voudrais être à ſa place.
Il ne tiendrait qu'à vous de finir mon tourment.
Alamir eſt tout fait pour être mon amant.
Je bénis bien le ciel que vous ſoyez Princeſſe ;
Il faut un Prince à votre Alteſſe ;

Un

Un ſimple gentilhomme eſt peu pour vos appas.
Seriez-vous aſſez rigoureuſe,
Pour m'ôter mon amant, en ne le prenant pas?
Vous qui ſemblez ſi généreuſe!

CONSTANCE *ayant un peu rêvé.*

Allez,... ne craignez rien,.... quoi! le ſang vous unit?

SANCHETTE.

Oui, Madame.

CONSTANCE.

Il vous aime!

SANCHETTE.

Oui, d'abord il l'a dit,
Et d'abord je l'ai cru; ſouffrez que je le croye:
Madame, tout mon cœur avec vous ſe déploye.
Chez Meſſieurs mes parens je me mourais d'ennui;
Il faut qu'en l'épouſant, pour comble de ma joye,
J'aille dans votre Cour vous ſervir avec lui.

CONSTANCE.

Vous! avec Alamir?

SANCHETTE.

Vous connaiſſez ſon zèle,
Madame, qu'avec lui, votre Cour ſera belle!
Quel plaiſir de vous y ſervir!
Ah! quel charme de voir, & ſa Reine, & ſon Prince!
Un chagrin à la Cour donne plus de plaiſir
Que mille fêtes en province.
Mariez-nous, Madame, & faites-nous partir.

CONSTANCE.

Etouffe tes ſoupirs, malheureuſe Conſtance;
Soyons en tous les tems digne de ma naiſſance....
Oui, vous l'épouſerez.... comptez ſur mon appui.

Digitized by Google

Au vaillant Alamir je dois ma délivrance ;
Il a tout fait pour moi.... je vous unis à lui ;
Et vous ſerez ſa récompenſe.

SANCHETTE.

Parlez donc à mon père.

CONSTANCE.

Oui.

SANCHETTE.

Parlez aujourd'hui,
Tout-à-l'heure.

CONSTANCE.

Oui... quel trouble & quel effort extrême !

SANCHETTE.

Quel excès de bonté ! je tombe à vos genoux,
Madame, & je ne ſais qui j'aime,
Le plus ſincérement d'Alamir ou de vous.

(*Elle fait quelques pas pour s'en aller.*)

CONSTANCE.

De mon ſort ennemi la rigueur eſt conſtante.

SANCHETTE *revenant.*

C'eſt à condition que vous m'emmènerez.

CONSTANCE.

C'en eſt trop.

SANCHETTE.

De nous deux vous ſerez ſi contente.
(*à Léonor.*)
Avertiſſez-moi, vous, lorſque vous partirez.
(*En s'en allant.*)
Que je ſuis une heureuſe fille !
Qu'on va me reſpecter ce ſoir dans ma famille !

SCENE

SCENE IV.

CONSTANCE, LEONOR.

CONSTANCE.

A Quels maux différens tous mes jours sont livrés !
Léonor, connais-tu ma peine & mon outrage ?

LEONOR.

Je supportais, Madame, avec tranquillité,
Les persécutions, le couvent, le voyage ;
J'essuyais même avec gayeté
Ces infortunes de passage.
Vous me faites enfin connaître la douleur ;
Tout le reste n'est rien près des peines du cœur ;
Le vrai malheur est son ouvrage.

CONSTANCE.

Je suis accoutumée à dompter le malheur.

LEONOR.

Ainsi par vos bontés, sa parente l'épouse.
Il méritait d'autres appas.

CONSTANCE.

Si j'étais son égale, hélas !
Que mon ame serait jalouse !
Oublions Alamir, ses vertus, ses attraits,
Ce qu'il est, ce qu'il devrait être,
Tout ce qui de mon cœur s'est presque rendu maître.
Non, je ne l'oublirai jamais.

LEONOR.

Vous ne l'oublirez point ! vous le cédez !

CONSTANCE.

Sans doute.

LEONOR.

Hélas ! que cet effort vous coûte !
Mais ne ſerait-il point un effort généreux,
Non moins grand, beaucoup plus heureux ?
Celui d'être au-deſſus de la grandeur ſuprême ?
Vous pouvez aujourd'hui diſpoſer de vous-même.
Elever un héros, eſt-ce vous avilir ?
Eſt-ce donc par orgueil qu'on aime ?
N'a-t-on que des Rois à choiſir ?
Alamir ne l'eſt pas, mais il eſt brave & tendre.

CONSTANCE.

Non, le devoir l'emporte, & tel eſt ſon pouvoir.

LEONOR.

Hélas, gardez-vous bien de prendre
La vanité pour le devoir.
Que réſolvez-vous donc ?

CONSTANCE.

Moi ! d'être au deſeſpoir,
D'obéïr en pleurant à ma gloire importune,
D'éloigner le héros dont je me ſens charmer,
De goûter le bonheur de faire ſa fortune.
Ne pouvant me livrer au bonheur de l'aimer.

(*On entend derrière le théâtre un bruit de trompettes.*)

CHŒUR.

Triomphe Victoire,
L'équité marche devant nous ;
Le ciel y joint la Gloire,
L'ennemi tombe ſous nos coups.
Triomphe Victoire.

LEO-

Digitized by Google

LEONOR.

Eſt-ce le Duc de Foix qui prétend par des fêtes,
Vous mettre encor, Madame, au rang de ſes conquêtes ?

CONSTANCE.

Ah ! je déteſte le parti,
Dont la Victoire a ſecondé ſes armes ;
Quel qu'il ſoit, Léonor, il eſt mon ennemi.
Puiſſe le Duc de Foix auteur de mes allarmes ;
Puiſſent Don Pedre & lui l'un par l'autre périr !
Mais, ô ciel ! conſervez mon vengeur Alamir,
Dût-il ne point m'aimer, dût-il cauſer mes larmes.

SCENE V.

LE DUC DE FOIX, CONSTANCE, LEONOR.

LE DUC DE FOIX.

Madame, les Français ont délivré ces lieux ;
Don Pedre eſt deſcendu dans la nuit éternelle.
Gaſton de Foix victorieux,
Attend encor une gloire plus belle,
Et demande l'honneur de paraître à vos yeux.

CONSTANCE.

Que dites-vous, & qu'oſez-vous m'apprendre ?
Il paraîtrait en des lieux où je ſuis !
Don Pedre eſt mort, & mes ennuis
Survivraient encor à ſa cendre !

LE DUC DE FOIX.

Gaſton de Foix vainqueur en ces lieux va ſe rendre ;
J'ai combattu ſous lui ; j'ai vû dans ce grand jour,

Digitized by Google

Ce que peut le courage, & ce que peut l'amour.
Pour moi, ſeul malheureux, (ſi pourtant je peux l'être,
Quand des jours plus ſereins pour vous ſemblent renaître)
Pénétré, plein de vous, juſqu'au dernier ſoupir,
Je n'ai qu'à m'éloigner, ou plutôt qu'à vous fuir.

CONSTANCE.

Vous partez!

LE DUC DE FOIX.

Je le dois.

CONSTANCE.

Arrêtez, Alamir.

LE DUC DE FOIX.

Madame!

CONSTANCE.

Demeurez, je ſais trop quelle vuë
Vous conduiſit en ce ſéjour.

LE DUC DE FOIX.

Quoi, mon ame vous eſt connuë?

CONSTANCE.

Oui,

LE DUC DE FOIX.

Vous ſauriez?

CONSTANCE.

Je ſais que d'un tendre retour
On peut payer vos vœux. Je ſais que l'innocence,
Qui des dehors du monde a peu de connaiſſance,
Peut plaire & connaître l'amour.
Je ſais qui vous aimiez, & même avant ce jour....
Elle eſt votre parente, & doublement heureuſe.
Je ne m'étonne point qu'une ame vertueuſe
Ait pû vous chérir à ſon tour.
Ne partez point, je vais en parler à ſa mère.

La

Digitized by Google

La doter richement, eſt le moins que je doi;
Devenant votre épouſe elle me ſera chère;
Ce que vous aimerez aura des droits ſur moi.
Dans vos enfans je chérirai leur père;
Vos parens, vos amis, me tiendront lieu des miens;
Je les comblerai tous de dignités, de biens.
C'eſt trop peu pour mon cœur, & rien pour vos ſervices.
Je ne ferai jamais d'aſſez grands ſacrifices;
Après ce que je dois à vos heureux ſecours,
Cherchant à m'acquitter je vous devrai toûjours.

LE DUC DE FOIX.

Je ne m'attendais pas à cette récompenſe.
Madame, ah! croyez-moi, votre reconnaiſſance
Pourrait me tenir lieu de plus grands châtimens.
Non, vous n'ignorez pas mes ſecrets ſentimens;
Non, vous n'avez point cru qu'une autre ait pû me plaire.
Vous voulez, je le vois, punir un téméraire;
Mais laiſſez-le à lui-même, il eſt aſſez puni.
Sur votre renommée, à vous ſeule aſſervi,
Je me crus fortuné pourvû que je vous viſſe;
Je crus que mon bonheur était dans vos beaux yeux;
Je vous vis dans Burgos, & ce fut mon ſupplice.
Oui, c'eſt un châtiment des Dieux,
D'avoir vû de trop près leur chef-d'œuvre adorable:
Le reſte de la terre en eſt inſuportable:
Le ciel eſt ſans clarté, le monde eſt ſans douceurs:
On vit dans l'amertume, on dévore ſes larmes;
Et l'on eſt malheureux auprès de tant de charmes,
Sans pouvoir être heureux ailleurs.

Digitized by Google

CONSTANCE.

Quoi, je ſerais la cauſe & l'objet de vos peines!
Quoi, cette innocente beauté
Ne vous tenait pas dans ſes chaînes!
Vous oſez!

LE DUC DE FOIX.

Cet aveu plein de timidité,
Cet aveu de l'amour le plus involontaire,
Le plus pur à la fois, & le plus emporté,
Le plus reſpectueux, le plus ſûr de déplaire;
Cet aveu malheureux peut-être a mérité
Plus de pitié que de colère.

CONSTANCE.

Alamir, vous m'aimez!

LE DUC DE FOIX.

Oui, dès longtems ce cœur,
D'un feu toûjours caché brûlait avec fureur;
De ce cœur éperdu voyez toute l'yvreſſe;
A peine encor connu par ma faible valeur,
Né ſimple cavalier, amant d'une Princeſſe,
Jaloux d'un Prince & d'un vainqueur,
Je vois le Duc de Foix amoureux, plein de gloire,
Qui, du grand Du Gueſclin compagnon fortuné,
Aux yeux de l'Anglais conſterné,
Va vous donner un Roi des mains de la Victoire.
Pour toute récompenſe, il demande à vous voir;
Oubliant ſes exploits, n'oſant s'en prévaloir,
Il attend ſon arrêt, il l'attend en ſilence.
Moins il eſpère, & plus il ſemble mériter;
Eſt-ce à moi de rien diſputer
Contre ſon nom, ſa gloire, & ſurtout ſa conſtance?

CONS-

Digitized by Google

CONSTANCE.

A quoi ſuis-je réduite ! Alamir, écoutez :
Vos malheurs ſont moins grands que mes calamités ;
Jugez-en ; concevez mon deſeſpoir extrême.
Sachez que mon devoir eſt de ne voir jamais
Ni le Duc de Foix, ni vous-même.
Je vous ai déja dit à quel point je le hais,
Je vous dis encor plus ; ſon crime impardonnable
Excitait mon juſte courroux ;
Ce crime juſqu'ici le fit ſeul haïſſable,
Et je crains à préſent de le haïr pour vous.
Après un tel diſcours, il faut que je vous quitte.

LE DUC DE FOIX.

Non, Madame, arrêtez ; il faut que je mérite
Cet oracle étonnant qui paſſe mon eſpoir.
Donner pour vous ma vie, eſt mon premier devoir ;
Je puis punir encor ce rival redoutable,
Même au milieu des ſiens je puis percer ſon flanc,
Et noyer tant de maux dans les flots de ſon ſang ;
J'y cours.

CONSTANCE.

Ah ! demeurez, quel projet effroyable !
Ah ! reſpectez vos jours à qui je dois les miens ;
Vos jours me ſont plus chers que je ne hais les ſiens.

LE DUC DE FOIX.

Mais eſt-il en effet ſi ſûr de votre haine ?

CONSTANCE.

Hélas ! plus je vous vois, plus il m'eſt odieux.

LE DUC DE FOIX *ſe jettant à genoux, & préſentant ſon épée.*

Puniſſez donc ſon crime en terminant ſa peine,

Digitized by Google

Et puiſqu'il doit mourir, qu'il expire à vos yeux.
Il bénira vos coups; frappez, que cette épée
Par vos divines mains ſoit dans ſon ſang trempée,
Dans ce ſang malheureux, brûlant pour vos attraits.

CONSTANCE *l'arrêtant.*

Ciel! Alamir, que vois-je, & qu'avez-vous pû dire?
Alamir, mon vengeur, vous par qui je reſpire.....
Etes-vous celui que je hais?

LE DUC DE FOIX.

Je ſuis celui qui vous adore;
Je n'oſe prononcer encore.
Ce nom haï longtems, & toûjours dangereux;
Mais parlez, de ce nom faut-il que je jouïſſe?
Faudra-t-il qu'avec moi ma mort l'enſeveliſſe,
Ou que de tous les noms il ſoit le plus heureux?
J'attens de mon deſtin l'arrêt irrévocable;
Faut-il vivre? faut-il mourir?

CONSTANCE.

Ne vous connaiſſant pas je croyais vous haïr;
Votre offenſe à mes yeux ſemblait inexcuſable.
Mon cœur à ſon couroux s'était abandonné;
Mais je ſens que ce cœur vous aurait pardonné,
S'il avait connu le coupable.

LE DUC DE FOIX.

Quoi! ce jour a donc fait ma gloire & mon bonheur!

CONSTANCE.

De Don Pedre & de moi vous êtes le vainqueur.

Digitized by Google

SCENE VI.

MORILLO, SANCHETTE, HERNAND; & les acteurs de la scène précédente, Suite.

MORILLO.

ALlons, une Princesse est bonne à quelque chose;
Puisqu'elle veut te marier,
Et que ton bon cœur s'y dispose,
Je vais au plus vîte, & pour cause,
Avec Alamir te lier,
Et conclure à l'instant la chose.

(*Appercevant Alamir qui parle bas, & qui embrasse les genoux de la Princesse.*)

Oh! oh! que fait donc là mon petit officier?
Avec elle tout bas il cause,
D'un air tant soit peu familier.

SANCHETTE.

A genoux il va la prier
De me donner à lui pour femme:
Elle ne répond point, ils sont d'accord.

CONSTANCE *au Duc de Foix, à qui elle parlait bas auparavant.*

Mon ame,
Mes Etats, mon destin, tout est au Duc de Foix;
Je vous le dis encor, vos vertus, vos exploits
Me sont moins chers que votre flamme.

SANCHETTE.

Le Duc de Foix? Mon père, avez-vous entendu?

Mo-

Digitized by Google

MORILLO.

Lui, Duc de Foix ! te mocques-tu ?
Il eſt notre parent.

SANCHETTE.

S'il allait ne plus l'être ?

HERNAND.

Il vous faut avouer que ce héros mon maître,
Qui fut votre parent pendant une heure ou deux,
Eſt un Prince puiſſant, galant, victorieux ;
Et qu'il s'eſt fait enfin connaître.

LE DUC DE FOIX *en ſe retournant vers Hernand.*

Ah ! dites ſeulement qu'il eſt un Prince heureux ;
Dites que pour jamais il conſacre ſes vœux
A cet objet charmant notre unique eſpérance,
La gloire de l'Eſpagne, & l'amour de la France.

SANCHETTE.

Adieu mon mariage ! Hélas trop bonnement,
Moi j'ai crû qu'on m'aimait.

MORILLO.

Quelle étrange journée !

SANCHETTE.

A qui ſerai-je donc ?

CONSTANCE.

A ma Cour amenée,
Je vous promets un établiſſement ;
J'aurai ſoin de votre hyménée.

LEONOR.

Ce ſera, s'il vous plait, avec un autre amant.

SANCHETTE *à la Princeſſe.*

Si je vis à vos pieds, je ſuis trop fortunée.

Me-

Digitized by Google

MORILLO.

Le Duc de Foix, comme je voi,
Me faiſait donc l'honneur de ſe moquer de moi.

LE DUC DE FOIX.

Il faudra bien qu'on me pardonne.
La Victoire & l'Amour ont comblé tous nos vœux;
Qu'au plaiſir déſormais ici tout s'abandonne:
Conſtance daigne aimer, l'univers eſt heureux.

Fin du troiſiéme acte.

DIVER-

Digitized by Google

DIVERTISSEMENT

QUI TERMINE LE SPECTACLE.

Le théâtre repréſente les Pyrénées, L'AMOUR *deſcend ſur un char, ſon arc à la main.*

L'AMOUR.

DE rochers entaſſés, amas impénétrable,
Immenſe Pyrénée, en vain vous ſéparez
Deux peuples généreux à mes loix conſacrés;
Cédez à mon pouvoir aimable;
Ceſſez de diviſer les climats que j'unis;
Superbe montagne, obéis;
Diſparaiſſez, tombez, impuiſſante barrière.
Je veux dans mes peuples chéris,
Ne voir qu'une famille entière.
Reconnaiſſez ma voix & l'ordre de Louïs:
Diſparaiſſez, tombez, impuiſſante barrière.

CHŒUR D'AMOURS.

Diſparaiſſez, tombez, impuiſſante barrière.

(*La montagne s'abîme inſenſiblement, les acteurs chantans & danſans ſur le théâtre qui n'eſt pas encor orné.*)

L'AMOUR.

Par les mains d'un grand Roi, le fier Dieu de la guerre
A vû les remparts écroulés,
Sous les coups redoublés
De ſon nouveau tonnerre;

Je

Je dois triompher à mon tour :
Pour changer tout ſur la terre,
Un mot ſuffit à l'Amour.

CHŒUR *des ſuivans de l'Amour.*

Diſparaiſſez, tombez, impuiſſante barrière.

Il ſe forme à la place de la montagne un vaſte & magnifique temple conſacré à l'Amour, au fond duquel eſt un trône que l'Amour occupe.

Ce temple eſt rempli de quatre quadrilles diſtinguées par leurs habits & par leurs couleurs ; chaque quadrille a ſes drapeaux.

Celle de FRANCE *porte dans ſon drapeau pour deviſe un lis entouré de rejettons.* Lilia per orbem.

L'ESPAGNE *un ſoleil & un parélie.* Sol è Sole.

La quadrille de NAPLES. Recepit & ſervat.

La quadrille de DON PHILIPPE. Spe & animo.

(*On danſe.*)

(*Paroles ſur une Chaconne.*)

Amour, Dieu charmant, ta puiſſance
A formé ce nouveau ſéjour ;
Tout reſſent ici ta puiſſance,
Et le monde entier eſt ta cour.

UNE FRANÇAISE.

Les vrais ſujets du tendre Amour
Sont le peuple heureux de la France.

LE CHŒUR.

Amour, Dieu charmant, ta puiſſance
A formé ce nouveau ſéjour, &c.

Digitized by Google

(*On danſe.*)

Après la danſe UNE VOIX *chante alternativement avec le Chœur.*

Mars, Amour ſont nos Dieux,
Nous les ſervons tous deux;

Accourez après tant d'allarmes;
Volez, plaiſirs, enfans des cieux,
Au cri de Mars, au bruit des armes,
Mêlez vos ſons harmonieux:
A tant d'exploits victorieux,
Plaiſirs, meſurez tous vos charmes.

(*On danſe.*)

CHŒUR.

La gloire toûjours nous appelle,
Nous marchons ſous ſes étendars,
Brûlant de l'ardeur la plus belle
Pour Louïs, pour l'Amour & Mars.

DUO.

Charmans plaiſirs, nobles hazards,
Quel peuple vous eſt plus fidelle?

CHŒUR.

Mars, Amour ſont nos Dieux,
Nous les ſervons tous deux.

(*On continue la danſe.*)

UN FRANÇAIS.

Amour, Dieu des héros, ſois la ſource féconde
De nos exploits victorieux;
Fai toûjours de nos Rois, les premiers Rois du monde;
Comme

Digitized by Google

Comme tu l'es des autres Dieux.

(*On danse.*)

UN ESPAGNOL & UN NAPOLITAIN.

A jamais de la France
Recevons nos Rois,
Que la même vaillance
Triomphe sous les mêmes loix.

(*On danse.*)

(*Air de trompettes suivi d'un air de musettes. Parodies sur l'un & l'autre.*)

UN FRANÇAIS.

Hymen, frère de l'Amour,
Descen dans cet heureux séjour.

Voi ta brillante fête
Dans ton empire le plus beau,
C'est la gloire qui l'apprête,
Elle allume ton flambeau,
Ses lauriers ceignent ta tête.

Hymen, frère de l'Amour,
Descen dans cet heureux séjour.

(L'HYMEN *descend dans un char accompagné de* l'AMOUR, *pendant que le Chœur chante ;* l'HYMEN *&* l'AMOUR *forment une danse caractérisée ; ils se fuyent, ils se chassent tour à tour ; ils se réunissent, ils s'embrassent & changent de flambeau.*)

Duo.

Charmant hymen, Dieu tendre, Dieu fidelle,
Sois la source éternelle
Du bonheur des humains :

Ré-

Digitized by Google

Régnez, race immortelle,
Féconde en Souverains.

PREMIERE VOIX. SECONDE VOIX.
Donnez de juſtes loix. Triomphez par les armes.

PREMIERE VOIX.
Epargnez tant de ſang, eſſuyez tant de larmes.

SECONDE VOIX.
Non, c'eſt à la Victoire à nous donner la paix.

Enſemble.

Dans vos mains gronde le tonnerre,
Effrayez / Raſſurez } la terre.
Frappez vos ennemis, répandez vos bienfaits.

(*On reprend.*)

Charmant hymen, Dieu tendre, &c.

(*On danſe.*)

BALLET GENERAL DES QUATRE QUADRILLES.

GRAND CHŒUR.

Régnez, race immortelle,
Féconde en Souverains, &c.

Digitized by Google

LE TEMPLE DE LA GLOIRE.

Fête donnée à Verſailles, le 27 Novembre 1745.

Digitized by Google

PREFACE.

APrès une victoire ſignalée, après la priſe de ſept villes à la vûe d'une armée ennemie, & la paix offerte par le vainqueur ; le ſpectacle le plus convenable qu'on pût donner au Souverain & à la Nation, qui ont fait ces grandes actions, était le *Temple de la Gloire.*

Il était tems d'eſſayer ſi le vrai courage, la modération, la clémence qui ſuit la victoire, la félicité des peuples, étaient des ſujets auſſi ſuſceptibles d'une muſique touchante, que de ſimples dialogues d'amour, tant de fois répétés ſous des noms différens, & qui ſemblaient réduire à un ſeul genre la poëſie lyrique.

Le célèbre *Metaſtazio*, dans la plûpart des fêtes qu'il compoſa pour la Cour de l'Empereur *Charles VI*, oſa faire chanter des maximes de morale, & elles plûrent ; on a mis ici en action, ce que ce génie ſingulier avait eu la hardieſſe de préſenter, ſans le ſecours de la fiction & ſans l'appareil du ſpectacle.

Ce n'eſt pas une imagination vaine & romaneſque que le trône de la Gloire, élevé auprès du ſéjour des Muſes, & la caverne de l'Envie, placée entre ces deux temples. Que la Gloire doive nommer l'homme le plus digne d'être couronné par elle, ce n'eſt là que l'image ſenſible du jugement des honnêtes gens, dont l'ap-

Digitized by Google

l'approbation eſt le prix le plus flatteur que puiſſent ſe propoſer les Princes ; c'eſt cette eſtime des contemporains, qui aſſure celle de la poſtérité ; c'eſt elle qui a mis les *Titus* au-deſſus des *Domitiens*, *Louis XII* au-deſſus de *Louis XI*, & qui a diſtingué *Henri IV* de tant de Rois.

On introduit ici trois eſpèces d'hommes qui ſe préſentent à la Gloire, toûjours prête à recevoir ceux qui le méritent, & à exclure ceux qui ſont indignes d'elle.

Le ſecond acte déſigne, ſous le nom de *Bélus*, les conquérans injuſtes & ſanguinaires dont le cœur eſt faux & farouche.

Bélus enyvré de ſon pouvoir, mépriſant ce qu'il a aimé, ſacrifiant tout à une ambition cruelle, croit que des actions barbares & heureuſes doivent lui ouvrir ce temple ; mais il en eſt chaſſé par les Muſes qu'il dédaigne, & par les Dieux qu'il brave.

Bacchus conquérant de l'Inde, abandonné à la molleſſe & aux plaiſirs, parcourant la terre avec ſes Bacchantes, eſt le ſujet du troiſiéme acte. Dans l'yvreſſe de ſes paſſions, à peine cherche-t-il la Gloire ; il la voit, il en eſt touché un moment ; mais les premiers honneurs de ce temple ne ſont pas dûs à un homme qui a été injuſte dans ſes conquêtes & effréné dans ſes voluptés.

Cette place eſt dûe au héros qui paraît au quatriéme acte ; on a choiſi *Trajan* parmi les Empereurs Romains qui ont fait la gloire de Rome & le bonheur du monde. Tous les hiſtoriens rendent témoignage que ce Prince avait les

Digitized by Google

vertus militaires & ſociables, & qu'il les couronnait par la juſtice ; plus connu encor par ſes bienfaits que par ſes victoires. Il était humain, acceſſible ; ſon cœur était tendre, & cette tendreſſe était dans lui une vertu ; elle répandait un charme inexprimable ſur ces grandes qualités qui prennent ſouvent un caractère de dureté, dans une ame qui n'eſt que juſte.

Il ſavait éloigner de lui la calomnie : il cherchait le mérite modeſte pour l'employer & le récompenſer, parce qu'il était modeſte lui-même ; & il le démêlait, parce qu'il était éclairé ; il dépoſait avec ſes amis, le faſte de l'Empire ; fier avec ſes ſeuls ennemis ; & la clémence prenait la place de cette hauteur après la victoire. Jamais on ne fut plus grand & plus ſimple. Jamais Prince ne goûta comme lui, au milieu des ſoins d'une Monarchie immenſe, les douceurs de la vie privée & les charmes de l'amitié. Son nom eſt encor cher à toute la terre ; ſa mémoire fait encor des heureux, elle inſpire une noble & tendre émulation aux cœurs qui ſont nés dignes de l'imiter.

Trajan dans ce poëme, ainſi que dans ſa vie, ne court pas après la Gloire ; il n'eſt occupé que de ſon devoir, & la Gloire vole au-devant de lui ; elle le couronne, elle le place dans ſon temple, il en fait le temple du bonheur public. Il ne rapporte rien à ſoi, il ne ſonge qu'à être le bienfaiteur des hommes ; & les éloges de l'Empire entier viennent le chercher, parce qu'il ne cherchait que le bien de l'Empire.

Voilà le plan de cette fête ; il eſt au-deſſus de

Digitized by Google

de l'exécution, & au-deſſous du ſujet ; mais quelque faiblement qu'il ſoit traité, on ſe flatte d'être venu dans un tems où ces ſeules idées doivent plaire.

TAYLOR INST. OXFORD

Digitized by Google

ACTEURS ET ACTRICES

CHANTANS DANS TOUS LES CHŒURS.

DU CÔTÉ DU ROI,	DU CÔTÉ DE LA REINE,
Huit femmes & seize hommes.	Huit femmes & seize hommes.

Musettes, haut-bois, bassons.

ACTEURS CHANTANS au premier acte.

L'ENVIE.

APOLLON.

Une Muse.

Démons de la suite de l'Envie.

Muses & Héros de la suite d'Apollon.

ACTEURS DANSANS au premier acte.

Huit Démons.

Sept Héros.

Les neuf Muses.

LE

Digitized by Google

LE TEMPLE DE LA GLOIRE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre repréſente la caverne de l'ENVIE. *On voit à travers les ouvertures de la caverne, une partie du* TEMPLE DE LA GLOIRE *qui eſt dans le fond, & les berceaux des Muſes qui ſont ſur les aîles.*

L'ENVIE & ſes ſuivans, *une torche à la main.*

L'ENVIE.

PRofonds abîmes du Ténare,
Nuit affreuſe, éternelle nuit,
Dieux de l'oubli, Dieux du Tartare,
Eclipſez le jour qui me luit.
Démons, apportez-moi votre ſecours barbare,
Contre le Dieu qui me pourſuit.

Digitized by Google

Les Muſes & la Gloire ont élevé leur temple
Dans ces paiſibles lieux :
Qu'avec horreur je les contemple !
Que leur éclat bleſſe mes yeux !
Profonds abîmes du Ténare,
Nuit affreuſe, éternelle nuit,
Dieux de l'oubli, Dieu du Tartare,
Eclipſez le jour qui me luit ;
Démons, apportez-moi votre ſecours barbare,
Contre le Dieu qui me pourſuit.

SUITE DE L'ENVIE.

Notre gloire eſt de détruire,
Notre ſort eſt de nuire ;
Nous allons renverſer ces affreux monumens.
Nos coups redoutables
Sont plus inévitables
Que les traits de la mort & le pouvoir du tems.

L'ENVIE.

Hâtez-vous, vengez mon outrage ;
Des Muſes que je hais embraſez le bocage,
Ecraſez ſous ces fondemens,
Et la Gloire, & ſon temple, & ſes heureux enfans,
Que je hais encor davantage.
Démons ennemis des vivans,
Donnez ce ſpectacle à ma rage.

*Les ſuivans de l'*ENVIE *danſent & forment un Ballet figuré ; un Héros vient au milieu de ces Furies, étonnées à ſon approche ; il ſe voit interrompu par les ſuivans de l'*ENVIE, *qui veulent en vain l'effrayer.*

APOL-

Digitized by Google

APOLLON *entre, ſuivi des Muſes, de demi-Dieux & de Héros.*

APOLLON.

Arrêtez, monſtres furieux.
Fui mes traits, crain mes feux, implacable Furie.

L'ENVIE.

Non, ni les mortels, ni les dieux
Ne pourront déſarmer l'Envie.

APOLLON.

Oſes-tu ſuivre encor mes pas?
Oſes-tu ſoutenir l'éclat de ma lumière?

L'ENVIE.

Je troublerai plus de climats,
Que tu n'en vois dans ta carrière.

APOLLON.

Muſes & demi-Dieux, vengez-moi, vengez-vous.

Les HEROS *& les demi-Dieux ſaiſiſſent l'*ENVIE.

L'ENVIE.

Non, c'eſt en vain que l'on m'arrête.

APOLLON.

Etouffez ces ſerpens qui ſifflent ſur ſa tête.

L'ENVIE.

Ils renaîtront cent fois pour ſervir mon courroux.

APOLLON.

Le ciel ne permet pas que ce monſtre périſſe,
Il eſt immortel comme nous:
Qu'il ſouffre un éternel ſupplice;
Que du bonheur du monde il ſoit infortuné;
Qu'auprès de la Gloire il gémiſſe,
Qu'à ſon trône il ſoit enchaîné.

L'Antre

Digitized by Google

L'Antre de L'ENVIE *s'ouvre, & laiſſe voir* le temple de la Gloire. *On l'enchaine aux pieds du trône de cette Déeſſe.*

CHŒUR DES MUSES & DEMI-DIEUX.

Ce monſtre toûjours terrible
Sera toûjours abattu :
Les arts, la gloire, la vertu
Nourriront ſa rage inflexible.

APOLLON *aux Muſes.*

Vous, entre ſa caverne horrible
Et ce temple où la Gloire appelle les grands cœurs,
Chantez, filles des Dieux, ſur ce côteau paiſible :
La gloire & les Muſes ſont ſœurs.

*La caverne de l'*ENVIE *achève de diſparaître. On voit les deux côteaux du Parnaſſe. Des berceaux ornés de guirlandes de fleurs, ſont à mi-côte ; & le fond du théâtre eſt compoſé de trois arcades de verdure, à travers leſquelles on voit* le temple de la Gloire *dans le lointain.*

APOLLON *continue.*

Pénétrez les humains de vos divines flammes,
Charmez, inſtruiſez l'univers,
Régnez, répandez dans les ames
La douceur de vos concerts.
Pénétrez les humains de vos divines flammes,
Charmez, inſtruiſez l'univers.

Danſe des Muſes & des Héros.

CHŒUR DES MUSES.

Nous calmons les allarmes,
Nous chantons, nous donnons la paix ;

Mais

Digitized by Google

Mais tous les cœurs ne ſont pas faits
Pour ſentir le prix de nos charmes.

UNE MUSE.

Qu'à nos loix à jamais dociles,
Dans nos champs, nos tendres paſteurs,
Toûjours ſimples, toûjours tranquiles,
Ne cherchent point d'autres honneurs :
Que quelquefois, loin des grandeurs,
Les Rois viennent dans nos aziles.

CHŒUR DES MUSES.

Nous calmons les allarmes,
Nous chantons, nous donnons la paix ;
Mais tous les cœurs ne ſont pas faits
Pour ſentir le prix de nos charmes.

Fin du premier acte.

Digitized by Google

ACTEURS CHANTANS au ſecond acte.

LIDIE.

ARSINE, confidente de Lidie.

Bergers & Bergères.

Une Bergère.

Un Berger.

Un autre Berger.

BÉLUS.

Rois captifs, & ſoldats de la ſuite de Bélus.

APOLLON.

Les neuf Muſes.

ACTEURS DANSANS au ſecond acte.

Bergers & Bergères.

ACTE

Digitized by Google

ACTE II.

Le théâtre repréſente le bocage des Muſes. Les deux côtés du théâtre ſont formés des deux collines du Parnaſſe. Des berceaux entrelaſſés de lauriers & de fleurs, régnent ſur le penchant des collines ; au-deſſous ſont des grottes percées à jour, ornées comme les berceaux, dans leſquelles ſont des Bergers & Bergères ; le fond eſt compoſé de trois grands berceaux en architecture.

LIDIE, ARSINE, BERGERS ET BERGERES.

LIDIE.

OUi, parmi ces Bergers aux Muſes conſacrés,
Loin d'un tyran ſuperbe & d'un amant volage,
Je trouverai la paix, je calmerai l'orage
Qui trouble mes ſens déchirés.

ARSINE.

Dans ces retraites paiſibles,
Les Muſes doivent calmer
Les cœurs purs, les cœurs ſenſibles,
Que la cour peut opprimer.
Cependant vous pleurez, votre œil en vain contemple
Ces bois, ces nymphes, ces paſteurs ;
De leur tranquillité ſuivez l'heureux exemple.

LIDIE.

La Gloire a vers ces lieux fait élever ſon temple ;

La

Digitized by Google

La honte habite dans mon cœur !
La Gloire en ce jour même, au plus grand Roi du monde,
Doit donner de ſes mains un laurier immortel ;
Bélus va l'obtenir.

ARSINE.

Votre douleur profonde
Redouble à ce nom ſi cruel.

LIDIE.

Bélus va triompher de l'Aſie enchaînée ;
Mon cœur & mes Etats ſont au rang des vaincus.
L'ingrat me promettait un brillant hyménée ;
Il me trompait du moins ; il ne me trompe plus ;
Il me laiſſe, je meurs, & meurs abandonnée !

ARSINE.

Il a trahi vingt Rois ; il trahit vos appas ;
Il ne connaît qu'une aveugle puiſſance.

LIDIE.

Mais, vers la Gloire il adreſſe ſes pas ;
Pourra-t-il ſans rougir, ſoutenir ma préſence ?

ARSINE.

Les tyrans ne rougiſſent pas.

LIDIE.

Quoi, tant de barbarie avec tant de vaillance !
O Muſes, ſoyez mon appui ;
Secourez-moi contre moi-même ;
Ne permettez pas que j'aime
Un Roi qui n'aime que lui.

LES

Digitized by Google

LES BERGERS ET LES BERGERES,

consacrés aux Muses, sortent des antres du Parnasse, au son des instrumens champêtres.

LIDIE *aux Bergers.*

VEnez, tendres Bergers, vous qui plaignez mes larmes,
Mortels heureux, des Muses inspirés,
Dans mon cœur agité répandez tous les charmes
De la paix que vous célébrez.

LES BERGERS EN CHŒUR.

Oserons-nous chanter sur nos faibles musettes,
Lorsque les horribles trompettes
Ont épouvanté les échos ?

UNE BERGERE.

Que veulent donc tous ces Héros ?
Pourquoi troublent-ils nos retraites ?

LIDIE.

Au temple de la Gloire ils cherchent le bonheur.

LES BERGERS.

Il est aux lieux où vous êtes,
Il est au fond de notre cœur.

UN BERGER.

Vers ce temple, où la mémoire
Consacre les noms fameux,
Nous ne levons point nos yeux;
Les Bergers sont assez heureux
Pour voir au moins que la Gloire
N'est point faite pour eux.

On entend un bruit de timbales & de trompettes.

CHŒUR

CHŒUR DE GUERRIERS *qu'on ne voit pas encore.*

La guerre ſanglante,
La mort, l'épouvante,
Signalent nos fureurs.
Livrons-nous un paſſage,
A travers le carnage,
Au faîte des grandeurs.

PETIT CHŒUR DE BERGERS.

Quels ſons affreux, quel bruit ſauvage!
O Muſes, protégez nos fortunés climats.

UN BERGER.

O Gloire, dont le nom ſemble avoir tant d'appas,
Serait-ce là votre langage?

BÉLUS *paraît ſous le berceau du milieu, entouré de ſes guerriers; il eſt ſur un trône porté par huit Rois enchaînés.*

BELUS.

ROis qui portez mon trône, eſclaves couronnés;
Que j'ai daigné choiſir pour orner ma victoire;
Allez, allez m'ouvrir le temple de la Gloire,
Préparez les honneurs qui me ſont deſtinés.

Il deſcend & continue.

Je veux que votre orgueil ſeconde
Les ſoins de ma grandeur;
La Gloire, en m'élevant au premier rang du monde,
Honore aſſez votre malheur.

Sa ſuite ſort.

On entend une muſique douce.

Mais quels accens pleins de molleſſe
Offen-

Digitized by Google

Offenſent mon oreille & révoltent mon cœur !

LIDIE.

L'humanité, grands Dieux ! eſt-elle une faibleſſe ?
Parjure amant, cruel vainqueur,
Mes cris te pourſuivront ſans ceſſe.

BELUS.

Vos plaintes & vos cris ne peuvent m'arrêter ;
La Gloire loin de vous m'appelle ;
Si je pouvais vous écouter,
Je deviendrais indigne d'elle.

LIDIE.

Non, la Gloire n'eſt point barbare & ſans pitié ;
Non, tu te fais des Dieux à toi-même ſemblables ;
A leurs autels tu n'as ſacrifié
Que les pleurs & le ſang des mortels miſérables.

BELUS.

Ne condamnez point mes exploits.
Quand on ſe veut rendre le maître,
On eſt malgré ſoi quelquefois
Plus cruel qu'on ne voudrait être.

LIDIE.

Que je hais tes exploits heureux !
Que le ſort t'a changé ! Que ta grandeur t'égare !
Peut-être es-tu né généreux,
Ton bonheur t'a rendu barbare.

BELUS.

Je ſuis né pour dompter, pour changer l'univers :
Le faible oiſeau dans un bocage,
Fait entendre ſes doux concerts ;
L'aigle qui vole au haut des airs,
Porte la foudre & le ravage.

Digitized by Google

Ceſſez de m'arrêter par vos murmures vains,
Et laiſſez-moi remplir mes auguſtes deſtins.

BELUS *ſort pour aller au temple.*

LIDIE.

O Muſes puiſſantes Déeſſes,
De cet ambitieux fléchiſſez la fierté;
Secourez-moi contre ſa cruauté,
Ou du moins contre mes faibleſſes.

APOLLON *& les Muſes deſcendent dans un char qui repoſe par les deux bouts ſur les deux collines du Parnaſſe.*

Elles chantent en chœur.

NOus adouciſſons
Par nos arts aimables,
Les cœurs impitoyables,
Ou nous les puniſſons.

APOLLON.

Bergers, qui dans nos bocages,
Apprîtes nos chants divins,
Vous calmez les monſtres ſauvages,
Fléchiſſez les cruels humains.

LES BERGERS *danſent.*

APOLLON.

Vole, Amour, Dieu des Dieux, embelli mon empire,
Déſarme la guerre en fureur:
D'un regard, d'un mot, d'un ſourire,
Tu calmes le trouble & l'horreur.
Tu peux changer un cœur,

Je

Digitized by Google

Je ne peux que l'inſtruire.
Vole, Amour, Dieu des Dieux, embelli mon empire,
Déſarme la guerre en fureur.

BELUS *rentre, ſuivi de ſes guerriers.*

Quoi, ce temple pour moi ne s'ouvre point encore?
Quoi, cette Gloire que j'adore,
Près de ces lieux prépara mes autels;
Et je ne vois que de faibles mortels,
Et de faibles Dieux que j'ignore?

CHŒUR DE BERGERS.

C'eſt aſſez vous faire craindre,
Faites-vous enfin chérir.
Ah qu'un grand cœur eſt à plaindre,
Quand rien ne peut l'attendrir!

UNE BERGERE.

D'une beauté tendre & ſoumiſe,
Si tu trahis les appas,
Cruel vainqueur, n'eſpère pas
Que la Gloire te favoriſe.

UN BERGER.

Quoi, vers la Gloire il a porté ſes pas,
Et ſon cœur ſerait infidelle?
Ah, parmi nous, une honte éternelle
Eſt le ſuplice des ingrats.

BELUS.

Qu'entens-je! Il eſt au monde un peuple qui m'offenſe?
Quelle eſt la faible voix qui murmure en ces lieux,
Quand la terre tremble en ſilence?
Soldats, délivrez-moi de ce peuple odieux.

Digitized by Google

LE CHŒUR DES MUSES.

Arrêtez, respectez les Dieux
Qui protégent l'innocence.

BELUS.

Des Dieux ! Oseraient-ils suspendre ma vengeance ?

APOLLON, *& les Muses.*

Ciel, couvrez-vous de feux ; tonnerres, éclatez ;
Tremble, fui les Dieux irrités.

On entend le tonnerre, & des éclairs partent du char où sont les Muses avec APOLLON.

APOLLON *seul.*

Loin du temple de la Gloire,
Cours au temple de la Fureur.
On gardera de toi l'éternelle mémoire,
Avec une éternelle horreur.

LE CHŒUR *d'Apollon & des Muses.*

Cœur implacable,
Apprens à trembler.
La mort te suit, la mort doit immoler
Ce fortuné coupable.
Cœur implacable,
Apprens à trembler.

BELUS.

Non, je ne tremble point, je brave le tonnerre ;
Je mépriſe ce temple, & je hais les humains :
J'embraſerai de mes puiſſantes mains
Les triſtes reſtes de la terre.

CHŒUR.

Cœur implacable,
Apprens à trembler.

La

Digitized by Google

La mort te ſuit, la mort doit immoler
Ce fortuné coupable.
Cœur implacable,
Apprens à trembler.

APOLLON & *les Muſes à* LIDIE.

Toi qui gémis d'un amour déplorable,
Etein ſes feux, briſe ſes traits,
Goûte par nos bienfaits
Un calme inaltérable.

Les Bergers & les Bergères emmènent Lidie.

Fin du ſecond acte.

Digitized by Google

ACTEURS CHANTANS au troiſiéme acte.

Le Grand-Prêtre de la Gloire.

Une Prêtreſſe.

Chœur de Prêtres & de Prêtreſſes de la Gloire.

Un Guerrier, ſuivant de Bacchus.

Une Bacchante.

BACCHUS.

ERIGONE.

Guerriers, Egypans, Bacchantes, & Satires de la ſuite de Bacchus.

ACTEURS DANSANS au troiſiéme acte.

PREMIER DIVERTISSEMENT.

Cinq Prêtreſſes de la Gloire.

Quatre Héros.

SECOND DIVERTISSEMENT.

Neuf Bacchantes.

Six Egypans.

Huit Satires.

ACTE

Digitized by Google

ACTE III.

Le théâtre repréſente l'avenue & le frontiſpice du TEMPLE DE LA GLOIRE. *Le trône que la Gloire a préparé pour celui qu'elle doit nommer le plus grand des hommes, eſt vû dans l'arrière-théâtre ; il eſt ſupporté par des Vertus, & l'on y monte par pluſieurs degrés.*

LE GRAND-PRÊTRE de la Gloire, *couronné de lauriers, une palme à la main, entouré des Prêtres & des Prêtreſſes de la Gloire.*

UNE PRETRESSE.

GLoire enchantereſſe,
Superbe maîtreſſe
Des Rois, des vainqueurs ;
L'ardente jeuneſſe,
La froide vieilleſſe
Briguent tes faveurs.

LE CHŒUR.

Gloire enchantereſſe, &c.

LA PRETRESSE.

Le prétendu ſage
Croit avoir briſé
Ton noble eſclavage :
Il s'eſt abuſé ;

Digitized by Google

C'eſt un amant mépriſé,
Son dépit eſt un hommage.

LE GRAND-PRETRE.

Déeſſe des héros, du vrai ſage & des Rois,
Source noble & féconde
Et des vertus & des exploits:
O Gloire, c'eſt ici que ta puiſſante voix
Doit nommer par un juſte choix,
Le premier des maîtres du monde.
Venez, volez, accourez tous,
Arbitres de la paix, & foudres de la guerre,
Vous qui domptez, vous qui calmez la terre,
Nous allons couronner le plus digne de vous.

Danſe de Héros, avec les Prêtreſſes de la Gloire.

Les ſuivans de BACCHUS *arrivent avec des Bacchantes & des Menades, couronnés de lierre, le tirſe à la main.*

UN GUERRIER, *ſuivant de Bacchus.*

BAcchus eſt en tous lieux notre guide invincible;
Ce héros fier & bienfaiſant
Eſt toûjours aimable & terrible:
Préparez le prix qui l'attend.

UNE BACCHANTE ET LE CHŒUR.

Le Dieu des plaiſirs va paraître,
Nous annonçons notre maître,
Ses douces fureurs
Dévorent nos cœurs.

Pen-

Digitized by Google

Pendant ce chœur, les Prêtres de la Gloire rentrent dans le temple, dont les portes se ferment.

LE GUERRIER.

Les tigres enchainés conduisent sur la terre,
Erigone & Bacchus;
Les victorieux, les vaincus,
Tous les Dieux des plaisirs, tous les Dieux de la guerre,
Marchent ensemble confondus.

On entend le bruit des trompettes, des haut-bois & des flûtes, alternativement.

LA BACCHANTE.

Je vois la tendre volupté
Sur le char sanglant de Bellone,
Je vois l'Amour qui couronne
La valeur & la beauté.

BACCHUS & ERIGONE *paraissent sur un char traîné par des tigres, entouré de Guerriers, de Bacchantes, d'Egypans & de Satires.*

BACCHUS.

Erigone, objet pleins de charmes,
Objet de ma brûlante ardeur,
Je n'ai point inventé dans les horreurs des armes
Ce nectar des humains, nécessaire au bonheur,
Pour consoler la terre, & pour sécher ses larmes;
C'était pour enflammer ton cœur.
Banniſſons la raison de nos brillantes fêtes.
Non, je ne la connus jamais,
Dans mes plaisirs, dans mes conquêtes;
Non, je t'adore, & je le hais.
Banniſſons la raison de nos brillantes fêtes.

ERI-

Digitized by Google

ERIGONE.

Conſervez-la plutôt pour augmenter vos feux ;
Banniſſez ſeulement le bruit & le ravage :
Si par vous le monde eſt heureux,
Je vous aimerai davantage.

BACCHUS.

Les faibles ſentimens offenſent mon amour ;
Je veux qu'une éternelle yvreſſe
De gloire, de grandeur, de plaiſirs, de tendreſſe,
Régne ſur mes ſens tour à tour.

ERIGONE.

Vous allarmez mon cœur, il tremble de ſe rendre ;
De vos emportemens il eſt épouvanté :
Il ſerait plus tranſporté,
Si le votre était plus tendre.

BACCHUS.

Partagez mes tranſports divins ;
Sur mon char de victoire, au ſein de la mêlée,
Rendez le ciel jaloux, enchaînez les humains,
Un Dieu plus fort que moi nous entraîne & nous preſſe.
Que le tirſe régne toûjours
Dans les plaiſirs & dans la guerre,
Qu'il tienne lieu du tonnerre,
Et des fléches des amours.

LE CHŒUR.

Que le tirſe régne toûjours
Dans les plaiſirs & dans la guerre,
Qu'il tienne lieu du tonnerre,
Et des fléches des amours.

ERIGONE.

Quel Dieu de mon ame s'empare !

Quel

Digitized by Google

Quel désordre impétueux !
Il trouble mon cœur, il l'égare.
L'Amour seul rendrait plus heureux.

BACCHUS.

Mais quel est dans ces lieux ce temple solitaire ?
A quels Dieux est-il consacré ?
Je suis vainqueur, j'ai sû vous plaire :
Si Bacchus est connu, Bacchus est adoré.

UN DES SUIVANS *de Bacchus.*

La Gloire est dans ces lieux, le seul Dieu qu'on adore,
Elle doit aujourd'hui placer sur ses autels,
Le plus auguste des mortels.
Le vainqueur bienfaisant des peuples de l'Aurore
Aura ces honneurs solemnels.

ERIGONE.

Un si brillant hommage
Ne se refuse pas.
L'Amour seul me guidait sur cet heureux rivage ;
Mais on peut détourner ses pas,
Quand la Gloire est sur le passage.

Ensemble.

La Gloire est une vaine erreur,
Mais avec vous c'est le bonheur suprême :
C'est vous que j'aime,
C'est vous qui rempliſſez mon cœur.

BACCHUS.

Le temple s'ouvre,
La Gloire se découvre.
L'objet de mon ardeur y sera couronné ;
Suivez-moi.

La

Le temple de la Gloire parait ouvert.

LE GRAND-PRETRE *de la Gloire.*

Téméraire, arrête;
Ce laurier ſerait profané,
S'il avait couronné ta tête.
Bacchus qu'on célèbre en tous lieux,
N'a point ici la préférence;
Il eſt une vaſte diſtance
Entre les noms connus & les noms glorieux.

ERIGONE.

Eh quoi! De ſes préſens, la Gloire eſt-elle avare
Pour ſes plus brillans favoris?

BACCHUS.

J'ai verſé des bienfaits ſur l'univers ſoumis.
Pour qui ſont ces lauriers que votre main prépare?

LE GRAND-PRETRE.

Pour des vertus d'un plus haut prix.
Contentez-vous, Bacchus, de régner dans vos fêtes,
D'y noyer tous les maux que vos fureurs ont faits.
Laiſſez-nous couronner de plus belles conquêtes,
Et de plus grands bienfaits.

BACCHUS.

Peuple vain, peuple fier, enfans de la triſteſſe,
Vous ne méritez pas des dons ſi précieux.
Bacchus vous abandonne à la froide ſageſſe,
Il ne ſaurait vous punir mieux.
Volez, ſuivez-moi, troupe aimable,
Venez embellir d'autres lieux.
Par la main des plaiſirs, des amours, & des jeux,
Verſez ce nectar délectable,
Vainqueur des mortels & des Dieux;

Vo-

Digitized by Google

Volez, suivez-moi, troupe aimable,
Venez embellir d'autres lieux.

BACCHUS ET ERIGONE.

Parcourons la terre
Au gré de nos desirs,
Du temple de la guerre,
Au temple des plaisirs.

On danse.

UNE BACCHANTE *avec le Chœur.*

Bacchus fier & doux vainqueur,
Conduis mes pas, régne en mon cœur;
La Gloire promet le bonheur,
Et c'est Bacchus qui nous le donne.

Raison, tu n'es qu'une erreur,
Et le chagrin t'environne.
Plaisir, tu n'es point trompeur,
Mon ame à toi s'abandonne.

Bacchus fier & doux vainqueur, &c.

Fin du troisiéme acte.

Digitized by Google

ACTEURS CHANTANS au quatrième acte.

PLAUTINE.

JUNIE, } confidentes de Plautine.
FANIE, }

Prêtres de Mars, & Prêtreſſes de Vénus.

TRAJAN.

Guerriers de la ſuite de Trajan.

Six Rois vaincus à la ſuite de Trajan.

Romains & Romaines.

La GLOIRE.

Suivans de la Gloire.

ACTEURS DANSANS au quatrième acte.

PREMIER DIVERTISSEMENT.

Quatre Prêtres de Mars.

Cinq Prêtreſſes de Vénus.

SECOND DIVERTISSEMENT.

Suivans de la Gloire, cinq hommes & quatre femmes.

ACTE

Digitized by Google

ACTE IV.

Le théâtre repréſente la ville d'Artaxate à demi ruinée ; au milieu de laquelle eſt une place publique ornée d'arcs de triomphe, chargés de trophées.

PLAUTINE, JUNIE, FANIE.

PLAUTINE.

REvien, divin Trajan, vainqueur doux & terrible ;
Le monde eſt mon rival, tous les cœurs ſont à toi ;
Mais eſt-il un cœur plus ſenſible,
Et qui t'adore plus que moi ?

Les Parthes ſont tombés ſous ta main foudroyante ;
Tu punis, tu venges les Rois.
Rome eſt heureuſe & triomphante ;
Tes bienfaits paſſent tes exploits.

Revien, divin Trajan, vainqueur doux & terrible ;
Le monde eſt mon rival, tous les cœurs ſont à toi ;
Mais, eſt-il un cœur plus ſenſible,
Et qui t'adore plus que moi ?

FANIE.

Dans ce climat barbare, au ſein de l'Arménie,
Oſez-vous affronter les horreurs des combats ?

PLAUTINE.

Nous étions protégés par ſon puiſſant génie,
Et l'Amour conduiſait mes pas.

JUNIE,

Digitized by Google

JUNIE.

L'Europe reverra ſon vengeur & ſon maître;
Sous ces arcs triomphaux, on dit qu'il va paraître.

PLAUTINE.

Ils ſont élevés par mes mains.
Quel doux plaiſir ſuccède à ma douleur profonde!
Nous allons contempler dans le Maître du monde,
Le plus aimable des humains.

JUNIE.

Nos ſoldats triomphans, enrichis, pleins de gloire,
Font voler ſon nom juſqu'aux cieux.

FANIE.

Il ſe dérobe à leurs chants de victoire,
Seul, ſans pompe, & ſans ſuite, il vient orner ces lieux.

PLAUTINE.

Il faut à des héros vulgaires
La pompe & l'éclat des honneurs;
Ces vains appuis ſont néceſſaires
Pour les vaines grandeurs.
Trajan ſeul eſt ſuivi de ſa gloire immortelle;
On croit voir près de lui l'univers à genoux;
Et c'eſt pour moi qu'il vient! Ce héros m'eſt fidelle!
Grands Dieux, vous habitez dans cette ame ſi belle,
Et je la partage avec vous!

TRAJAN, PLAUTINE, Suite.

PLAUTINE *courant au-devant de* TRAJAN.

ENfin, je vous revois, le charme de ma vie
M'eſt rendu pour jamais.

TRAJAN.

Digitized by Google

TRAJAN.

Le ciel me vend cher ſes bienfaits,
Ma félicité m'eſt ravie.
Je reviens un moment pour m'arracher à vous,
Pour m'animer d'une vertu nouvelle,
Pour mériter, quand Mars m'appelle,
D'être Empereur de Rome, & d'être votre époux.

PLAUTINE.

Que dites-vous? Quel mot funeſte!
Un moment! Vous, ô ciel! Un ſeul moment me reſte,
Quand mes jours dépendaient de vous revoir toûjours.

TRAJAN.

Le ciel en tous les tems m'accorda ſon ſecours;
Il me rendra bientôt aux charmes que j'adore.
C'eſt pour vous qu'il a fait mon cœur.
Je vous ai vûe, & je ſerai vainqueur.

PLAUTINE.

Quoi, ne l'êtes-vous pas? Quoi, ſerait-il encore
Un Roi que votre main n'aurait pas déſarmé?
Tout n'eſt-t-il pas ſoumis, du couchant à l'aurore?
L'univers n'eſt-il pas calmé?

TRAJAN.

On oſe me trahir.

PLAUTINE.

Non, je ne puis vous croire,
On ne peut vous manquer de foi.

TRAJAN.

Des Parthes terraſſés l'inexorable Roi
S'irrite de ſa chûte, & brave ma victoire;
Cinq Rois qu'il a ſéduits ſont armés contre moi;
Ils ont joint l'artifice aux excès de la rage,

Digitized by Google

Ils ſont au pié de ces remparts ;
Mais j'ai pour moi les Dieux, les Romains, mon courage,
Et mon amour & vos regards.

PLAUTINE.

Mes regards vous ſuivront, je veux que ſur ma tête
Le ciel épuiſe ſon couroux.
Je ne vous quitte pas, je braverai leurs coups ;
J'écarterai la mort qu'on vous apprête,
Je mourrai du moins près de vous.

TRAJAN.

Ah, ne m'accablez point, mon cœur eſt trop ſenſible ;
Ah, laiſſez-moi vous mériter.
Vous m'aimez, il ſuffit, rien ne m'eſt impoſſible,
Rien ne pourra me réſiſter.

PLAUTINE.

Cruel, pouvez-vous m'arrêter ?
J'entens déja les cris d'un ennemi perfide.

TRAJAN.

J'entens la voix du devoir qui me guide.
Je vole ; demeurez ; la victoire me ſuit.
Je vole ; attendez tout de mon peuple intrépide,
Et de l'amour qui me conduit.

Enſemble.

Je vais / Allez { punir un barbare,
Terraſſer ſous { mes / vos } coups
L'ennemi qui nous ſépare,
Qui m'arrache un moment à vous.

PLAUTINE.

Il m'abandonne à ma douleur mortelle.

Cher

Digitized by Google

Cher amant, arrêtez ; Ah ! détournez les yeux,
Voyez encor les miens.

TRAJAN, *au fond du théâtre.*

O Dieux ! ô juſtes Dieux !
Veillez ſur l'Empire & ſur elle.

PLAUTINE.

Il eſt déja loin de ces lieux.
Devoir, es-tu content ? Je meurs, & je l'admire.
Miniſtres du Dieu des combats,
Prêtreſſes de Vénus, qui veillez ſur l'Empire,
Percez le ciel de cris, accompagnez mes pas,
Secondez l'amour qui m'inſpire.

CHŒUR DES PRETRES DE MARS.

Fier Dieu des allarmes,
Protège nos armes,
Condui nos étendarts.

CHŒUR DES PRETRESSES DE VENUS.

Déeſſe des Graces,
Vole ſur ſes traces,
Enchaîne le Dieu Mars.

On danſe.

CHŒUR DES PRETRESSES.

Mère de Rome & des amours paiſibles,
Vien tout ranger ſous ta charmante loi,
Vien couronner nos Romains invincibles,
Ils ſont tous nés pour l'amour, & pour toi.

PLAUTINE.

Dieux puiſſans, protégez votre vivante image ;
Vous étiez autrefois des mortels comme lui ;
C'eſt pour avoir régné comme il régne aujourd'hui,

Digitized by Google

Que le ciel eſt votre partage.

On danſe.

On entend un CHŒUR *de Romains qui avancent lentement ſur le théâtre.*

Charmant héros, qui pourra croire
Des exploits ſi prompts & ſi grands ?
Tu te fais en peu de tems,
La plus durable mémoire.

JUNIE.

Entendez-vous ces cris & ces chants de victoire ?

FANIE.

Trajan revient vainqueur.

PLAUTINE.

En pouviez-vous douter ?
Je vois ces Rois captifs, ornemens de ſa gloire ;
Il vient de les combattre, il vient de les dompter.

JUNIE.

Avant de les punir par ſes loix légitimes,
Avant de frapper ſes victimes,
A vos genoux il veut les préſenter.

TRAJAN *paraît, entouré des aigles Romaines & de faiſceaux ; les Rois vaincus ſont enchaînés à ſa ſuite.*

TRAJAN.

Rois, qui redoutez ma vengeance,
Qui craignez les affronts aux vaincus deſtinés,
Soyez déſormais enchaînés
Par la ſeule reconnaiſſance.
Plautine eſt en ces lieux, il faut qu'en ſa préſence,
Il ne ſoit point d'infortunés.

LES

Digitized by Google

LES ROIS *se relevant, chantent avec le chœur.*

O grandeur ! ô clémence !
Vainqueur égal aux Dieux,
Vous avez leur puiſſance,
Vous pardonnez comme eux.

PLAUTINE.

Vos vertus ont paſſé mon eſpérance même;
Mon cœur eſt plus touché que celui de ces Rois.

TRAJAN.

Ah, s'il eſt des vertus dans ce cœur qui vous aime,
Vous ſavez à qui je les dois.
J'ai voulu des humains mériter le ſuffrage,
Dompter les Rois, briſer leurs fers,
Et vous apporter mon hommage,
Avec les vœux de l'univers.
Ciel ! que vois-je en ces lieux ?

LA GLOIRE *deſcend d'un vol précipité, une couronne de laurier à la main.*

LA GLOIRE.

Tu vois ta récompenſe,
Le prix de tes exploits, ſurtout de ta clémence;
Mon trône eſt à tes pieds, tu régnes avec moi.

Le théâtre change & repréſente LE TEMPLE DE LA GLOIRE.

Elle continue.

PLus d'un héros, plus d'un grand Roi,
Jaloux en vain de ſa mémoire,
Vola toûjours après la Gloire,
Et la Gloire vole après toi.

Digitized by Google

LES SUIVANS de la Gloire, *mêlés aux Romains & aux Romaines, forment des danses.*

UN ROMAIN.

Régnez en paix après tant d'orages,
Triomphez dans nos cœurs satisfaits.
Le sort préside aux combats, aux ravages;
La Gloire est dans les bienfaits.

Tonnerre, écarte-toi de nos heureux rivages;
Calme heureux, revien pour jamais.

Régnez en paix, &c.

CHŒUR.

Le ciel nous seconde,
Célébrons son choix:
Exemple des Rois,
Délices du monde,
Vivons sous tes loix.

JUNIE.

Tendre Vénus, à qui Rome est soumise,
A nos exploits join tes tendres appas;
Ordonne à Mars enchanté dans tes bras,
Que pour Trajan sa faveur s'éternise.

LE CHŒUR.

Le ciel nous seconde,
Célébrons son choix:
Exemple des Rois,
Délices du monde,
Vivons sous tes loix.

TRAJAN.

Des honneurs si brillans sont trop pour mon partage.
Dieux dont j'éprouve la faveur,

Dieux

Digitized by Google

Dieux de mon peuple, achevez votre ouvrage,
Changez ce temple auguſte en celui du Bonheur.
Qu'il ſerve à jamais aux fêtes
Des fortunés humains :
Qu'il dure autant que les conquêtes,
Et que la gloire des Romains.

LA GLOIRE.

Les Dieux ne refuſent rien
Au héros qui leur reſſemble :
Volez, plaiſirs, que ſa vertu raſſemble ;
Le temple du Bonheur ſera toûjours le mien.

Fin du quatrième acte.

Digitized by Google

ACTEURS CHANTANS au cinquième acte.

Une Romaine.
Une Bergère.
Bergers & Bergères.
Un Romain.
Jeunes Romains & Romaines.
Tous les acteurs du quatrième acte.

ACTEURS DANSANS au cinquième acte.

Romains & Romaines de différens états.

PREMIER QUADRILLE.

Trois hommes & deux femmes.

DEUXIEME QUADRILLE.

Trois hommes & deux femmes.

TROISIEME QUADRILLE.

Trois femmes & deux hommes.

QUATRIEME QUADRILLE.

Trois femmes & deux hommes.

ACTE

Digitized by Google

ACTE V.

Le théâtre change & repréſente LE TEMPLE DU BONHEUR; *Il eſt formé de pavillons d'une architecture légère, de périſtiles, de jardins, de fontaines, &c. Ce lieu délicieux eſt rempli de Romains & de Romaines de tous états.*

CHŒUR.

Chantons en ce jour ſolemnel,
Et que la terre nous réponde :
Un mortel, un ſeul mortel,
A fait le bonheur du monde.

On danſe.

UNE ROMAINE.

Tout rang, tout ſexe, tout âge
Doit aſpirer au bonheur.

LE CHŒUR.

Tout rang, tout ſexe, tout âge
Doit aſpirer au bonheur.

LA ROMAINE.

Le printems volage,
L'été plein d'ardeur,
L'automne plus ſage,
Raiſon, badinage,
Retraite, grandeur,

Tout

Digitized by Google

Tout rang, tout ſexe, tout âge
Doit aſpirer au bonheur.

LE CHŒUR.

Tout rang, &c.

Des Bergers & des Bergères entrent en danſant.

UNE BERGERE.

Ici les plus brillantes fleurs
N'effacent point les violettes;
Les étendarts & les houlettes
Sont ornés de mêmes couleurs.
Les chants de nos tendres paſteurs
Se mêlent au bruit des trompettes;
L'amour anime en ces retraites,
Tous les regards & tous les cœurs.

Ici les plus brillantes fleurs
N'effacent point les violettes;
Les étendarts & les houlettes
Sont ornés des mêmes couleurs.

Les Seigneurs & les Dames Romaines ſe joignent en danſant aux Bergers & aux Bergères.

UN ROMAIN.

Dans un jour ſi beau,
Il n'eſt point d'allarmes;
Mars eſt ſans armes,
L'amour ſans bandeau.

LE CHŒUR.

Dans un jour ſi beau, &c.

LE

Digitized by Google

LE ROMAIN.

La Gloire & les Amours en ces lieux n'ont des aîles
Que pour voler dans nos bras.
La Gloire aux ennemis préſentait nos ſoldats,
Et l'Amour les préſente aux belles.

LE CHŒUR.

Dans un jour ſi beau,
Il n'eſt point d'allarmes ;
Mars eſt ſans armes,
L'Amour ſans bandeau.

On danſe.

TRAJAN *paraît avec* PLAUTINE, *& tous les Romains ſe rangent autour de lui.*

CHŒUR.

Toi que la victoire
Couronne en ce jour,
Ta plus belle gloire
Vient du tendre amour.

TRAJAN.

O peuples de héros qui m'aimez & que j'aime,
Vous faites mes grandeurs ;
Je veux régner ſur vos cœurs,
Sur tant d'appas * & ſur moi-même ;

* *Montrant Plautine.*

Montez au haut du ciel, encens que je reçois,
Retournez vers les Dieux, hommages que j'attire :
Dieux, protégez toûjours ce formidable Empire,
Inſpirez toûjours tous ſes Rois.

Mon-

Digitized by Google

Montez au haut du ciel, encens que je reçois,
Retournez vers les Dieux, hommages que j'attire.

Toutes les différentes troupes recommencent leurs danſes autour de TRAJAN *&* PLAUTINE, *& terminent la fête par un Ballet général.*

Fin du cinquiéme & dernier acte.

CHARLOT ;

Digitized by Google

CHARLOT,

OU

LA COMTESSE DE GIVRY,

PIÉCE DRAMATIQUE.

1767.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

LA COMTESSE DE GIVRY, veuve attachée au parti de Henri IV.

LE DUC DE BELLEGARDE.

LE MARQUIS, élevé dans le château.

JULIE, parente de la maiſon, élevée avec le Marquis.

LA NOURICE.

CHARLOT, fils de la Nourice.

L'INTENDANT de la maiſon.

BABET, élevée pour être à la chambre auprès de la Comteſſe.

GUILLOT, fils d'un fermier de la terre.

Domeſtiques, Couriers, Gardes.

La ſcène eſt dans le château de la Comteſſe de Givry en Champagne.

CHARLOT,

Digitized by Google

CHARLOT,

PIÉCE DRAMATIQUE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

(Le théâtre repréſente une grande ſalle où des domeſtiques portent & ôtent des meubles. L'Intendant de la maiſon eſt à une table, un courier en bottes à côté. Mad. Aubonne nourice coud, & Babet file à un rouët; une ſervante prend des meſures avec une aune, une autre balaye.)

L'INTENDANT (*écrivant.*)

Quatorze mille écus!... ce compte perce l'ame....
Ma foi je ne ſais plus comment fera Madame
Pour recevoir le Roi qui vient dans ce château.

Digitized by Google

LE COURIER.

Faut-il attendre ?

L'INTENDANT.

Eh oui.

BABET.

Que ce jour ſera beau !
Madame Aubonne ! ici nous le verrons paraître,
Ici, dans ce château, ce grand Roi, ce bon maître !

Mad. AUBONNE (*couſant.*)

Il eſt vrai.

BABET.

Mais cela devrait vous dérider.
Je ne vous vis jamais que pleurer ou bouder,
Quand tout le monde rit, court, ſaute, danſe, chante,
Notre bonne eſt toûjours dans ſa mine dolente.

Mad. AUBONNE.

Quand on porte lunette, on rit peu, mes enfans.
Ri tant que tu pourras; chaque choſe a ſon tems.

LE COURIER (*à l'Intendant.*)

Expédiez-moi donc.

L'INTENDANT.

La fête ſera chère....
Mais pour ce Prince auguſte on ne ſaurait trop faire.

LE COURIER.

Faites donc vite.

Mad. AUBONNE.

Hélas ! j'eſpère d'aujourd'hui
Que Charlot mon enfant pourra ſervir ſous lui.

L'INTENDANT.

Le bon Prince !

LE

LE COURIER.

Allons donc.

L'INTENDANT.

La dernière campagne...
Il affiégeait, vous dis-je... une ville... en Champagne...

LE COURIER.

Dépêchez.

L'INTENDANT.

Il était, comme chacun le dit;
Le premier à cheval, & le dernier au lit.

LE COURIER.

Quel bavard!

L'INTENDANT.

On avait, sous peine de la vie,
Défendu qu'on portât à la ville investie
Provision de bouche.

LE COURIER.

Aura-t-il bientôt fait?

L'INTENDANT.

Trois jeunes paysans, par un chemin secret,
En ayant apporté, s'étaient laissés surprendre:
Leur procès était fait, & l'on allait les pendre.

(*Mad. Aubonne & Babet s'approchent pour entendre ce conte, deux domestiques qui portaient des meubles les mettent par terre, & tendent le cou; une servante qui balayait, s'approche, & écoute en s'appuyant le menton sur le manche du balai.*)

Mad. AUBONNE (*se levant.*)

Les pauvres gens!

BABET.

Eh bien?

LE COURIER.

Achevez donc.

L'INTENDANT (*écrivant.*)

Le Roi.

Quatorze mille écus en ſix mois...

LE COURIER.

Sur ma foi,

Je n'y puis plus tenir.

L'INTENDANT (*écrivant.*)

Je m'y perds quand j'y penſe!....

Le Roi les rencontra.... ſon auguſte clémence....

BABET.

Leur fit grace ſans doute?

(*Ici tout le monde fait un cercle autour de l'Intendant.*)

L'INTENDANT.

Hélas! il fit bien plus,

Il leur diſtribua ce qu'il avait d'écus.

Le Béarnois, dit-il, eſt mal en équipage,

Et s'il en avait plus, vous auriez davantage.

Tous enſemble.

Le bon Roi! Le grand Roi!

L'INTENDANT.

Ce n'eſt pas tout: le pain

Manquait dans cette ville, on y mourait de faim;

Il la nourrit lui-même en l'aſſiégeant encore.

(*Il tire ſon mouchoir & s'eſſuye les yeux.*)

LE COURIER.

Vous me faites pleurer.

Mad. AUBONNE.

Je l'aime.

BA-

Digitized by Google

BABET.

Je l'adore.

L'INTENDANT.

Je me ſouviens auſſi qu'en un jour ſolemnel
Un grave ambaſſadeur, je ne ſais plus lequel,
Vit ſa jeune nobleſſe admiſe à l'audience
L'entourer, le preſſer ſans trop de bienſéance.
Pardonnez, dit le Roi, ne vous étonnez pas;
Ils me preſſent de même au milieu des combats.

LE COURIER.

Ça donne du déſir d'entrer à ſon ſervice.

BABET.

Oui, ça m'en donne auſſi.

L'INTENDANT.

Qu'en dites-vous, nourice?

Mad. AUBONNE (*ſe remettant à l'ouvrage.*)

Ah! j'ai bien d'autres ſoins.

L'INTENDANT.

Je prétens aujourd'hui
Vous faire en l'attendant trente contes de lui.
Un ſoir près d'un couvent....

LE COURIER.

Mais donnez donc la lettre.

L'INTENDANT.

C'eſt bien dit.... la voilà.... tu pourras la remettre
Au premier des fouriers que tu rencontreras:
Tu partiras en hâte, en hâte reviendras.
Madame de Givry veut ſavoir à quelle heure
Il doit de ſa préſence honorer ſa demeure....
Quatorze mille écus!... & cela clair & net!...
On en doit la moitié.... Va vite.

Digitized by Google

LE COURIER.

Adieu, Babet. (*il sort.*)

BABET, (*reprenant son rouët.*)

La nourice toûjours dans son chagrin persiste!
Faites-lui quelque conte.

L'INTENDANT.

On voit ce qui l'attriste:
Notre jeune Marquis que la bonne a nourri,
Est un grand garnement, & j'en suis bien marri.

Mad. AUBONNE.

Je le suis plus que vous.

L'INTENDANT.

Votre fils au contraire;
Respectueux, poli, cherche toûjours à plaire.

BABET.

Charlot est, je l'avouë, un fort joli garçon.

Mad. AUBONNE.

Notre Marquis pourra se corriger.

L'INTENDANT.

Oh non;
Il n'a point d'amitié; le mal est sans remède.

Mad. AUBONNE (*cousant.*)

A l'éducation tout tempérament cède.

L'INTENDANT (*écrivant.*)

Les vices de l'esprit peuvent se corriger;
Quand le cœur est mauvais, rien ne peut le changer.

SCENE

SCENE II.

Les femmes, GUILLOT (*accourant.*)

GUILLOT.

AH! le méchant Marquis! comme il eſt mal-honnête!

Mad. AUBONNE.

Eh bien, de quoi viens-tu nous étourdir la tête?

GUILLOT.

De deux larges ſoufflets dont il m'a fait préſent.
C'eſt le ſeul qu'il m'ait fait, du moins juſqu'à préſent.
Paſſe encor pour un ſeul; mais deux!

BABET.

Bon, c'eſt de joye
Qu'il t'aura ſoufflété; tout le monde eſt en proye
A des tranſports ſi grands en attendant le Roi,
Qu'on ne ſait où l'on frappe.

Mad. AUBONNE.

Allons, conſole-toi.

L'INTENDANT (*écrivant.*)

La choſe eſt mal pourtant.... Madame la Comteſſe
N'entend pas que l'on faſſe une telle careſſe
A ſes gens;-& Guillot eſt le fils d'un fermier
Homme de bien.

GUILLOT.

Sans doute.

L'INTENDANT.

Et fort lent à payer.

GUILLOT.

Ça peut être.

L'INTENDANT.

Guillot eſt d'un bon caractère.

GUILLOT.

Oui.

L'INTENDANT.

C'eſt un innocent.

GUILLOT.

Pas tant.

BABET.

Qu'as-tu pû faire
Pour acquérir ainſi deux ſoufflets du Marquis ?

GUILLOT.

Il eſt jaloux, il t'aime.

BABET.

Eſt-il bien vrai ?.... tu dis
Que je plais à Monſieur ?

GUILLOT.

Oh tu ne lui plais guère;
Mais il t'aime en paſſant quand il n'a rien à faire.
Je dois, comme tu ſais, épouſer tes attraits;
Et pour préſent de noce il donne des ſoufflets.

BABET.

Monſieur m'aimerait donc !

Mad. AUBONNE.

Quelle ſotte folie !
Le Marquis eſt promis à la belle Julie,
Couſine de Madame, & qui dans la maiſon
Eſt un modèle heureux de beauté, de raiſon,
Que j'élevai longtems, que je formai moi-même :
C'eſt pour lui qu'on la garde, & c'eſt elle qu'il aime.

GUILLOT.

Oh bien, il en veut donc avoir deux à la fois.

Ces

Digitized by Google

Ces jeunes grands Seigneurs ont de terribles droits ;
Tout doit être pour eux, femmes de cour, de ville ;
Et de village encor. Ils en ont une file ;
Ils vous écrément tout, & jamais n'aiment rien.
Qu'ils me laiſſent Babet ; parbleu chacun le ſien.

BABET.

Tu m'aimes donc vraiment !

GUILLOT.

Oui de tout mon courage ;
Je t'aime tant, vois-tu, que quand ſur mon paſſage
Je vois paſſer Charlot, ce garçon ſi bien fait,
Quand je vois ce Charlot regardé par Babet,
Je rendrais, ſi j'oſais, à ſon joli viſage
Les deux peſans ſoufflets que j'ai reçus en gage.

Mad. AUBONNE.

Des ſoufflets à mon fils !

GUILLOT.

Eh... j'entens ſi j'oſais...
Mais Charlot m'en impoſe, & je n'oſe jamais.

L'INTENDANT (*ſe levant.*)

Jamais je ne pourrai ſuffire à la dépenſe.
Ah ! tous les grands Seigneurs ſe ruïnent en France ;
Il faut couper des bois, emprunter chérement,
Et l'on s'en prend toûjours à Monſieur l'Intendant....
Ça, je vous diſais donc qu'auprès d'une Abbaïe
Une vieille Baronne, & ſa fille jolie,
Appercevant le Roi qui venait tout courant...
Le Duc de Bellegarde était ſon confident :
C'eſt un brave Seigneur, & que partout on vante ;

Digitized by Google

Madame la Comteſſe eſt ſa proche parente :
De notre belle fête il ſera l'ornement.

SCENE III.

Les acteurs précédens, LE MARQUIS. (*Tous ſe lèvent.*)

LE MARQUIS.

MOn vieux faiſeur de conte, il me faut de l'argent.
Bon jour, belle Babet, bon jour, ma vieille bonne....
(*à Guillot.*)
Ah ! te voilà, maraut ; ſi jamais ta perſonne
S'approche de Babet, & ſurtout moi préſent,
Pour te mieux corriger je t'aſſomme à l'inſtant.

GUILLOT.

Quel diable de Marquis !

LE MARQUIS.

Va, détale.

BABET.

Eh de grace,
Un peu moins de colère, un peu moins de menace.
Que vous a fait Guillot ?

Mad. AUBONNE.

ant de brutalité
Sied horriblement mal aux gens de qualité.
Je vous l'ai dit cent fois ; mais vous n'en tenez compte.
Vous me faites mourir de douleur & de honte.

LE MARQUIS.

Allez, vous radotez.... Monſieur Rente à l'inſtant,
Qu'on me faſſe donner ſix cent écus comptant.

L'IN-

L'INTENDANT.

Je n'en ai point, Monſieur.

LE MARQUIS.

Ayez-en, je vous prie;
Il m'en faut pour mes chiens & pour mon écurie,
Pour mes chevaux de chaſſe, & pour d'autres plaiſirs:
J'ai très peu d'écus d'or, & beaucoup de déſirs.
Monſieur mon tréſorier, débourſez, le tems preſſe.

L'INTENDANT.

A peine émancipé vous épuiſez ma caiſſe.
Quel tems prenez-vous là! quoi dans le même jour
Où le Roi vient chez vous avec toute ſa cour!
Songez-vous bien aux fraix où tout nous précipite?

LE MARQUIS.

Je me paſſerais fort d'une telle viſite.
Mon petit précepteur que l'on vient d'éloigner,
M'avait dit que ma mère allait me ruïner:
Je vois qu'il a raiſon.

Mad. AUBONNE.

Fi! quel diſcours infame!
Soyez plus généreux; reſpectez plus Madame.
Je ne m'attendais pas, quand je vous allaitai,
Que vous auriez un cœur ſi plein de dureté.

LE MARQUIS.

Vous m'ennuyez.

Mad. AUBONNE (*pleurant.*)

L'ingrat!

GUILLOT (*dans un coin.*)

Il a l'ame bien dure;
Les mains auſſi.

BABET.

Toûjours il nous fait quelque injure.
Vous n'aimez pas le Roi ! vous méchant !

LE MARQUIS.

Eh ſi fait.

BABET.

Non, vous ne l'aimez pas.

LE MARQUIS.

Si, te dis-je, Babet.
Je l'aime.... comme il aime.... aſſez peu, c'eſt l'uſage.
Mais je t'aime bien plus.

L'INTENDANT (*écrivant.*)

Et l'argent davantage.

LE MARQUIS (*à Guillot qui eſt dans un coin.*)

Donnez m'en donc bien vite.... Ah, ah, je t'apperçoi,
Atten-moi, malheureux !

SCENE IV.

Les acteurs précédens, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

EH ! qu'eſt-ce que je voi ?
Je le cherche partout : que ſes mœurs ſont ruſtiques !
Je le trouve toûjours parmi des domeſtiques.
Il ſe plait avec eux, il m'abandonne.

Mad. AUBONNE.

Hélas !
Nous l'envoyons à vous ; mais il n'écoute pas.
Il me traite bien mal.

LA

Digitized by Google

LA COMTESSE.

Consolez-vous, nourice,
Mon cœur en tous les tems vous a rendu justice,
Et mon fils vous la doit : on pourra l'attendrir.

Mad. AUBONNE.

Ah ! vous ne savez pas ce qu'il me fait souffrir.

LA COMTESSE.

Je sais qu'en son berceau, dans une maladie,
Etant cru mort longtems, vous sauvates sa vie.
Il en doit à jamais garder le souvenir.
S'il ne vous aimait pas, qui pourrait-il chérir ?
Laissez-moi lui parler.

Mad. AUBONNE.

Dieu veuille que Madame,
Par ses soins maternels amolliſſe son ame !

LE MARQUIS.

Que de contrainte !

LA COMTESSE (*à l'Intendant.*)

Et vous, tout est-il préparé ?
Vous savez de vos soins combien je vous sais gré.

L'INTENDANT.

Madame tout est prêt, mais la dépense est forte ;
Cela pourra monter tout au moins... à...

LA COMTESSE.

Qu'importe ?
Le cœur ne compte point, & rien ne doit coûter,
Lorsque le grand Henri daigne nous visiter.
(*à ses gens.*)
Laissez-moi, je vous prie.
(*ils sortent.*)

SCENE

SCENE V.

LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE.

Il eſt tems qu'une mère,
Que vous écoutez peu, mais qui ne doit rien taire,
Dans l'âge où vous entrez, ſans plainte & ſans rigueur,
Parle à votre raiſon & ſonde votre cœur.
Je veux bien oublier que depuis votre enfance
Vous avez repouſſé ma tendre complaiſance;
Que vos maîtres divers & votre précepteur,
Par leurs ſoins vigilans révoltant votre humeur,
Vous préſentant à tout, n'ont pû rien vous apprendre:
Tandis qu'à leurs leçons empreſſé de ſe rendre,
Le fils de la nourice à qui vous inſultiez,
Apprenait aiſément ce que vous négligiez;
Et que Charlot toûjours prompt à me ſatisfaire,
Faiſait aſſidûment ce que vous deviez faire.

LE MARQUIS.

Vous l'oubliez, Madame, & m'en parlez ſouvent.
Charlot eſt, je l'avouë, un héros fort ſavant.
Je conſens pleinement que Charlot étudie,
Que Guillot aille auſſi dans quelque académie;
La doctrine eſt pour eux, & non pour ma maiſon.
Je hais fort le Latin; il déroge à mon nom;
Et l'on a vu ſouvent, quoi qu'on en puiſſe dire,
De très bons officiers qui ne ſavaient pas lire.

LA

Digitized by Google

LA COMTESSE.

S'ils l'avaient ſû, mon fils, ils en ſeraient meilleurs.
J'en ai connu beaucoup, qui poliſſant leurs mœurs;
Des beaux arts avec fruit ont fait un noble uſage.
Un eſprit cultivé ne nuit point au courage.
Je ſuis loin d'exiger qu'aux loix de ſon devoir
Un officier ajoute un triſte & vain ſavoir.
Mais ſachez que ce Roi, qu'on admire & qu'on aime,
A l'eſprit très orné.

LE MARQUIS.

Je ne ſuis pas de même.

LA COMTESSE.

Songez à le ſervir à la guerre, à la cour.

LE MARQUIS.

Oui, j'y ſonge.

LA COMTESSE.

Il faudra que dans cet heureux jour
De ſa royale main ſa bonté ratifie
Le contract qui vous doit engager à Julie.
Elle eſt votre parente, & doit plaire à vos yeux;
Aimable, jeune, riche.

LE MARQUIS.

Elle eſt riche! tant mieux;
Marions-nous bientôt.

LA COMTESSE.

Se peut-il à votre âge
Que du ſeul intérêt vous parliez le langage!

LE MARQUIS.

Oh j'aime auſſi Julie; elle a bien des appas;
Elle me plait beaucoup: mais je ne lui plais pas.

LA

LA COMTESSE.

Ah mon fils, apprenez du moins à vous connaître.
Vos discours, votre ton la révoltent peut-être.
On ne réussit point sans un peu d'art flatteur,
Et la grossièreté ne gagne point un cœur.

LE MARQUIS.

Je suis fort naturel.

LA COMTESSE.

Oui; mais soyez aimable.
Cette pure nature est fort insupportable.
Vos pareils sont polis, pourquoi? c'est qu'ils ont eu
Cette éducation qui tient lieu de vertu:
Leur ame en est empreinte; & si cet avantage
N'est pas la vertu même, il est sa noble image.
Il faut plaire à sa femme; il faut plaire à son Roi,
S'oublier prudemment, n'être point tout à soi,
Dompter cette humeur brusque où le penchant vous livre.
Pour vivre heureux, mon fils, que faut-il? savoir vivre.

LE MARQUIS.

Pour le Roi, nous verrons comme je m'y prendrai:
Julie est autre chose, elle est fort à mon gré.
Mais je ne puis souffrir, s'il faut que je le dise,
Que le savant Charlot la suive & la courtise;
Il lui fait des chansons.

LA COMTESSE.

Vous vous moquez de nous,
Votre frère de lait vous rendrait-il jaloux?

LE MARQUIS.

Oui; je ne cache point que je suis en colère
Contre tous ces gens là qui cherchent tant à plaire.
Je n'aime point Charlot; on l'aime trop ici.

LA

Digitized by Google

LA COMTESSE.

Auriez-vous bien le cœur à ce point endurci ?
Cela ne ſe peut pas. Ce jeune homme eſtimable
Peut-il par ſon mérite être envers vous coupable ?
Je dois tout à ſa mère, oui, je luis dois mon fils :
Aimez un peu le ſien. Du même lait nourris,
L'un doit protéger l'autre ; ayez de l'indulgence ;
Ayez de l'amitié, de la reconnaiſſance ;
Si vous étiez ingrat, que pourrais-je eſpérer ?
Pour ne vous point haïr il faudrait expirer.

LE MARQUIS.

Ah ! vous m'attendriſſez, Madame, je vous jure
De reſpecter toûjours mon devoir, la nature,
Vos ſentimens.

LA COMTESSE.

Mon fils, j'aurais voulu de vous,
Avec tant de reſpect, un mot encor plus doux.

LE MARQUIS.

Oui, le reſpect s'unit à l'amour qui me touche.

LA COMTESSE.

Dites le donc du cœur ainſi que de la bouche.

SCENE VI.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, CHARLOT.

LA COMTESSE.

VEnez, mon bon Charlot. Le Marquis m'a promis
Qu'il ferait déſormais de vos meilleurs amis.

LE MARQUIS (*ſe détournant.*)

Je n'ai point promis ça.

LA

LA COMTESSE.

Ce grand jour d'allégresse
Ne pourra plus laiſſer de place à la triſteſſe.
Où donc eſt votre mère ?

CHARLOT.

Elle pleure toûjours ;
Et j'implore pour moi votre puiſſant ſecours,
Votre protection, vos bontés toûjours chères ;
Et ce chœur digne en tout de ſes auguſtes pères.
Madame, vous ſavez qu'à Monſieur votre fils,
Sans me plaindre un moment, je fus toûjours ſoumis.
Vivre à vos pieds, Madame, eſt ma plus forte envie.
Le héros des Français, l'appui de ſa patrie,
Le Roi des cœurs bien nés, le Roi qui des ligueurs
A par tant de vertus confondu les fureurs ;
Il vient chez vous, il vient dans vos belles retraites ;
Et ce n'eſt que pour lui que des lieux où vous êtes
Mon ame en gémiſſant ſe pourrait arracher.
La fortune n'eſt pas ce que je veux chercher.
Pardonnez mon audace, excuſez mon jeune âge.
On m'a ſi fort vanté ſa bonté, ſon courage,
Que mon cœur tout de feu porte envie aujourd'hui
A ces heureux Français qui combattent ſous lui.
Je ne veux point agir en ſoldat mercénaire ;
Je veux auprès du Roi ſervir en volontaire,
Hazarder tout mon ſang ; ſûr que je trouverai
Auprès de vous, Madame, un aſyle aſſuré.
Daignez-vous approuver le parti que j'embraſſe ?

LA COMTESSE.

Va, j'en ferais autant ſi j'étais à ta place.

Mon

Mon fils ſans doute aura pour ſervir ſous ſa loi
Autant d'empreſſement & de zèle que toi.

LE MARQUIS.

Eh mon Dieu! oui. Faut-il toûjours qu'on me compare
A notre ami Charlot ? l'accolade eſt bizare.

LA COMTESSE.

Aimez-le, mon cher fils; que tout ſoit oublié.
Ça donnez-lui la main pour marque d'amitié.

LE MARQUIS.

Eh bien la voilà..... mais.....

LA COMTESSE.

Point de mais.

CHARLOT *prend la main du Marquis, & la baiſe.*

Je révère,
J'oſe chérir en vous Madame votre mère.
Jamais de mon devoir je n'ai trahi la voix;
Je vous rendrai toûjours tout ce que je vous dois.

LE MARQUIS.

Va.... je ſuis très content.

LA COMTESSE.

Son bon cœur ſe déclare;
Le mien s'épanouït..... Quel bruit, quel tintamare!

SCENE VII.

Les acteurs précédens. Plusieurs domestiques en livrée ; & d'autres gens entrent en foule. Guillot, Babet, sont des premiers. Julie, la nourice dans le fond, elles arrivent plus lentement. La Comtesse de Givry est sur le devant du théâtre avec le Marquis & Charlot.

GUILLOT (*accourant.*)

LE Roi vient.

PLUSIEURS DOMESTIQUES.

C'est le Roi.

GUILLOT.

C'est le Roi, c'est le Roi.

BABET.

C'est le Roi ; je l'ai vû tout comme je vous voi.
Il était encor loin, mais qu'il a bonne mine !

GUILLOT.

Donne-t-il des soufflets ?

LA COMTESSE.

A peine j'imagine
Qu'il arrive si-tôt ; c'est ce soir qu'on l'attend ;
Mais sa bonté prévient ce bienheureux instant.
Allons tous.

JULIE.

Je vous suis.... je rougis ; ma toilette
M'a trop longtems tenuë, & n'est pas encor faite.
Est-ce bien déja lui ?

GUILLOT.

Ne le voyez-vous pas

Qui

Digitized by Google

Qui vers la basse-cour avance avec fracas ?

BABET.

Il est très beau.... C'est lui. Les filles du village
Trottent toutes en foule, & sont sur son passage.
J'y vais aussi, j'y vole.

LA COMTESSE.

Oh je n'entens plus rien.

JULIE.

Ce n'est pas lui.

BABET (*allant & venant.*)

C'est lui.

GUILLOT.

Je m'y connais fort bien.
Tout le monde m'a dit, *c'est lui*, la chose est claire.

L'INTENDANT (*arrivant à pas comptés.*)

Ils se sont tous trompés selon leur ordinaire.
Madame, un postillon que j'avais fait partir
Pour s'informer au juste, & pour vous avertir ;
Vous ramenait en hâte une troupe altérée,
Moitié déguenillée, & moitié surdorée,
D'excellens pâtissiers, d'acteurs Italiens,
Et des danseurs de corde, & des musiciens ;
Des flûtes, des hautbois, des cors, & des trompettes ;
Des faiseurs d'acrostiche & des marionettes.
Tout le monde a crié *le Roi* sur les chemins ;
On le crie au village & chez tous les voisins ;
Dans votre basse-cour on s'obstine à le croire.
Et voila justement comme on écrit l'histoire.

GUILLOT.

Nous voila tous bien sots !

LA COMTESSE.

Mais quand vient-il ?

L'INTENDANT.

Ce soir.

LA COMTESSE.

Nous aurons tous le tems de le bien recevoir.
Mon fils, donnez la main à la belle Julie.
Bon soir, Charlot.

LE MARQUIS.

Mon Dieu ! que ce Charlot m'ennuye !

(*Ils sortent : la Comtesse reste avec la nourice.*)

LA COMTESSE.

Vien, ma chère nourice, & ne soupire plus.
A bien placer ton fils mes vœux sont résolus.
Il servira le Roi, je ferai sa fortune.
Je veux que cette joye à nous deux soit commune.
Je voudrais contenter tout ce qui m'appartient,
Vous rendre tous heureux ; c'est là ce qui soutient,
C'est là ce qui console & qui charme la vie.

Mad. AUBONNE.

Vous me rendez confuse, & mon ame attendrie
Devrait mériter mieux vos extrêmes bontés.

LA COMTESSE.

Qui donc en est plus digne ?

Mad. AUBONNE (*tristement.*)

Ah !

LA COMTESSE.

Nos félicités
S'altèrent du chagrin que tu montres sans cesse.

Mad. AUBONNE.

Ce beau jour, il est vrai, doit bannir la tristesse.

LA

LA COMTESSE.

Va, fai danſer nos gens avec les violons.
Ton fils nous aidera.

Mad. AUBONNE.

Mon fils!.... Madame... allons.

Fin du premier acte.

Digitized by Google

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

JULIE, Mad. AUBONNE, CHARLOT.

JULIE.

ENfin, je le verrai ce charmant Henri quatre,
Ce Roi brave & clément qui ſait plaire & combattre,
Qui conquit à la fois ſon Royaume & nos cœurs,
Pour qui Mars & l'Amour n'ont point eu de rigueurs,
Et qui ſait triompher, ſi j'en crois les nouvelles,
Des ligueurs, des Romains, des héros & des belles.

CHARLOT (*dans un coin.*)

Elle aime ce grand homme, elle eſt tout comme moi.

JULIE.

Liſette à me parer a réuſſi, je croi.
Comment me trouvez-vous?

Mad. AUBONNE.

Très belle, & très bien miſe.
Vous ſeriez peu fâchée, excuſez ma franchiſe,
D'eſſayer tant d'appas, & d'arrêter les yeux
D'un héros couronné, partout victorieux.

JULIE.

Oui, ſes yeux ſeulement.... il a le cœur fort tendre:
On me l'a dit du moins.... je n'y veux point prétendre;
Je ne veux avoir l'air ni prude ni coquet.....

Eh

Eh mon Dieu ! j'apperçois qu'il me manque un bouquet.

CHARLOT. (*il sort.*)

Un bouquet ! allons vîte.

Mad. AUBONNE.

Eh bien, belle Julie,
Ce grand Prince ici même aujourd'hui vous marie ;
Il signera du moins le contract projetté,
Qui sera par Madame avec vous présenté.
Vous semblez n'y penser qu'avec indifférence,
Et je crois entrevoir un peu de répugnance.

JULIE.

Hélas ! comment veut-on que mon cœur soit touché ?
Qu'il se donne à celui qui ne l'a point cherché ?
Par la digne Comtesse en ces murs élevée,
Conduite par vos soins, à son fils réservée,
Je n'ai jamais dans lui trouvé jusqu'à ce jour,
Le moindre sentiment qui ressemble à l'amour.
Il n'a jamais montré ces douces complaisances,
Qui d'un peu de tendresse auraient les apparences.
Il est sombre, il est dur, il me doit allarmer ;
Il sait être jaloux, & ne sait point aimer.
J'aime avec passion sa vertueuse mère.
Le fils me fait trembler ; quel triste caractère !
Ses airs, & son ton brusque, & sa grossiéreté,
Affligent vivement ma sensibilité.
D'un noir pressentiment je ne puis me défendre.
La nature me fit une ame honnête & tendre.
J'aurais voulu chérir mon mari.

Mad. AUBONNE.

Parlez net :

Digitized by Google

Développez un cœur qui ſe cache à regret.
Le Marquis eſt haï ?

JULIE.

Tout autant qu'haïſſable ;
C'eſt une averſion qui n'eſt pas ſurmontable.
A ſa mère après tout je ne puis l'avouër.
De quinze ans de bontés je dois trop me louër ;
Je percerais ſon cœur d'une atteinte cruelle ;
Je ne puis la tromper, ni m'ouvrir avec elle.
Voilà mes ſentimens, mes chagrins & mes vœux.

Mad. AUBONNE.

Ce mariage là ſera des malheureux.
Ah ! comment nous tirer du fond du précipice ?

JULIE.

Et moi que devenir ? comment faire, nourice ?
Tu ne me réponds point, tu rêves triſtement,
Ma chère Aubonne !

Mad. AUBONNE.

Eh bien ?

JULIE.

Pourrais-tu prudemment
Engager la Comteſſe à différer la choſe ?
Tu ſais la gouverner, ton avis en impoſe ;
Par tes diſcours flatteurs tu pourrais l'amener
A me laiſſer le tems de me déterminer.....
Mais répon donc.

Mad. AUBONNE.

Hélas ! .... oui, ma belle Julie. ....
Votre demande eſt juſte .... elle ſera remplie.

SCENE

SCENE II.

JULIE, Mad. AUBONNE, CHARLOT.

CHARLOT.

MAdame, j'ai trouvé chez vous votre bouquet.

JULIE.

Ce n'eſt point là le mien ; le votre eſt bien mieux fait ;
Mieux choiſi, plus brillant.... Que votre fils, ma bonne,
Eſt galant & poli !.... Tous les jours il m'étonne.
Eſt-il vrai qu'il nous quitte ?

Mad. AUBONNE.

Il veut ſervir le Roi.

JULIE.

Nous le regretterons.

CHARLOT.

Je fais ce que je doi.
Il m'eût été bien doux de conſacrer ma vie
A ſervir dignement la divine Julie.
Heureux qui recherchant la gloire & le danger,
Entre un héros & vous pourrait ſe partager !
Heureux à qui l'éclat d'une illuſtre naiſſance
A permis de nourrir cette noble eſpérance !
Pour moi qu'aux derniers rangs le ſort veut captiver ;
Vers la gloire de loin ſi je peux m'élever,
Si quelque occaſion, quelque heureux avantage,
Peut jamais pour mon Prince exercer mon courage ;
De vous, de vos bontés je voudrais obtenir
Pour prix de tout mon ſang un léger ſouvenir.

JULIE,

Digitized by Google

JULIE.

Ah ! je me ſouviendrai de vous toute ma vie.
Elevée avec vous, moi que je vous oublie !
Mais vous ne quittez point la maiſon pour jamais.
Madame la Comteſſe, & ſes dignes bienfaits,
Une très bonne mère, & s'il le faut, moi-même,
Tout vous doit rappeller, tout le château vous aime.
Ma bonne, ordonnez-lui de revenir ſouvent.

Mad. AUBONNE (*en ſoupirant.*)

Je ne ſouffrirai pas un long éloignement.

CHARLOT.

Ah ! ma mère, à mon cœur il manque l'éloquence.
Peignez-lui les tranſports de ma reconnaiſſance :
Faites-moi mieux parler que je ne puis.

JULIE.

Charlot....
Non.... Monſieur....mon ami....ma mère....que ce mot...
De Charlot .... convient mal ... à toute ſa perſonne !

Mad. AUBONNE.

Oh les mots n'y ſont rien .... mais vous êtes trop bonne.

JULIE.

Charlot... ma bonne !....

Mad. AUBONNE.

Eh quoi ?

JULIE.

D'où vient que votre fils
Eſt différent en tout de Monſieur le Marquis ?
L'art n'a rien pû ſur l'un. Dans l'autre la nature
Semble avoir répandu tous ſes dons ſans meſure.

Mad. AUBONNE.

Vous le flattez beaucoup.

JULIE.

Digitized by Google

JULIE.

Le Roi vient aujourd'hui ;
Je dois avoir l'honneur de danſer avec lui....
Je voudrais repéter.... Vous danſez comme un ange.

CHARLOT.

Je ne mérite pas...

JULIE.

Cela n'eſt point étrange ;
Vous avez réuſſi dans les jeux, dans les arts,
Qui de nos courtiſans attirent les regards ;
Les armes, le deſſein, la danſe, la muſique,
Enfin dans toute étude où votre eſprit s'applique ;
Et c'eſt pour votre mère un plaiſir bien parfait....
Je cherche à m'affermir dans le pas du menuet..
Et je danſerai mieux vous ayant pour modèle.

CHARLOT.

Ah ! vous ſeule en ſervez... mais le reſpect, le zèle
Me forcent d'obéir. Il faut un violon,
Je cours en chercher un, s'il vous plait.

JULIE.

Mon Dieu non....
Vous chantez à merveille : & votre voix, je penſe,
Bien mieux qu'un violon marquera la cadence ;
Aſſeyez-vous, ma mère, & voyez votre fils.

Mad. AUBONNE.

De tout ce que je vois mon cœur n'eſt point ſurpris.

(*Elle s'aſſied ; ils danſent, & Charlot chante.*)

Elle donne des loix
Aux Bergers, aux Rois,
A ſon choix.
Elle donne des loix

Aux

Aux Bergers, aux Rois.
Qui pourrait l'approcher,
Sans chercher
Le danger ?
On meurt à ſes yeux ſans eſpoir.
On meurt de ne les plus voir.
Elle donne des loix
Aux Bergers, aux Rois.

JULIE (*après avoir danſé un ſeul couplet.*)
Vous êtes donc l'auteur de la chanſon ?

CHARLOT.
Madame,
C'eſt un faible portrait d'une timide flamme.
Les vers étaient à l'air aſſez mal ajuſtés.
Par votre goût ſans doute ils ſeront rejettés.

JULIE.
Ils n'offenſent perſonne.... ils ne peuvent déplaire ;
Ils ne peuvent ſurtout exciter ma colère.
Ils ne ſont pas pour moi.

CHARLOT.
Pour vous !.... je n'oſerais
Perdre ainſi le reſpect, profaner vos attraits.

JULIE.
Une ſeconde fois je puis donc les entendre....
Achevons la leçon que de vous je veux prendre.

Mad. AUBONNE.
Ils me ſont tous les deux un extrême plaiſir.
Je voudrais que Madame en pût auſſi jouïr.

JULIE *recommence à danſer avec Charlot qui répète l'air.*
Elle donne des loix
Aux Bergers, aux Rois, *&c.*

Digitized by Google

Majeur.
Vous ſeule ornez ces lieux:
Des Rois & des Dieux
Le maître eſt dans vos yeux;
Ah ! ſi de votre cœur
Il était vainqueur,
Quel bonheur !
Tout parle en ce beau jour
D'amour.
Un Roi brave & galant,
Charmant,
Partage avec vous
L'heureux pouvoir de régner ſur nous.
Elle donne des loix &c.
On meurt à ſes yeux ſans eſpoir,
On meurt de ne les plus voir.

SCENE III.

LE MARQUIS *entre, & les voit danſer, pendant que* Mad. AUBONNE *eſt aſſiſe, & s'occupe à coudre.*

LE MARQUIS.

MEurt de ne les plus voir !.... Notre belle héritière,
Avec Monſieur Charlot vous êtes familière.
Vous danſez aux chanſons dans un coin du logis.

CHARLOT.

Pourquoi non ?

JULIE.

Mais je crois qu'il m'eſt aſſez permis

De

De prendre quand je veux, devant Madame Aubonne;
Pour danſer un menuet la leçon qu'il me donne.

LE MARQUIS.

Il donne des leçons ! vraiment il en a l'air.
Profitez-vous beaucoup ? & les payez-vous cher ?

JULIE.

J'en dois avoir, Monſieur, de la reconnaiſſance.
Si vous êtes fâché de cette préférence,
Si mon petit menuet vous donne quelque ennui,
Que n'avez-vous appris.... à danſer comme lui ?

LE MARQUIS.

Ouais !

CHARLOT.

Modérez, Monſieur, votre injuſte colère.
Vous aviez aſſuré votre adorable mère,
Que d'un peu d'amitié vous vouliez m'honorer :
Mon cœur la méritait : il l'oſait eſpérer.
(*en montrant Julie.*)
Ce noble & digne objet, reſpectable à vous-même,
M'a chargé dans ces lieux de ſon ordre ſuprême.
Ses ordres ſont ſacrés : chacun doit les remplir.
En la ſervant, Monſieur, j'ai cru vous obéir.

Mad. AUBONNE.

C'eſt très bien ripoſté ; Charlot doit le confondre.

LE MARQUIS.

Quand ce drôle a parlé, je ne ſais que répondre.
Ecoute, mon garçon ; je te défens... à toi
(*Charlot le regarde fixement.*)
De montrer quand j'y ſuis de l'eſprit plus que moi.

Mad. AUBONNE.

Quelle idée !

JULIE.

Digitized by Google

JULIE.

Eh comment faudra-t-il donc qu'il faſſe?

LE MARQUIS.

Il m'offuſque toûjours. Tant d'inſolence laſſe.
Je ne le puis ſouffrir près de vous... en un mot;
Je n'aime point du tout qu'on danſe avec Charlot.

JULIE.

Ma bonne, à quel mari je me verrais livrée!
Allez, votre colère eſt trop prématurée.
Je n'ai point de reproche à recevoir de vous;
Et je n'aurai jamais un tyran pour époux.

Mad. AUBONNE.

Eh bien, vous méritez une telle algarade.
Vous vous faites haïr..... Monſieur, prenez-y garde!
Vous n'êtes ni poli, ni bon, ni circonſpect:
Vous deviez à Julie un peu plus de reſpect,
Plus d'égards à Charlot, à moi plus de tendreſſe;
Mais....

LE MARQUIS.

Quoi! toûjours Charlot! que tout cela me bleſſe!
Sortez, & devant moi ne paraiſſez jamais.

JULIE.

Mais, Monſieur.

LE MARQUIS (*menaçant Charlot.*)

Si.

CHARLOT.

Quoi! ſi.

Mad. AUBONNE (*ſe mettant entre deux.*)

Mes enfans, paix, paix, paix;
Eh mon Dieu! je crains tout.

LE

LE MARQUIS.

Sors d'ici tout-à-l'heure ;
Je te l'ordonne.

JULIE.

Et moi j'ordonne qu'il demeure.

CHARLOT.

A tous les deux, Monsieur, je sais ce que je doi ;
(*en regardant Julie.*)
Mais enfin j'ai fait vœu de suivre en tout sa loi.

LE MARQUIS.

Ah ! c'en est trop, faquin.

CHARLOT.

C'en est trop, je l'avoue :
Et sur votre alphabet je doute qu'on vous loue.
Il paraît que le lait dont vous fûtes nourri,
Dans votre noble sang s'est un peu trop aigri.
De vos expressions j'ai l'ame assez frappée.
A mon côté, Monsieur, si j'avais une épée,
Je crois que vous seriez assez sage, assez grand,
Pour m'épargner peut-être un si doux compliment.

LE MARQUIS.

Quoi ! misérable....

JULIE.

Encor !

Mad. AUBONNE.

Allez, mon fils, de grace,
Ne l'effarouchez point, & quittez-lui la place ;
Tout ira bien, cédez, quoique très offensé.

CHARLOT.

Ma mère.... j'obéis.... mais j'ai le cœur percé.

(*il sort.*)

Mad.

Digitized by Google

Mad. AUBONNE.

Ah ! c'en eſt fait, mon ſang ſe glace dans mes veines.

JULIE.

Mon ſang, ma chère amie, eſt bouillant dans les miennes.

LE MARQUIS.

Dans ce nouveau combat du froid avec le chaud,
Me retirer en hâte eſt, je crois, ce qu'il faut.
Je n'aurais pas beau jeu. C'eſt une étrange affaire;
De combattre à la fois deux femmes en colère.

SCENE IV.

JULIE, Mad. AUBONNE.

Mad. AUBONNE.

NOn, vous n'aurez jamais ce brutal de Marquis;
Ces nœuds infortunés ſont trop mal aſſortis.

JULIE.

Quoi ! tu me ſerviras ?

Mad. AUBONNE.

Je réponds que ſa mère
Briſera ce lien qui doit trop vous déplaire....
M'y voila réſoluë.

JULIE.

Ah ! que je te devrai !

Mad. AUBONNE.

O fortune ! ô deſtin ! que tout change à ton gré !
Du public cependant reſpectons l'allégreſſe.
Trop de monde à préſent entoure la Comteſſe.
Comment parler ? comment, par un trouble cruel,
Contriſter les plaiſirs d'un jour ſi ſolemnel ?

Digitized by Google

JULIE.

Je le ſais, & je crains que mon refus la bleſſe.
Pour ce fils que je hais je connais ſa tendreſſe.

Mad. AUBONNE.

D'un coup trop imprévu n'allons point l'accabler....
Je n'ai jamais rien fait que pour la conſoler.

JULIE.

La nature, il eſt vrai, parle beaucoup en elle.

Mad. AUBONNE.

Elle peut s'aveugler.

JULIE.

Je compte ſur ton zèle,
Sur tes conſeils prudens, ſur ta tendre amitié.
De ce joug odieux tire-moi par pitié.

Mad. AUBONNE.

Hélas! tout dès longtems trompa mes eſpérances.

JULIE.

Tu gémis.

Mad. AUBONNE.

Oui, je ſuis dans de terribles tranſes....
N'importe.... je le veux.... je ferai mon devoir.
Je ferai juſte.

JULIE.

Hélas! tu fais tout mon eſpoir.

SCENE

SCENE V.

JULIE, Mad. AUBONNE, BABET.

BABET (*accourant avec empreſſement.*)

ALlez, votre Marquis eſt un vrai trouble-fête.

Mad. AUBONNE.

Je ne le ſais que trop.

BABET.

Vous ſavez qu'on apprête
Cette longue feuillée, où Charlot de ſes mains
De guirlandes de fleurs décorait les chemins.
Il a dans cent endroits diſpoſé cent lumières,
Où du nom de Henri les brillants caractères,
Sont lus, à ce qu'on dit, par tous les gens ſavans.
Ce ſpectacle admirable attirait les paſſans;
Les filles l'entouraient; toute notre ſequelle
Voyait le beau Charlot monté ſur une échelle;
Dans un leſte pourpoint faiſant tous ces apprêts;
Mais Monſieur le Marquis a trouvé tout mauvais,
A voulu tout changer; & Charlot au contraire,
A dit que tout eſt bien. Le Marquis en colère
A menacé Charlot, & Charlot n'a rien dit.
Ce ſilence au Marquis a cauſé du dépit;
Il a tiré l'échelle, il a ſû ſi bien faire,
Qu'en deſcendant vers nous Charlot eſt chû par terre.

JULIE.

Ah! Charlot eſt bleſſé.

Digitized by Google

BABET.

Non, il s'eſt leſtement
Relevé d'un ſeul ſaut.... Il s'eſt fâché vraiment.
Il a dit de gros mots.

Mad. AUBONNE.

De cette bagatelle
Il peut naître aiſément une grande querelle.
Je crains beaucoup.

JULIE.

Je tremble.

SCENE VI.

JULIE, Mad. AUBONNE, BABET, GUILLOT.

GUILLOT (*en criant.*)

AH mon Dieu quel malheur!

JULIE.

Quoi!

Mad. AUBONNE.

Qu'eſt-il arrivé?

GUILLOT.

Notre jeune Seigneur....

JULIE.

A-t-il fait à Charlot quelque nouvelle injure?

GUILLOT.

Il ne donnera plus des ſoufflets, je vous jure,
A moins qu'il n'en revienne.

Mad. AUBONNE.

Ah mon Dieu! que dis-tu?

GUIL-

Digitized by Google

GUILLOT.

Babet l'aura pû voir.

BABET.

J'ai dit ce que j'ai vu,
Pas grand choſe.

Mad. AUBONNE.

Eh butor ! di donc vîte de grace
Ce qui s'eſt pû paſſer, & tout ce qui ſe paſſe.

GUILLOT.

Hélas ! tout eſt paſſé. Le Marquis là dehors,
Eſt troué d'un grand coup tout au travers du corps.

Mad. AUBONNE.

Ah, malheureuſe !

JULIE.

Hélas vous répandez des larmes !
Mais ce n'eſt pas Charlot : Charlot n'avait point d'armes.

GUILLOT.

On en trouve bientôt. Ce Marquis turbulent
Pourſuivait notre ami ma foi très-vertement.
L'autre qui ſagement ſe battait en retraite,
Déja d'un écuyer avait ſaiſi la brette.
Je lui criais de loin, Charlot, garde-toi bien
D'attendre Monſeigneur, il ne ménage rien ;
J'ai trop à mes dépens appris à le connaître,
Va-t-en, il ne faut pas s'attaquer à ſon maître.
Mais Charlot lui diſait, Monſieur, n'approchez pas ;
Il s'eſt trop approché, voilà le mal.

Mad. AUBONNE.

... Hélas !
Allons le ſecourir, s'il en eſt tems encore.

Digitized by Google

SCENE VII.

Les Acteurs précédens, L'INTENDANT.

L'INTENDANT.

Non, il n'en eſt plus tems.

Mad. AUBONNE.

Juſte ciel que j'implore!

L'INTENDANT.

Il n'a pas à ce coup ſurvécu d'un moment.
Cachons bien à ſa mère un ſi triſte accident.

Mad. AUBONNE (*en pleurant.*)

Les pierres parleront, ſi nous oſons nous taire.

L'INTENDANT.

C'eſt fort loin du château que cette horrible affaire
Sous mes yeux s'eſt paſſée, & preſque au même inſtant,
Pour préparer Madame à cet événement,
J'empêche ſi je puis qu'on n'entre & qu'on ne ſorte:
Je fais lever les ponts, je fais fermer la porte.
Madame heureuſement ſe retire en ſecret,
Dans ce moment fatal, au fond d'un cabinet,
Où tout ce bruit affreux ne peut ſe faire entendre.
Ne bleſſons point un cœur ſi ſenſible & ſi tendre,
Epargnons une mère.

JULIE.

Hélas! à quel état
Sera-t-elle réduite après cet attentat?
Je plains ſon fils.... le tems l'aurait changé peut-être.

L'INTENDANT.

Il était bien méchant; mais il était mon maître.

Mad.

Digitized by Google

Mad. AUBONNE.

Quelle mort ! & par qui !

L'INTENDANT.

Dans quel tems, juſte ciel !
Dans le plus beau des jours, dans le plus ſolemnel,
Quand le Roi vient chez nous !

JULIE.

Hélas ! ma pauvre Aubonne,
Que deviendra Charlot ?

L'INTENDANT.

Peut-être ſa perſonne
Aux mains de la juſtice eſt livrée à préſent.

JULIE.

Ce garçon n'a rien fait qu'à ſon corps défendant.
La juſtice eſt injuſte.

L'INTENDANT.

Ah ! les loix ſont bien dures.

BABET (*à Guillot.*)

Charlot ſerait pendu !

GUILLOT.

Ce ſont des avantures
Qui font bien de la peine, & qu'on ne peut prévoir.
On eſt gai le matin, on eſt pendu le ſoir.

BABET.

Mais le Marquis eſt-il tout-à-fait mort ?

L'INTENDANT.

Sans doute,
Le Médecin l'a dit.

JULIE.

Plus de reſſource ?

GUILLOT (*à Babet.*)

Ecoute,

Il en disait de moi l'an passé tout autant ;
Il croyait m'enterrer ; & me voila pourtant.

L'INTENDANT.

Non, vous dis-je ; il est mort, il n'est plus d'espérance.
Mes enfans, au logis gardez bien le silence.

GUILLOT.

Je gage que sa mère a déja tout appris.

Mad. AUBONNÉ.

J'en mourrai.... mais allons, le dessein en est pris.

(*elle sort.*)

BABET.

Ah ! j'entens bien du bruit & des cris chez Madame !

GUILLOT.

On n'a jamais gardé le silence.

JULIE.

Mon ame
D'une si bonne mère éprouve les douleurs.
Courons, allons mêler mes larmes à ses pleurs.

Fin du second acte.

ACTE

Digitized by Google

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

L'INTENDANT, BABET, GUILLOT, troupes de gardes, CHARLOT *au milieu d'eux.*

CHARLOT.

J'Aurais pû fuir ſans doute, & ne l'ai pas voulu.
Je déſire la mort, & j'y ſuis réſolu.

L'INTENDANT.

La juſtice eſt ici. Madame la Comteſſe
Sait la mort de ſon fils; la douleur qui la preſſe
Ne lui permettra pas de recevoir le Roi.
Quel malheur!

GUILLOT.

Il devait en uſer comme moi,
Ne ſe point revancher, imiter ma ſageſſe;
Je l'avais averti.

CHARLOT.

J'ai tort, je le confeſſe.

BABET.

Quel crime a-t-il donc fait? Ne vaut-il pas bien mieux
Tuer quatre Marquis qu'être tué par eux?

GUILLOT.

Elle a toûjours raiſon, c'eſt très bien dit.

CHARLOT.

J'eſpère
Qu'on ſouffrira du moins que je parle à ma mère.

Vou-

Voudrait-on me priver de ſes derniers adieux ?

L'INTENDANT.

Elle s'eſt évadée, elle eſt loin de ces lieux.

GUILLOT.

Quoi ! ta mère eſt complice ?

BABET.

Il me met en colère.

Quand tu voudras parler, ne di mot pour bien faire.

CHARLOT.

Elle ne veut plus voir un fils infortuné,
Indigne de ſa mère, & bientôt condamné.
Mais que je plains, hélas ! mon auguſte maîtreſſe !
Et que je plains Julie ! elle avait la tendreſſe
De Monſieur le Marquis ; & mes funeſtes coups
Privent l'une d'un fils, & l'autre d'un époux.
Non, je ne veux plus voir ce château reſpectable,
Où l'on daigna m'aimer, où je fus ſi coupable.
(*à l'Intendant.*)
Vous, Monſieur, ſi jamais dans leur triſte maiſon,
Après cet attentat vous prononcez mon nom,
J'oſe vous conjurer de bien dire à Madame
Qu'elle a toûjours régné juſqu'au fond de mon ame,
Que j'aurais prodigué mon ſang pour la ſervir,
Que j'ai, pour la venger, demandé de mourir.
Daignez en dire autant à la noble Julie.
Hélas ! dans la maiſon mon enfance nourie
Me laiſſait peu prévoir tant d'horribles malheurs.
Vous tous qui m'écoutez, pardonnez-moi mes pleurs,
Ils ne ſont pas pour moi.... la ſource en eſt plus belle...
Adieu.... conduiſez-moi.

L'IN-

Digitized by Google

L'INTENDANT.

Que cette fin cruelle,
Que ce jour malheureux doit bien ſe déplorer!

GUILLOT.

Tout pleure, je ne ſais s'il faut auſſi pleurer.
Qu'on aime ce Charlot! Charlot plaît, quoi qu'il faſſe.
On n'en ferait pas tant pour moi.

BABET (*à ceux qui emmènent Charlot.*)

Meſſieurs, de grace,
Ne l'enlevez donc pas .... ſuivons-le au moins des yeux.

GUILLOT.

Allons, ſuivons auſſi, car on eſt curieux.

SCENE II.

JULIE, L'INTENDANT,

JULIE.

AH! je reſpire enfin .... Madame évanouïe
Reprend un peu ſes ſens & ſa force affaiblie;
Ses femmes à l'envi, les miennes tour à tour
Rendent ſes yeux éteints à la clarté du jour.
Faut-il qu'en cet état la nourice fidelle,
Devant la ſecourir, ne ſoit pas auprès d'elle?
Vainement je la cherche, on ne la trouve pas.

L'INTENDANT.

Elle éprouve elle-même un funeſte embarras:
Par une fauſſe-porte elle s'eſt éclipſée.
Je prens part aux chagrins dont elle eſt oppreſſée.
Elle eſt pour ſon malheur mère du meurtrier.

JULIE.

Digitized by Google

JULIE.

Pourquoi nous fuir ? pourquoi de nous ſe défier ?
Le Roi viendra bientôt : ſon ſeul aſpect fait grace,
Son grand cœur doit la faire.

L'INTENDANT.

On peut punir l'audace
D'un bourgeois Champenois qui tuë un grand Seigneur.
L'exemple eſt dangereux après ces tems d'horreur,
Où l'Etat déchiré par nos guerres civiles,
Vit tous les droits ſans force, & les loix inutiles.
A peine nous ſortons de ces tems orageux.
Henri qui fait ſur nous briller des jours heureux,
Veut que la loi gouverne, & non pas qu'on la brave.

JULIE.

Non, le brave Henri ne peut punir un brave.
Je ſuis la cauſe hélas ! de cet affreux malheur ;
Ne me reprochant rien dans ma ſimple candeur,
J'ai cru qu'on n'avait point de reproche à me faire.
Ce malheureux Marquis, dans ſa ſotte colère,
Se croyant tout permis, a forcé cet enfant
A tuer ſon Seigneur, & fort innocemment.
Je ſaurai recourir à la clémence auguſte,
Aux bontés de ce Roi galant autant que juſte.
Je n'avais répété ce menuet que pour lui ;
Il y ſera ſenſible, il ſera notre appui.

L'INTENDANT.

Dieu le veuille !

SCENE

Digitized by Google

SCENE III.

JULIE, L'INTENDANT, BABET.

BABET.

AU ſecours ! ah mon Dieu la miſère !
Protégez-nous, Madame, en cette horrible affaire.
Les filles ont recours à vous dans la maiſon.

JULIE.

Quoi, Babet !

BABET.

C'eſt Charlot que l'on fourre en priſon.

JULIE.

O ciel !

BABET.

Des gens tout noirs des pieds juſqu'à la tête
L'ont fait conduire, hélas ! d'un air bien mal-honnête.
Pour comble de malheur le Roi dans le logis
Ne viendra point, dit-on, comme il l'avait promis.
On ne danſera point, plus de fête.... Ah Madame !
Que de maux à la fois !.... Tout cela perce l'ame.

JULIE.

Charlot eſt en priſon !

L'INTENDANT.

Cela doit aller loin.

BABET.

Hélas ! de le ſauver prenez ſur vous le ſoin.
Chacun vous aidera, tout le château vous prie.
Les morts ont toûjours tort, & Charlot eſt en vie.

L'IN-

Digitized by Google

L'INTENDANT.

Hélas! je doute fort qu'il y ſoit bien longtems.

JULIE.

Madame ſort déja de ſes appartemens.
Dans quel accablement elle eſt enſevelie!

SCENE IV.

Les acteurs précédens, LA COMTESSE (*ſoutenue par deux ſuivantes.*)

LA COMTESSE.

MEs filles, laiſſez-moi; que je parle à Julie.
Dans ma chambre avec moi je ne ſaurais reſter.

L'INTENDANT (*à Babet.*)

Elle veut être ſeule, il faut nous écarter.

(*ils ſortent.*)

LA COMTESSE (*ſe jettant dans un fauteuil.*)

O ma chère Julie! en ma douleur profonde
Ne m'abandonnez pas.... je n'ai que vous au monde.

JULIE.

Vous m'avez tenu lieu d'une mère, & mon cœur
Répond toûjours au votre & ſent votre malheur.

LA COMTESSE.

Ma fille, voilà donc quel eſt votre hymenée!
Ah! j'avais eſpéré vous rendre fortunée.

JULIE.

Je pleure votre ſort.... & je ſais m'oublier.

LA COMTESSE.

Le Roi même en ces lieux devait vous marier.
Au lieu de cette fête & ſi ſainte & ſi chère,

J'or-

Digitized by Google

J'ordonne de mon fils la pompe funeraire !
Ah Julie !

JULIE.

En ce tems, en ce ſéjour de pleurs,
Comment de la maiſon faire au Roi les honneurs ?

LA COMTESSE.

J'envoye auprès de lui, je l'inſtruis de ma perte ;
Il plaindra les horreurs où mon ame eſt ouverte ;
Il aura des égards ; il ne mêlera pas
L'appareil des feſtins à celui du trépas.
Le Roi ne viendra point.... tout a changé de face.

JULIE.

Ainſi..le meurtrier... n'aura donc point ſa grace ?

LA COMTESSE.

Il eſt bien criminel.

JULIE.

Il s'eſt vû bien preſſé.
A ce coup malheureux le Marquis l'a forcé.

LA COMTESSE (*en pleurant.*)

Il devait fuir plutôt.

JULIE.

Votre fils en colère.....

LA COMTESSE (*ſe levant.*)

Il devait dans mon fils reſpecter une mère.
Le fils de ſa nourice, ô ciel ! tuer mon fils !
Cette femme après tout dont les ſoins infinis
Ont conduit leur enfance, & qui tous deux les aime,
En ne paraiſſant point le condamne elle-même.

JULIE.

Vous aviez protégé ce jeune malheureux.

LA

LA COMTESSE.

Je l'aimais tendrement ; mon ſort eſt plus affreux,
Son attentat plus grand.

JULIE.

Faudra-t-il qu'il périſſe ?

LA COMTESSE.

Quoi ? deux morts au lieu d'une !

JULIE.

Hélas ! notre nourice
Ferait donc la troiſiéme.

LA COMTESSE.

Ah ! je n'en puis douter.
Elle eſt mère .... & je ſais ce qu'il en doit coûter.
Hélas ! ne parlons point de vengeance & de peine.
Ma douleur me ſuffit.

(*On entend du bruit.*)

JULIE.

Quelle rumeur ſoudaine ?

(*Le peuple derrière le théâtre.*)

Vive le Roi ! le Roi ! le Roi ! le Roi ! le Roi !

LA COMTESSE.

Dans l'état où je ſuis, ô ciel ! il vient chez moi !

SCENE V.

Le COURIER *en bottes* (*qui était parti au premier acte*) *arrive.*

JULIE.

CHarlot ſera ſauvé.

LE COURIER.

Le Duc de Bellegarde,
Dans

Digitized by Google

Dans la cour à l'inſtant vient avec une garde.
Pour la ſeconde fois le peuple s'eſt mépris.

JULIE.

Le Roi ne viendra point !

LE COURIER.

Je n'en ai rien appris.
Il eſt à la diſtance à peu près d'une lieuë,
Dans un petit village avec ſa garde bleuë.

JULIE.

Il viendra, j'en ſuis ſûre.

SCENE VI.

Le DUC DE BELLEGARDE *arrive ſuivi de pluſieurs domeſtiques de la maiſon: On arrange trois fauteuils.*

LA COMTESSE (*allant au devant de lui.*)

AH ! Monſieur, vous venez
Conſoler, s'il ſe peut, mes jours infortunés.

LE DUC.

Je l'eſpère, Madame. Ici le Roi m'envoye;
Je viens à vos douleurs mêler un peu de joye.
(*à Julie qui veut ſortir.*)
Mademoiſelle, il faut que je vous parle auſſi;
Votre aimable préſence eſt néceſſaire ici.
Sur le deſtin d'un fils, Madame, & ſur le votre
Daignez avec bonté m'écouter l'une & l'autre.
(*il s'aſſied entre elles.*)
Une Madame Aubonne, accourant vers le Roi,

Digitized by Google

S'eſt jettée à ſes pieds, a parlé devant moi;
Le Roi, vous le ſavez, ne rebute perſonne.

LA COMTESSE.

Ce Prince daigne être homme.

JULIE.

Ah! l'ame grande & bonne!

LE DUC.

Cette femme à mon maître a dit de point en point,
Ce que je vais conter.... Ne vous affligez point,
Madame, & juſqu'au bout ſouffrez que je m'explique.
Vous aviez dans ſes mains mis votre fils unique.
On le crut mort longtems. Vous n'aviez jamais vu
Ce fils infortuné, de ſa mère inconnu.

LA COMTESSE.

Il eſt trop vrai.

LE DUC.

C'était au tems même où la guerre,
Ainſi que tout l'Etat, déſolait votre terre.
Cette femme craignit vos reproches, vos pleurs;
Elle crut vous ſervir en trompant vos douleurs;
Et ſans doute, en ſecret, elle fut trop flattée
De la fatale erreur où vous futes jettée.
Vous demandiez ce fils, elle donna le ſien.

LA COMTESSE.

Ah! tout mon cœur s'échappe, ah grand Dieu!

JULIE.

Tout le mien
Eſt ſaiſi, tranſporté.

LA COMTESSE.

Quel bonheur!

JULIE.

Digitized by Google

JULIE.

Quelle joye !

LA COMTESSE.

Qu'on amène mon fils, courons, que je le voye !
Mais.... ſerait-il bien vrai ?

LE DUC.

Rien n'eſt plus avéré.

LA COMTESSE.

Ah ! ſi j'avais rempli ce devoir ſi ſacré,
De ne pas confier au lait d'une étrangère
Le pur ſang de mon ſang, & d'être vraiment mère ;
On n'aurait jamais fait cet affreux changement.

LE DUC.

Il eſt bien plus commun qu'on ne croit.

LA COMTESSE.

Cependant
Quelle preuve avez-vous ? quel témoin ? quel indice ?

LE DUC.

Le ciel, avec le Roi, vous a rendu juſtice.
Votre fils réchappa, mais l'échange était fait.
Cet enfant ſuppoſé dans vos bras s'élevait.
Vos ſoins vous attachaient à cette créature ;
Et l'habitude en vous paſſait pour la nature.
La nourice voulut diſſiper votre erreur ;
Elle n'oſa jamais allarmer votre cœur ;
Craignant, en diſant vrai, de paſſer pour menteuſe ;
Et la vérité même était trop dangereuſe.
Dans un billet ſecret, avec ſoin cacheté,
Son mari vieux ſoldat mit cette vérité.
Le billet dépoſé dans les mains d'un notaire,
Produit aux yeux du Roi, découvre le myſtère.

Digitized by Google

Le ſoldat même à part, interrogé longtems,
Menacé de la mort, menacé des tourmens,
D'un air ſimple & naïf a conté l'avanture.
Son grand âge n'eſt pas le tems de l'impoſture.
Il touche au jour fatal où l'homme ne ment plus :
Il a tout confirmé. Des témoins entendus
Sur le lieu, ſur le tems, ſur chaque circonſtance,
Ont ſous les yeux du Roi mis l'entière évidence.
On ne le trompe point ; il ſait ſonder les cœurs ;
Art difficile & grand qu'il doit à ſes malheurs.
Ajouterai-je encor que j'ai vû ce jeune homme,
Que pour aimable & brave ici chacun renomme.
De votre père, hélas ! c'eſt le portrait vivant.
Votre père mourut quand vous étiez enfant,
Maſſacré près de moi dans l'horrible journée
Qui ſera de l'Europe à jamais condamnée.
C'eſt lui-même, vous dis-je, oui, c'eſt lui, je l'ai vu ;
Frappé de ſon aſpect, j'en ſuis encor ému,
J'en pleure en vous parlant.

LA COMTESSE.

Vous raviſſez mon ame.

JULIE.

Que je ſens vos bienfaits !

LE DUC.

Agréez donc, Madame,
Que la triſte nourice appuyant mes récits,
Puiſſe ici retrouver ſon véritable fils.
Il était expirant, mais on eſpère encore
Qu'il poura réchapper. Sa mère vous implore,
Elle vient, la voici qui tombe à vos genoux.

SCENE

Digitized by Google

SCENE DERNIERE.

Les acteurs précédens. Mad. AUBONNE, CHARLOT.

Mad. AUBONNE (*se jettant aux pieds de la Comteſſe.*)

J'Ai mérité la mort.

LA COMTESSE.

C'eſt aſſez, levez-vous.
Je dois vous pardonner, puiſque je ſuis heureuſe.
Tu m'as rendu mon ſang.

(*La porte s'ouvre, Charlot paraît avec tous les domeſtiques.*)

CHARLOT (*dans l'enfoncement avançant quelques pas.*)

O deſtinée affreuſe !
Où me conduiſez-vous ?

LA COMTESSE (*courant à lui.*)

Dans mes bras, mon cher fils.

CHARLOT.

Vous ! ma mère !

LE DUC.

Oui, ſans doute.

JULIE.

O ciel ! je te bénis.

LA COMTESSE (*en le tenant embraſſé.*)

Oui, reconnai ta mère, oui, c'eſt toi que j'embraſſe.
Tu ſauras tout.

JULIE.

Il eſt bien digne de ſa race.

Digitized by Google

LE PEUPLE (*derrière le théâtre.*)

Vive le Roi ! le Roi ! le Roi ! vive le Roi !

LE DUC.

Pour le coup c'eſt lui-même. Allons tous ; c'eſt à moi
De préſenter le fils, & la mère & Julie.

LA COMTESSE.

Je ſuccombe au bonheur dont ma peine eſt ſuivie.

CHARLOT Marquis.

Je ne ſais où je ſuis !

LA COMTESSE.

Rendons grace à jamais
Au Duc de Bellegarde, au grand Roi des Français...
Mon fils !

CHARLOT Marquis.

J'en ſerai digne.

JULIE.

Il nous fait tous renaître.

LA COMTESSE.

Allons tous nous jetter aux pieds d'un ſi bon maître.

CHARLOT Marquis.

Henri n'eſt pas le ſeul dont j'adore la loi.

(*Tout le monde crie.*)

Vive le Roi ! le Roi ! le Roi ! vive le Roi !

Fin du troiſième & dernier acte.

DRAME

Digitized by Google

DRAME

Traduit de l'Anglais de Mr. HUT.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

SAUL, fils de Cis & premier Roi Juif.

DAVID, fils de Jeſſé, gendre de Saül & ſecond Roi.

AGAG, Roi des Amalécites.

SAMUEL, Prophète & Juge en Iſraël.

MICHOL, épouſe de David & fille de Saül.

ABIGAIL, veuve de Nabal & ſeconde épouſe de David.

BETZABÉE, femme d'Urie & concubine de David.

LA PYTHONISSE, fameuſe ſorcière en Iſraël.

JOAB, Général des hordes de David & ſon confident.

URIE, mari de Betzabée & Officier de David.

BAZA, ancien confident de Saül.

ABIEZER, vieil Officier de Saül.

Digitized by Google

ADONIAS, fils de David & d'Agith ſa dix-ſeptiéme femme.

SALOMON, fils adultérin de David & de Betzabée.

NATHAN, Prince & Prophète en Iſraël.

GAG ou GAD, Prophète & Chapelain ordinaire de David.

ABISAG, de Sunam, jeune Sunamite.

EBIND, Capitaine de David.

ABIAR, Officier de David.

YESEZ, Inſpecteur général des troupes de David.

Les Prêtres de Samuël.

Les Capitaines de David.

Un Clerc de la tréſorerie.

Un Meſſager.

La populace Juive.

PRE-

Digitized by Google

PREMIER ACTE.

La ſcène eſt à Calgala.

DEUXIEME ACTE.

La ſcène eſt ſur la colline d'Achila.

TROISIEME ACTE.

La ſcène eſt à Siceleg.

QUATRIEME ACTE.

La ſcène eſt à Hébron.

CINQUIEME ACTE.

Le ſcène eſt à Herus-chalaim.

On n'a pas obſervé dans cette eſpèce de tragi-comédie l'unité d'action, de lieu & de tems. On a cru avec l'illuſtre la Motte devoir ſe ſouſtraire à ces régles. Tout ſe paſſe dans l'intervalle de deux ou trois générations pour rendre l'action plus tragique par le nombre des morts ſelon l'eſprit Juif, tandis que parmi nous l'unité de tems ne peut s'étendre qu'à vingt-quatre heures, & l'unité de lieu dans l'enceinte d'un palais.

DRAME

Digitized by Google

DRAME

Traduit de l'Anglais de Mr. HUT.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SAUL, BAZA.

BAZA.

O Grand Saül ! le plus puiſſant des Rois ; vous qui régnez ſur les trois lacs dans l'eſpace de plus de cinq cent ſtades ; vous vainqueur du généreux Agag Roi d'Amalec, dont les capitaines étaient montés ſur les plus puiſſans ânes, ainſi que les cinquante fils d'Amalec ; vous qu'Adonaï fit triompher à la fois de Dagon & de Béelzébuth ; vous, qui ſans doute mettrez ſous vos loix toute la terre, comme on vous l'a promis

Digitized by Google

mis tant de fois, faut-il que vous vous abandonniez à votre douleur dans de si nobles triomphes & de si grandes espérances ?

SAUL.

O mon cher Baza ! heureux mille fois celui qui conduit en paix les troupeaux bêlans de Benjamin, & presse le doux raisin de la vallée d'Engaddy. Hélas ! je cherchais les ânesses de mon père, je trouvai un royaume ; depuis ce jour je n'ai connu que la douleur. Plût à Dieu au contraire que j'eusse cherché un royaume & trouvé des ânesses ! j'aurais fait un meilleur marché.

BAZA.

Est-ce le prophète Samuël, est-ce votre gendre David qui vous causent ces mortels chagrins ?

SAUL.

L'un & l'autre. Samuël, tu le sais, m'oignit malgré lui ; il fit ce qu'il put pour empêcher le peuple de choisir un Prince, & dès que je fus élu, il devint le plus cruel de tous mes ennemis.

BAZA.

Vous deviez bien vous y attendre ; il était prêtre, & vous étiez guerrier ; il gouvernait avant vous, on hait toûjours son successeur.

SAUL.

Eh ! pouvait-il espérer de gouverner plus longtems ! il avait associé à son pouvoir ses indignes enfans, également corrompus & corrupteurs, qui vendaient publiquement la justice : toute

Digitized by Google

toute la nation s'éleva contre ce gouvernement ſacerdotal. On tira un Roi au ſort : les dez ſacrés annoncèrent la volonté du ciel ; le peuple la ratifia, & Samuël frémit : ce n'eſt pas aſſez de haïr en moi le ciel, il hait encor le prophète ; car il ſait que, comme lui, j'ai le nom de Voyant ; que j'ai prophétiſé comme lui ; & ce nouveau proverbe répandu dans Iſraël (Saül eſt auſſi au rang des prophêtes) n'offenſe que trop ſes oreilles ſuperbes : on le reſpecte encore ; pour mon malheur il eſt prêtre, il eſt dangereux.

BAZA.

N'eſt-ce pas lui qui ſoulève contre vous votre gendre David ?

SAUL.

Il n'eſt que trop vrai, & je tremble qu'il ne cabale pour donner ma couronne à ce rebelle.

BAZA.

Votre Alteſſe Royale eſt trop bien affermie par les victoires, & le Roi Agag votre illuſtre priſonnier vous eſt ici un ſûr garant de la fidélité de votre peuple, également enchanté de votre victoire & de votre clémence : le voici qu'on l'amène devant votre Alteſſe Royale.

SCENE

SCENE II.

SAUL, BAZA, AGAG, Soldats.

AGAG.

DOux & puiſſant vainqueur, modèle des Princes, qui ſavez vaincre & pardonner, je me jette à vos ſacrés genoux, daignez ordonner vous-même ce que je dois donner pour ma rançon ; je ſerai déſormais un voiſin, un allié fidèle, un vaſſal ſoumis ; je ne vois plus en vous qu'un bienfaiteur & un maître : je vous dois la vie, je vous devrai encore la liberté : j'admirerai, j'aimerai en vous l'image du Dieu qui punit & pardonne.

SAUL.

Illuſtre Prince, que le malheur rend encore plus grand, je n'ai fait que mon devoir en ſauvant vos jours : les Rois doivent reſpecter leurs ſemblables : qui ſe venge après la victoire, eſt indigne de vaincre : je ne mets point votre perſonne à rançon, elle eſt d'un prix ineſtimable : ſoyez libre ; les tributs que vous payerez à Iſraël ſeront moins des marques de ſoumiſſion que d'amitié : c'eſt ainſi que les Rois doivent traiter enſemble.

AGAG.

O vertu ! ô grandeur de courage ! Que vous êtes puiſſantes ſur mon cœur ! Je vivrai, je mourrai le ſujet du grand Saül, & tous mes Etats ſont à lui.

SCENE

SCENE III.

Les perſonnages précédens, SAMUEL, Prêtres.

SAUL.

SAmuël, quelles nouvelles m'apportez-vous ? venez-vous de la part de Dieu, de celle du peuple, ou de la vôtre ?

SAMUEL.

De la part de Dieu.

SAUL.

Qu'ordonne-t-il ?

SAMUEL.

Il m'ordonne de vous dire qu'il s'eſt repenti de vous avoir fait régner.

SAUL.

Dieu ſe repentir ! Il n'y a que ceux qui font des fautes qui ſe repentent ; ſa ſageſſe éternelle ne peut être imprudente. Dieu ne peut faire des fautes.

SAMUEL.

Il peut ſe repentir d'avoir mis ſur le trône ceux qui en commettent.

SAUL.

Eh ! quel homme n'en commet pas ? Parlez, de quoi ſuis-je coupable ?

SAMUEL.

D'avoir pardonné à un Roi.

AGAG.

Digitized by Google

AGAG.

Comment ? la plus belle des vertus ſerait regardée chez vous comme un crime ?

SAMUEL *à Agag.*

Tai-toi, ne blaſphême point. (*à Saül*) Saül ci-devant Roi des Juifs, Dieu ne vous avait-il pas ordonné par ma bouche d'égorger tous les Amalécites, ſans épargner ni les femmes, ni les filles, ni les enfans à la mammelle ?

AGAG.

Ton Dieu t'avait ordonné cela ! tu t'es trompé, tu voulais dire ton Diable.

SAMUEL *à ſes Prêtres.*

Préparez-vous à m'obéir : & vous Saül, avez-vous obéi à Dieu ?

SAUL.

Je n'ai pas cru qu'un tel ordre fût poſitif ; j'ai penſé que la bonté était le premier attribut de l'Etre ſuprême, qu'un cœur compatiſſant ne pouvait lui déplaire.

SAMUEL.

Vous vous êtes trompé, homme infidèle : Dieu vous réprouve, votre ſceptre paſſera dans d'autres mains.

BAZA *à Saül.*

Quelle inſolence ! Seigneur, permettez-moi de punir ce prêtre barbare.

SAUL.

Gardez-vous-en bien ; ne voyez-vous pas qu'il eſt

Digitized by Google

est suivi de tout le peuple, & que nous serions lapidés, si je résistais ; car, en effet, j'avais promis....

BAZA.

Vous aviez promis une chose abominable !

SAUL.

N'importe ; les Juifs sont plus abominables encore ; ils prendront la défense de Samuël contre moi.

BAZA, *à part.*

Ah ! malheureux Prince, tu n'as de courage qu'à la tête des armées !

SAUL.

Eh bien donc ! Prêtres, que faut-il que je fasse ?

SAMUEL.

Je vais te montrer comme on obéit au Seigneur : (*à ses Prêtres*) ô Prêtres sacrés ! Enfans de Lévi, déployez ici votre zèle ; qu'on apporte une table, qu'on étende sur cette table ce Roi, dont le prépuce est un crime devant le Seigneur. (*Les Prêtres lient Agag sur la table.*)

AGAG.

Que voulez-vous de moi, impitoyables monstres !

SAUL.

Auguste Samuël, au nom du Seigneur.

SAMUEL.

Ne l'invoquez pas, vous en êtes indigne, de-

Digitized by Google

meurez ici, il vous l'ordonne; soyez témoin du sacrifice qui, peut-être, expiera votre crime.

AGAG *à Samuël.*

Ainsi donc, vous m'allez donner la mort : ô mort, que vous êtes amère !

SAMUEL.

Oui, tu es gras, & ton holocauste en sera plus agréable au Seigneur.

AGAG.

Hélas ! Saül, que je te plains d'être soumis à de pareils monstres.

SAMUEL *à Agag.*

Ecoute, tu vas mourir; veux-tu être Juif? veux-tu te faire circoncire ?

AGAG.

Et si j'étais assez faible pour être de ta Religion, me donnerais-tu la vie ?

SAMUEL.

Non, tu auras la satisfaction de mourir Juif, & c'est bien assez.

AGAG.

Frappez donc, bourreau !

SAMUEL.

Donnez-moi cette hache au nom du Seigneur; & tandis que je couperai un bras, coupez une jambe, & ainsi de suite morceau par morceau. (*Ils frappent tous ensemble.*)

AGAG.

Digitized by Google

AGAG.

O mort ! ô tourmens ! ô barbares !

SAUL.

Faut-il que je ſois témoin d'une abomination ſi horrible ?

BAZA.

Dieu vous punira de l'avoir ſoufferte.

SAMUEL *aux Prêtres.*

Emportez ce corps & cette table : qu'on brûle les reſtes de cet infidèle, & que ſes chairs ſervent à nourrir nos ſerviteurs : (*à Saül*) & vous, Prince, apprenez à jamais qu'obéiſſance vaut mieux que ſacrifice.

SAUL *ſe jettant dans un fauteuil.*

Je me meurs, je ne pourrai ſurvivre à tant d'horreurs & tant de honte.

SCENE IV.

SAUL, BAZA, un Meſſager.

LE MESSAGER.

SEigneur, penſez à votre ſûreté ; David approche en armes, il eſt ſuivi de cinq cent brigands qu'il a ramaſſés ; vous n'avez ici qu'une garde faible.

TAYLOR INST. OXFORD

Digitized by Google

BAZA.

Eh bien ! Seigneur, vous le voyez : David & Samuël étaient d'intelligence : vous êtes trahi de tous côtés, mais je vous ferai fidèle juſqu'à la mort : quel parti prenez-vous ?

SAUL.

Celui de combattre & de mourir.

Fin du premier acte.

ACTE

Digitized by Google

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DAVID, MICHOL.

MICHOL.

IMpitoyable époux, prétends-tu attenter à la vie de mon père, de ton bienfaiteur ? de celui qui t'ayant d'abord pris pour ſon joueur de harpe, te fit bientôt après ſon écuyer, qui enfin t'a mis dans mes bras ?

DAVID.

Il eſt vrai, ma chère Michol, que je lui dois le bonheur de poſſéder vos charmes ; il m'en a coûté aſſez cher : il me fallut apporter à votre père deux cent prépuces de Philiſtins pour préſent de noces : deux cent prépuces ne ſe trouvent pas ſi aiſément, je fus obligé de tuer deux cent hommes pour venir à bout de cette entrepriſe ; & ſi je n'avais pas la mâchoire d'âne de Samſon ; mais eût-il fallu combattre toutes les forces de Babylone & de l'Egypte, je l'aurais fait pour vous mériter ; je vous adorais & je vous adore.

MICHOL.

Et pour preuve de ton amour, tu en veux aux jours de mon père.

Digitized by Google

DAVID.

Dieu m'en préſerve, je ne veux que lui ſuccéder : vous ſavez que j'ai reſpecté ſa vie, & que lorſque je le rencontrai dans une caverne, je ne lui coupai que le bout de ſon manteau; la vie du père de ma chère Michol me ſera toûjours précieuſe.

MICHOL.

Pourquoi donc te joindre à ſes ennemis? Pourquoi te ſouiller du crime horrible de rébellion, & te rendre par-là même ſi indigne du trône où tu aſpires? Pourquoi d'un côté te joindre à Samuël notre ennemi domeſtique, & de l'autre au Roi de Geth, Akis, notre ennemi déclaré?

DAVID.

Ma noble épouſe, ne me condamnez pas ſans m'entendre : vous ſavez qu'un jour dans le village de Bethlehem, Samuël répandit de l'huile ſur ma tête; ainſi je ſuis Roi, & vous êtes la femme d'un Roi : ſi je me ſuis joint aux ennemis de la nation, ſi j'ai fait du mal à mes concitoyens, j'en ai fait davantage à ces ennemis mêmes : il eſt vrai que j'ai engagé ma foi au Roi de Geth, le généreux Akis : j'ai raſſemblé cinq cent malfaiteurs perdus de dettes & de débauches, mais tous bons ſoldats : Akis nous a reçus, nous a comblé de bienfaits, il m'a traité comme ſon fils, il a eu en moi une entière confiance; mais je n'ai jamais oublié que je ſuis Juif; & ayant des commiſſions du Roi Akis, pour aller ravager vos terres, j'ai très ſouvent ra-

Digitized by Google

ravagé les ſiennes : j'allais dans les villages les plus éloignés, je tuais tout ſans miſéricorde, je ne pardonnais ni au ſexe ni à l'âge, afin d'être pur devant le Seigneur, & afin qu'il ne ſe trouvât perſonne qui pût me déceler auprès du Roi Akis, je lui amenais les bœufs, les ânes, les moutons, les chèvres des innocens agriculteurs que j'avais égorgés, & je lui diſais par un ſalutaire menſonge que c'étaient les bœufs, les ânes, les moutons & les chèvres des Juifs : quand je trouvais quelque réſiſtance, je faiſais ſcier en deux, par le milieu du corps, ces inſolens rebelles, ou je les écraſais ſous les dents de leur herſe, ou je les faiſais rôtir dans des fours à briques. Voyez ſi c'eſt aimer ſa patrie, ſi c'eſt être bon Iſraëlite.

MICHOL.

Ainſi, cruel, tu as également répandu le ſang de tes frères & celui de tes alliés : tu as donc trahi également ces deux bienfaiteurs ; rien ne t'eſt ſacré ; tu trahiras ainſi ta chère Michol qui brûle pour toi d'un ſi malheureux amour.

DAVID.

Non, je le jure par la verge d'Aron, par la racine de Jeſſé, que je vous ſerai toûjours fidèle.

Digitized by Google

SCENE II.

DAVID, MICHOL, ABIGAIL.

ABIGAIL *en embraſſant David.*

MOn cher, mon tendre époux, maître de mon cœur & de ma vie, venez, ſortez avec moi de ces lieux dangereux, Saül arme contre vous, & Akis vous attend.

MICHOL.

Qu'entens-je ? ſon époux ? Quoi ! monſtre de perfidie, vous me jurez un amour éternel, & vous avez pris une autre femme ! Quelle eſt donc cette inſolente rivale ?

DAVID.

Je ſuis confondu.

ABIGAIL.

Auguſte & aimable fille d'un grand Roi, ne vous mettez pas en colère contre votre ſervante ; un héros tel que David a beſoin de pluſieurs femmes ; & moi, je ſuis une jeune veuve qui ai beſoin d'un mari : vous êtes obligée d'être toûjours auprès du Roi votre père, il faut que David ait une compagne dans ſes voyages & dans ſes travaux ; ne m'enviez pas cet honneur, je vous ſerai toûjours ſoumiſe.

MICHOL.

Elle eſt civile & accorte du moins ; elle n'eſt pas comme ces concubines impertinentes qui vont

Digitized by Google

vont toûjours bravant la maîtreſſe de la maiſon: monſtre, où as-tu fait cette acquiſition ?

DAVID.

Puiſqu'il faut vous dire la vérité, ma chère Michol, j'étais à la tête de mes brigands, & uſant du droit de la guerre, j'ordonnai à Nabal, mari d'Abigail, de m'apporter tout ce qu'il avait: Nabal était un brutal qui ne ſavait pas les uſages du monde, il me refuſa inſolemment : Abigail eſt née douce, honnête & tendre ; elle vola tout ce qu'elle put à ſon mari pour me l'apporter : au bout de huit jours le brutal mourut....

MICHOL.

Je m'en doutais bien.

DAVID.

Et j'épouſai la veuve.

MICHOL.

Ainſi Abigail eſt mon égale : ça, di-moi en conſcience, brigand trop cher, combien as-tu de femmes ?

DAVID.

Je n'en ai que dix-huit en vous comptant : ce n'eſt pas trop pour un brave homme.

MICHOL.

Dix-huit femmes, ſcélérat ! Eh, que fais-tu de tout cela ?

DAVID.

Je leur donne ce que je peux de tout ce que j'ai pillé.

MI-

MICHOL.

Les voilà bien entretenuës ! tu es comme les oiſeaux de proie, qui apportent à leurs femelles des colombes à dévorer : encore n'ont-ils qu'une compagne, & il en faut dix-huit au fils de Jeſſé.

DAVID.

Vous ne vous appercevrez jamais, ma chère Michol, que vous ayez des compagnes.

MICHOL.

Va, tu promets plus que tu ne peux tenir : écoute, quoique tu en ayes dix-huit, je te pardonne ; ſi je n'avais qu'une rivale, je ſerais plus difficile : cependant me le payeras.

ABIGAIL.

Auguſte Reine, ſi toutes les autres penſent comme moi, vous aurez dix-ſept eſclaves de plus auprès de vous.

SCENE III.

DAVID, MICHOL, ABIGAIL, ABIAR.

ABIAR.

MOn maître, que faites-vous ici entre deux femmes ? Saül avance de l'Occident, & Akis de l'Orient, de quel côté voulez-vous marcher ?

DAVID.

Du côté d'Akis, ſans balancer.

MI-

Digitized by Google

MICHOL.

Quoi ! malheureux, contre ton Roi, contre mon père !

DAVID.

Il le faut bien, il y a plus à gagner avec Akis qu'avec Saül : consolez-vous, Michol ; adieu Abigail.

ABIGAIL.

Non, je ne te quitte pas.

DAVID.

Restez, vous dis-je, ceci n'est pas une affaire de femme ; chaque chose a son tems, je vais combattre ; priez Dieu pour moi.

SCENE IV.

MICHOL, ABIGAIL.

ABIGAIL.

PRotégez-moi, noble fille de Saül, je crois une telle action digne de votre grand cœur. David a encore épousé une nouvelle femme ce matin : réunissons-nous toutes deux contre nos rivales.

MICHOL.

Quoi ! ce matin même ! l'impudent : & comment se nomme-t-elle ?

ABIGAIL.

Alchinoam, c'est une des plus dévergondées coquines qui soit dans toute la race de Jacob.

MI-

Digitized by Google

MICHOL.

C'eſt une vilaine race que cette race de Jacob; je ſuis fâchée d'en être; mais, par Dieu, puiſque mon mari nous traite ſi indignement, je le traiterai de même, & je vais de ce pas en épouſer un autre.

ABIGAIL.

Allez, allez, Madame, je vous promets bien d'en faire autant, dès que je ſerai mécontente de lui.

SCENE V.

MICHOL, ABIGAIL, le Meſſager, EBIND.

EBIND.

AH Princeſſe! votre Jonathas, ſavez-vous?

MICHOL.

Quoi donc! mon frère Jonathas!.....

EBIND.

Eſt condamné à mort, dévoué au Seigneur, à l'anathême.

ABIGAIL.

Jonathas qui aimait tant votre mari!

MICHOL.

Il n'eſt plus! on lui a arraché la vie!

EBIND.

Non, Madame, il eſt en parfaite ſanté: le Roi

Digitized by Google

Roi votre père en marchant au point du jour contre Akis, a rencontré un petit corps de Philistins, & comme nous étions dix contre un, nous avons donné dessus avec courage. Saül pour augmenter les forces du soldat qui était à jeun, a ordonné que personne ne mangeât de la journée, & a juré qu'il immolerait au Seigneur le premier qui déjeunerait : Jonathas qui ignorait cet ordre prudent, a trouvé un rayon de miel, & en a avalé la largeur de mon pouce; Saül, comme de raison, l'a condamné à mourir; il savait ce qu'il en coûte de manquer à sa parole; l'avanture d'Agag l'effrayait, il craignait Samuël; enfin Jonathas allait être offert en victime; toute l'armée s'est soulevée contre ce parricide; Jonathas est sauvé, & l'armée s'est mise à manger & à boire; & au lieu de perdre Jonathas, nous avons été défaits de Samuël; il est mort d'apoplexie.

MICHOL.

Tant mieux; c'était un vilain homme.

ABIGAIL.

Dieu soit béni.

EBIND.

Le Roi Saül vient suivi de tous les siens; je crois qu'il va tenir conseil dans cette chenevière, pour savoir comment il s'y prendra pour attaquer Akis & les Philistins.

SCENE

SCENE VI.

MICHOL, ABIGAIL, SAUL, BAZA, Capitaines.

MICHOL.

MOn père, faudra-t-il trembler tous les jours pour votre vie, pour celle de mes frères, & essuyer les infidélités de mon mari?

SAUL.

Votre frère & votre mari sont des rebelles: comment? manger du miel en un jour de bataille! il est bienheureux que l'armée ait pris son parti; mais votre mari est cent fois plus méchant que lui; je jure que je le traiterai comme Samuël a traité Agag.

ABIGAIL *à Michol.*

Ah! Madame, comme il roule les yeux, comme il grince les dents! fuyons au plus vîte; votre père est fou, ou je me trompe.

MICHOL.

Il est quelquefois possédé du Diable.

SAUL.

Ma fille, qui est cette drôlesse-là.

MICHOL.

C'est une des femmes de votre gendre David, que vous avez autrefois tant aimé.

SAUL.

Digitized by Google

SAUL.

Elle eſt aſſez jolie ; je la prendrai pour moi au ſortir de la bataille.

ABIGAIL.

Ah ! le méchant homme, on voit bien qu'il eſt reprouvé.

MICHOL.

Mon père, je vois que votre mal vous prend ; ſi David était ici, il vous jouerait de la harpe ; car vous ſavez que la harpe eſt un ſpécifique contre les vapeurs hypocondriaques.

SAUL.

Taiſez-vous, vous êtes une ſotte, je ſais mieux que vous ce que j'ai à faire.

ABIGAIL.

Ah, Madame ! comme il eſt méchant ! Il eſt plus fou que jamais ; retirons-nous au plus vîte.

MICHOL.

C'eſt une malheureuſe boucherie d'Agag qui lui a donné des vapeurs ; dérobons-nous à ſa furie.

SCENE VII.

SAUL, BAZA.

SAUL.

MEs Capitaines, allez m'attendre ; Baza, demeurez ; vous me voyez dans un mortel embarras ; j'ai mes vapeurs ; il faut combattre, nous

nous avons de puiſſans ennemis ; ils ſont derrière la montagne de Gelboé ; je voudrais bien ſavoir quelle ſera l'iſſue de cette bataille.

BAZA.

Eh, Seigneur ! il n'y a rien de plus aiſé ; n'êtes-vous pas Prophète tout comme un autre ? N'avez-vous pas même des vapeurs qui ſont un véritable avant-coureur des prophéties ?

SAUL.

Il eſt vrai, mais depuis quelque tems le Seigneur ne me répond plus ; je ne ſais ce que j'ai : as-tu fait venir la Pythoniſſe d'Endor ?

BAZA.

Oui, mon maître ; mais croyez-vous que le Seigneur lui réponde plutôt qu'à vous ?

SAUL.

Oui, ſans doute, car elle a un eſprit de Python.

BAZA.

Un eſprit de Python, mon maître ! quelle eſpèce eſt cela ?

SAUL.

Ma foi, je n'en ſais rien. Mais on dit que c'eſt une femme fort habile : j'aurais envie de conſulter l'ombre de Samuël.

BAZA.

Vous feriez bien mieux de vous mettre à la tête de vos troupes : comment conſulte-t-on une ombre ?

SAUL,

Digitized by Google

SAUL.

La Pythoniſſe les fait ſortir de la terre, & l'on voit à leur mine ſi l'on ſera heureux ou malheureux.

BAZA.

Il a perdu l'eſprit ! Seigneur, au nom de Dieu, ne vous amuſez point à toutes ces ſottiſes, & allons mettre vos troupes en bataille.

SAUL.

Reſte ici, il faut abſolument que nous voyions une ombre : voilà la Pythoniſſe qui arrive : garde-toi de me faire reconnaître : elle me prend pour un Capitaine de mon armée.

SCENE VIII.

SAUL, BAZA, LA PYTHONISSE *arrivant avec un balai entre les jambes.*

LA PYTHONISSE.

QUel mortel veut arracher les ſecrets du deſtin à l'abîme qui les couvre ? Qui de vous deux s'adreſſe à moi pour connaître l'avenir ?

BAZA *montrant Saül.*

C'eſt mon Capitaine : ne devrais-tu pas le ſavoir, puiſque tu es ſorcière ?

LA PYTHONISSE *à Saül.*

C'eſt donc pour vous que je forcerai la nature

Digitized by Google

à interrompre le cours de ſes loix éternelles? combien me donnerez-vous?

SAUL.

Un écu : & te voilà payée d'avance, vieille ſorcière.

LA PYTHONISSE.

Vous en aurez pour votre argent. Les magiciens de Pharaon n'étaient auprès de moi que des ignorans ; ils ſe bornaient à changer en ſang les eaux du Nil, je vais en faire davantage ; & premiérement, je commande au Soleil de paraître.

BAZA.

En plein midi! Quel miracle!

LA PYTHONISSE.

Je vois quelque choſe ſur la terre.

SAUL.

N'eſt-ce pas une ombre?

LA PYTHONISSE.

Oui, une ombre.

SAUL.

Comment eſt-elle faite?

LA PYTHONISSE.

Comme une ombre.

SAUL.

N'a-t-elle pas une grande barbe?

LA PYTHONISSE.

Oui, un grand manteau, & une grande barbe.

SAUL.

Digitized by Google

SAUL.

Une barbe blanche ?

LA PYTHONISSE.

Blanche comme de la neige.

SAUL.

Juſtement, c'eſt l'ombre de Samuël ; elle doit avoir l'air bien méchant ?

LA PYTHONISSE.

Oh ! on ne change jamais de caractère : elle vous menace, elle vous fait des yeux horribles.

SAUL.

Ah ! je ſuis perdu.

BAZA.

Eh Seigneur ! pouvez-vous vous amuſer à ces fadaiſes ? N'entendez-vous pas le ſon des trompettes ? Les Philiſtins approchent.

SAUL.

Allons donc ; mais le cœur ne me dit rien de bon.

LA PYTHONISSE.

Au moins j'ai ſon argent ; mais voilà un ſot Capitaine.

Fin du ſecond acte.

Digitized by Google

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DAVID & ſes Capitaines.

DAVID.

SAül a donc été tué, mes amis ? ſon fils Jonathas auſſi ? & je ſuis Roi d'une petite partie du pays légitimement.

JOAB.

Oui, Milord ; votre Alteſſe Royale a très bien fait de faire pendre celui qui vous a apporté la nouvelle de la mort de Saül : car il n'eſt jamais permis de dire qu'un Roi eſt mort : cet acte de juſtice vous conciliera tous les eſprits ; il fera voir qu'au fond vous aimiez votre beau-père, & que vous êtes un bon homme.

DAVID.

Oui, mais Saül laiſſe des enfans : Isboſeth ſon fils régne déja ſur pluſieurs Tribus ; comment faire ?

JOAB.

Ne vous mettez point en peine ; je connais deux coquins qui doivent aſſaſſiner Isboſeth, s'ils ne l'ont déja fait ; vous les ferez pendre tous deux, & vous régnerez ſur Juda & Iſraël.

DAVID.

Digitized by Google

DAVID.

Dites-moi un peu vous autres, Saül a-t-il laiſſé beaucoup d'argent ? Serai-je bien riche ?

ABIEZER.

Hélas ! nous n'avons pas le ſol ; vous ſavez qu'il y a deux ans, quand Saül fut élu Roi, nous n'avions pas de quoi acheter des armes, il n'y avait que deux ſabres dans tout l'Etat, encore étaient-ils tout rouillés : les Philiſtins, dont nous avons preſque tous été les eſclaves, ne nous laiſsèrent pas dans nos chaumières ſeulement un morceau de fer pour accommoder nos charruës ; auſſi nos charruës nous ſont-elles fort inutiles dans un maudit pays pierreux, hériſſé de montagnes pelées, où il n'y a que quelques oliviers avec un peu de raiſin : nous n'avions pris au Roi Agag que des bœufs, des chèvres & des moutons, parce que c'était là tout ce qu'il avait ; je ne crois pas que nous puiſſions trouver dix écus dans toute la Judée ; il y a quelques uſuriers qui rognent les eſpèces à Tyr & à Damas, mais ils ſe feraient empâler plutôt que de vous prêter un denier.

DAVID.

S'eſt-on emparé du petit village de Salem & de ſon château ?

JOAB.

Oui, Milord.

ABIEZER.

J'en ſuis fâché ; cette violence peut décrier notre nouveau gouvernement. Salem appartient

Digitized by Google

de tout tems aux Jébuſéens avec qui nous ne ſommes point en guerre ; c'eſt un lieu ſaint, car Melchiſedech était autrefois Roi de ce village.

DAVID.

Il n'y a point de Melchiſedech qui tienne ; j'en ferai une bonne forteresſe ; je l'appellerai Herus-Chalaim ; ce ſera le lieu de ma réſidence ; nos enfans ſeront multipliés comme le ſable de la mer, & nous régnerons ſur le monde entier.

JOAB.

Eh, Seigneur, vous n'y penſez pas ! Cet endroit eſt une eſpece de déſert, où il n'y a que des cailloux à deux lieues à la ronde. On y manque d'eau, il n'y a qu'un petit malheureux torrent de Cédron qui eſt à ſec ſix mois de l'année : que n'allons-nous plutôt ſur les grands chemins de Tyr, vers Damas, vers Babilone ? il y aurait là de beaux coups à faire.

DAVID.

Oui ; mais tous les peuples de ce pays-là ſont puiſſans, nous riſquerions de nous faire pendre ; enfin le Seigneur m'a donné Herus-Chalaim, j'y demeurerai & j'y louerai le Seigneur.

UN MESSAGER.

Milord, deux de vos ſerviteurs viennent d'aſſaſſiner Isboſeth, qui avait l'inſolence de vouloir ſuccéder à ſon père, & de vous diſputer le trône ; on l'a jetté par les fenêtres, il nage dans ſon ſang ; les Tribus qui lui obéiſſaient ont fait ſerment de vous obéir ; & l'on vous amène ſa ſœur

Digitized by Google

ſœur Michol votre femme qui vous avait abandonné, & qui venait de ſe marier à Phaltiel fils de Sais.

DAVID.

On aurait mieux fait de la laiſſer avec lui; que veut-on que je faſſe de cette bégueule-là? Allez, mon cher Joab, qu'on l'enferme; allez, mes amis, allez ſaiſir tout ce que poſſédait Iſboſeth, apportez-le-moi, nous le partagerons: vous, Joab, ne manquez pas de faire pendre ceux qui m'ont délivré d'Isboſeth, & qui m'ont rendu ce ſignalé ſervice; marchez tous devant le Seigneur avec confiance; j'ai ici quelques petites affaires un peu preſſées: je vous rejoindrai dans peu de tems pour rendre tous enſemble des actions de graces au Dieu des armées qui a donné la force à mon bras, & qui a mis ſous mes pieds le baſilic & le dragon.

Tous les Capitaines enſemble.

(*) Houſah! houſah! longue vie à David notre bon Roi, l'oint du Seigneur, le père de ſon peuple. (*Ils ſortent.*)

DAVID *à un des ſiens.*

Faites entrer Betzabée.

(*) C'eſt le cri de joie de la populace Anglaiſe, les Hébreux criaient *allek eudi ah!* & par corruption *hi ah y ah.*

Digitized by Google

SCENE II.

DAVID, BETZABÉE.

DAVID.

MA chère Betzabée, je ne veux plus aimer que vous : vos dents ſont comme un mouton qui ſort du lavoir ; votre gorge eſt comme une grappe de raiſin, votre nez comme la tour du mont Liban ; le Royaume que le Seigneur m'a donné ne vaut pas un de vos embraſſemens : Michol, Abigail, & toutes mes autres femmes, ſont dignes tout au plus d'être vos ſervantes.

BETZABÉE.

Hélas, Milord ! vous en diſiez ce matin autant à la jeune Abigail.

DAVID.

Il eſt vrai, elle peut me plaire un moment, mais vous êtes ma maîtreſſe de toutes les heures ; je vous donnerai des robes, des vaches, des chèvres, des moutons, car pour de l'argent je n'en ai point encore, mais vous en aurez quand j'en aurai volé dans mes courſes ſur les grands chemins, ſoit vers le pays des Phéniciens, ſoit vers Damas, ſoit vers Tyr. Qu'avez-vous, ma chère Betzabée, vous pleurez ?

BETZABÉE.

Hélas, oui, Milord !

DAVID.

Digitized by Google

DAVID.

Quelqu'une de mes femmes ou de mes concubines a-t-elle osé vous maltraiter ?

BETZABÉE.

Non.

DAVID.

Quel est donc votre chagrin ?

BETZABÉE.

Milord, je suis grosse ; mon mari Urie n'a pas couché avec moi depuis un mois ; & s'il s'apperçoit de ma grossesse, je crains d'être battue.

DAVID.

Eh ! que ne l'avez-vous fait coucher avec vous?

BETZABÉE.

Hélas ! j'ai fait ce que j'ai pû ; mais il me dit qu'il veut toûjours rester auprès de vous : vous savez qu'il vous est tendrement attaché ; c'est un des meilleurs Officiers de votre armée ; il veille auprès de votre personne quand les autres dorment ; il se met au-devant de vous quand les autres lâchent le pied ; s'il fait quelque bon butin, il vous l'apporte ; enfin il vous préfère à moi.

DAVID.

Voilà une insupportable chenille ; rien n'est si odieux que ces gens empressés qui veulent toûjours rendre service sans en être priés : allez, allez, je vous déferai bientôt de cet importun : qu'on me donne une table & des tablettes pour écrire.

BET-

Digitized by Google

BETZABÉE.

Milord, pour des tables vous ſavez qu'il n'y en a point ici ; mais voici mes tablettes avec un poinçon, vous pouvez écrire ſur mes genoux.

DAVID.

Allons, écrivons : „ Appui de ma couronne, „ comme moi ſerviteur de Dieu, notre féal Urie „ vous rendra cette miſſive : marchez avec lui „ ſi-tôt cette préſente reçue contre le corps des „ Philiſtins, qui eſt au bout de la vallée d'Hé- „ bron ; placez le féal Urie au premier rang, „ abandonnez-le dès qu'on aura tiré la première „ fléche, de façon qu'il ſoit tué par les enne- „ mis ; & s'il n'eſt pas frappé par devant, ayez „ ſoin de le faire aſſaſſiner par derrière ; le tout „ pour le beſoin de l'Etat : ainſi Dieu nous ſoit „ en aide. Votre bon Roi David. "

BETZABÉE.

Eh ! bon Dieu ! Vous voulez faire tuer mon pauvre mari ?

DAVID.

Ma chère enfant, ce ſont de ces petites ſévérités auxquelles on eſt quelquefois obligé de ſe prêter ; c'eſt un petit mal pour un grand bien, uniquement dans l'intention d'éviter le ſcandale.

BETZABÉE.

Hélas ! votre ſervante n'a rien à repliquer, ſoit fait ſelon votre parole.

DAVID.

Qu'on m'appelle le bon homme Urie.

BET-

Digitized by Google

BETZABÉE.

Hélas ! que voulez-vous lui dire ? pourrais-je soutenir sa présence ?

DAVID.

Ne vous troublez pas. (*à Urie qui entre.*) Tenez, mon cher Urie, portez cette lettre à mon Capitaine Joab, & méritez toûjours les bonnes graces de l'Oint du Seigneur.

URIE.

J'obéïs avec joie à ses commandemens ; mes pieds, mon bras, ma vie sont à son service : je voudrais mourir pour lui prouver mon zèle.

DAVID, *en l'embrassant.*

Vous serez exaucé, mon cher Urie.

URIE.

Adieu, ma chère Betzabée, soyez toûjours aussi attachée que moi à notre maître.

BETZABÉE.

C'est ce que je fais, mon bon mari.

DAVID.

Demeurez ici, ma bien-aimée, je suis obligé d'aller donner des ordres à peu près semblables pour le bien du Royaume ; je reviens à vous dans un moment.

BETZABÉE.

Non, mon cher amant, je ne vous quitte pas.

DAVID.

Digitized by Google

DAVID.

Ah ! je veux bien que les femmes ſoient maîtreſſes au lit : mais par-tout ailleurs je veux qu'elles obéiſſent.

Fin du troiſiéme acte.

ACTE

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

BETZABÉE, ABIGAIL.

ABIGAIL.

BEtzabée, Betzabée; c'eſt donc ainſi que vous m'enlevez le cœur de Monſeigneur.

BETZABÉE.

Vous voyez que je ne vous enlève rien, puiſqu'il me quitte, & que je ne peux l'arrêter.

ABIGAIL.

Vous ne l'arrêtez que trop, perfide, dans les filets de votre méchanceté : tout Iſraël dit que vous êtes groſſe de lui.

BETZABÉE.

Eh bien ! quand cela ſerait, Madame, eſt-ce à vous à me le reprocher ; n'en avez-vous pas fait autant ?

ABIGAIL.

Cela eſt bien différent, Madame ; j'ai l'honneur d'être ſon épouſe.

BETZABÉE.

Voilà un plaiſant mariage ; on ſait que vous avez empoiſonné Nabal votre mari, pour épouſer Da-

Digitized by Google

David, lorſqu'il n'était encor que Capitaine.

ABIGAIL.

Point de reproches, Madame, s'il vous plaît : vous en feriez bien autant du bon homme Urie pour devenir Reine ; mais ſachez que je vais tout lui découvrir.

BETZABÉE.

Je vous défie.

ABIGAIL.

C'eſt-à-dire que la choſe eſt déja faite.

BETZABÉE.

Quoi qu'il en ſoit, je ſerai votre Reine, & je vous apprendrai à me reſpecter.

ABIGAIL.

Moi, vous reſpecter, Madame !

BETZABÉE.

Oui, Madame.

ABIGAIL.

Ah, Madame ! la Judée produira du froment au lieu de ſeigle, & on aura des chevaux au lieu d'ânes pour monter, avant que je ſois réduite à cette ignominie : il appartient bien à une femme comme vous de faire l'impertinente avec moi.

BETZABÉE.

Si je m'en croyais, une paire de ſoufflets.....

ABIGAIL.

Ne vous en aviſez pas, Madame, j'ai le bras bon & je vous roſſerais d'une manière.....

SCENE

SCENE II.

DAVID, BETZABÉE, ABIGAIL.

DAVID.

PAix-là donc, paix-là : êtes-vous folles, vous autres ? Il eſt bien queſtion de vous quereller, quand l'horreur des horreurs eſt ſur ma maiſon.

BETZABÉE.

Quoi donc, mon cher amant ! Qu'eſt-il arrivé ?

ABIGAIL.

Mon cher mari, y a-t-il quelque nouveau malheur ?

DAVID.

Voilà-t-il pas que mon fils Ammon, que vous connaiſſez, s'eſt aviſé de violer ſa ſœur Thamar, & l'a enſuite chaſſée de ſa chambre à grands coups de pieds dans le cul.

ABIGAIL.

Quoi donc, n'eſt-ce que cela ? je croyais à votre air effaré qu'il vous avait volé votre argent.

DAVID.

Ce n'eſt pas tout ; mon autre fils Abſalon, quand il a vû cette tracaſſerie, s'eſt mis à tuer mon fils Ammon : je me ſuis fâché contre mon fils Abſalon, il s'eſt revolté contre moi, m'a chaſſé de ma ville de Herus-Chalaim, & me voilà ſur le pavé.

BET-

Digitized by Google

BETZABÉE.

Oh ! ce ſont des choſes ſérieuſes cela !

ABIGAIL.

La vilaine famille que la famille de David. Tu n'as donc plus rien, brigand ? Ton fils eſt oint à ta place.

DAVID.

Hélas oui ! & pour preuve qu'il eſt oint, il a couché ſur la terraſſe du fort avec toutes mes femmes l'une après l'autre.

ABIGAIL.

O ciel ! que n'étais-je là ? j'aurais bien mieux aimé coucher avec ton fils Abſalon qu'avec toi, vilain, voleur que j'abandonne à jamais : il a des cheveux qui lui vont juſqu'à la ceinture, & dont il vend des rognures pour deux cent écus par an au moins : il eſt jeune, il eſt aimable, & tu n'es qu'un barbare débauché qui te moques de Dieu, des hommes & des femmes : va, je renonce déſormais à toi, & je me donne à ton fils Abſalon, ou au premier Philiſtin que je rencontrerai. (*à Betzabée en lui faiſant la révérence.*) Adieu, Madame.

BETZABÉE.

Votre ſervante, Madame.

SCENE

SCENE III.

DAVID, BETZABÉE.

DAVID.

VOilà donc cette Abigail que j'avais cruë si douce ! Ah ! qui compte sur une femme, compte sur le vent : & vous, ma chère Betzabée, m'abandonnerez-vous aussi ?

BETZABÉE.

Hélas ! c'est ainsi que finissent tous les mariages de cette espèce : que voulez-vous que je devienne si votre fils Absalon régne, & si Urie, mon mari, sait que vous avez voulu l'assassiner, vous voilà perdu & moi aussi ?

DAVID.

Ne craignez rien ; Urie est dépêché ; mon ami Joab est expéditif.

BETZABÉE.

Quoi ! mon pauvre mari est donc assassiné ; hi, hi, hi, (*elle pleure.*) oh, hi, ha.

DAVID.

Quoi ! vous pleurez le bon-homme ?

BETZABÉE.

Je ne peux m'en empêcher.

DAVID.

La sotte chose que les femmes ; elles sou-

Digitized by Google

haïrent la mort de leurs maris ; elles la demandent, & quand elles l'ont obtenue, elles se mettent à pleurer.

BETZABÉE.

Pardonnez cette petite cérémonie.

SCENE IV.

DAVID, BETZABÉE, JOAB.

DAVID.

EH bien, Joab, en quel état sont les choses? Qu'est devenu ce coquin d'Absalon ?

JOAB.

Par Sabaoth, je l'ai envoyé avec Urie ; je l'ai trouvé qui pendait à un arbre par les cheveux, & je l'ai bravement percé de trois dards.

DAVID.

Ah ! Absalon mon fils ! hi, hi, ho, ho, hi.

BETZABÉE.

Voilà-t-il pas que vous pleurez votre fils, comme j'ai pleuré mon mari : chacun a sa faiblesse.

DAVID.

On ne peut pas dompter tout-à-fait la nature, quelque Juif qu'on soit ; mais cela passe, & le train des affaires emporte bien vite ailleurs.

SCENE

SCENE V.

Les perſonnages précédens, & le Prophète NATHAN.

BETZABÉE.

EH! voilà Nathan le Voyant, Dieu me pardonne! Que vient-il faire ici?

NATHAN.

Sire, écoutez & jugez: il y avait un riche qui poſſédait cent brebis, & il y avait un pauvre qui n'en avait qu'une; le riche a pris la brebis & a tué le pauvre; que faut-il faire du riche?

DAVID.

Certainement il faut qu'il rende quatre brebis.

NATHAN.

Sire, vous êtes le riche, Urie était le pauvre, & Betzabée eſt la brebis.

BETZABÉE.

Moi, brebis!

DAVID.

Ah! j'ai péché, j'ai péché, j'ai péché.

NATHAN.

Bon, puiſque vous l'avouez, le Seigneur va transférer votre péché: c'eſt bien aſſez qu'Abſalon ait couché avec toutes vos femmes: épou-

Digitized by Google

lez la belle Betzabée, un des fils que vous aurez d'elle régnera sur tout Israël : je le nommerai aimable, & les enfans des femmes légitimes & honnêtes seront massacrés.

BETZABÉE.

Par Adonaï, tu es un charmant prophête, vien ça que je t'embrasse.

DAVID.

Eh ! là, là, doucement : qu'on donne à boire au Prophête ; réjouissons-nous nous autres ; alors, puisque tout va bien, je veux faire des chansons gaillardes ; qu'on me donne ma harpe. (*Il joue de la harpe.*)

Chers Hébreux par le Ciel envoyés, *a*)
Dans le sang vous baignerez vos pieds ;
Et vos chiens s'engraisseront
De ce sang qu'ils lécheront.

Ayez soin, mes chers amis, *b*)
De pendre tous les petits
Encore à la mammelle,
Vous écraserez leur cervelle
Contre le mur de l'infidelle ;
Et vos chiens s'engraisseront
De ce sang qu'ils lécheront.

BET-

a) *Ut intingatur pes tuus in sanguine, lingua canum tuorum ex inimicis ab ipso.*

b) *Beatus qui tenebit & allidet parvulos ad petram.*

Digitized by Google

BETZABÉE.

Sont-ce là vos chanſons gaillardes ?

DAVID, *en chantant & danſant.*

Et vos chiens s'engraiſſeront
De ce ſang qu'ils lècheront.

BETZABÉE.

Finiſſez donc vos airs de corps-de-garde ; cela eſt abominable : il n'y a point de ſauvage qui voulût chanter de telles horreurs : les bouchers des peuples de Gog & de Magog en auraient honte.

DAVID, *toûjours ſautant.*

Et les chiens s'engraiſſeront
De ce ſang qu'ils lècheront.

BETZABÉE.

Je m'en vais, ſi vous continuez à chanter ainſi, & à ſauter comme un yvrogne : vous montrez tout ce que vous portez : fi ! quelles manières !

DAVID.

Je danſerai, oui je danſerai ; je ſerai encore plus mépriſable, je danſerai devant des ſervantes ; je montrerai tout ce que je porte, & ce me ſera gloire devant les filles.

JOAB.

A préſent que vous avez bien danſé, il faudrait mettre ordre à vos affaires.

DAVID.

Oui, vous avez raiſon, il y a tems pour tout : retournons à Herus-Chalaim.

Digitized by Google

JOAB.

Vous aurez toujours la guerre ; il faudrait avoir quelque argent de reſerve, & ſavoir combien vous avez de ſujets qui puiſſent marcher en campagne, & combien il en reſtera pour la culture des terres.

DAVID.

Le conſeil eſt très ſenſé : allons, Betzabée, allons régner, m'amour. (*Il danſe, il chante.*)

Et les chiens s'engraiſſeront
De ce ſang qu'ils lécheront.

Fin du quatrième acte.

ACTE

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

DAVID *assis devant une table*, ſes Officiers *autour de lui.*

DAVID.

SIx cent quatre-vingt-quatorze ſchellings & demi d'une part, & de l'autre cent treize un quart, font huit cent ſchellings trois quarts: c'eſt donc là tout ce qu'on a trouvé dans mon tréſor; il n'y a pas là de quoi payer une journée à mes gens.

UN CLERC DE LA TRESORERIE.

Milord, le tems eſt dur.

DAVID.

Et vous l'êtes encore bien davantage: il me faut de l'argent, entendez-vous?

JOAB.

Milord, votre Alteſſe eſt volée comme tous les autres Rois: les gens de l'échiquier, les fourniſſeurs de l'armée pillent tous; ils font bonne chère à nos dépens, & le ſoldat meurt de faim.

DAVID.

Je les ferai ſcier en deux; en effet, aujourd'hui

Digitized by Google

d'hui nous avons fait la plus mauvaiſe chère du monde.

JOAB.

Cela n'empêche pas que ces fripons-là ne vous comptent tous les jours pour votre table trente bœufs gras, cent moutons gras, autant de cerfs, de chevreuils, de bœufs ſauvages & de chapons; trente tonneaux de fleur de farine, & ſoixante tonneaux de farine ordinaire.

DAVID.

Arrêtez donc, vous voulez rire; il y aurait là de quoi nourrir ſix mois toute la Cour du Roi d'Aſſirie, & toute celle du Roi des Indes.

JOAB.

Rien n'eſt pourtant plus vrai, car cela eſt écrit dans vos livres.

DAVID.

Quoi! tandis que je n'ai pas de quoi payer mon boucher?

JOAB.

C'eſt qu'on vole votre Alteſſe Royale, comme j'ai déja eu l'honneur de vous le dire.

DAVID.

Combien crois-tu que je doive avoir d'argent comptant.

JOAB.

Milord, vos livres font foi que vous avez cent huit mille talens d'or; deux millions vingt-quatre mille talens d'argent, & dix mille dragmes d'or; ce qui fait au juſte, au plus bas prix du chan-

Digitized by Google

change, un milliard trois cent vingt millions cinquante mille livres ſterlings.

DAVID.

Tu es fou, je penſe : toute la terre ne pourrait fournir le quart de ces richeſſes : comment veux-tu que j'aye amaſſé ce tréſor dans un auſſi petit pays qui n'a jamais fait le moindre commerce ?

JOAB.

Je n'en ſais rien ; je ne ſuis pas financier.

DAVID.

Vous ne me dites que des ſottiſes tous tant que vous êtes : je ſaurai mon compte avant qu'il ſoit peu ; & vous, Yeſès, a-t-on fait le dénombrement du peuple ?

YESÈS.

Oui, Milord ; vous avez onze cent mille hommes d'Iſraël & quatre cent ſoixante-dix mille de Juda d'enrôlés pour marcher contre vos ennemis.

DAVID.

Comment ! j'aurais quinze cent ſoixante-dix mille hommes ſous les armes ? cela eſt difficile dans un pays qui juſqu'à préſent n'a pû nourrir trente mille ames : à ce compte, en prenant un ſoldat par dix perſonnes, cela ferait quinze millions ſix cent ſoixante-dix mille ſujets dans mon Empire : celui de Babilone n'en a pas tant.

JOAB.

C'eſt là le miracle.

DAVID.

Digitized by Google

DAVID.

Ah, que de balivernes! je veux savoir absolument combien j'ai de sujets; on ne m'en fera pas à croire; je ne crois pas que nous soyons trente mille.

UN OFFICIER.

Voilà votre chapelain ordinaire, le révérend docteur Gag, qui vient de la part du Seigneur parler à votre Alteſſe Royale.

DAVID.

On ne peut pas prendre plus mal ſon tems; mais qu'il entre.

SCENE II.

Les perſonnages précédens; le Docteur GAG.

DAVID.

QUe voulez-vous, Docteur Gag?

GAG.

Je viens vous dire que vous avez commis un grand péché.

DAVID.

Comment! en quoi, s'il vous plait?

GAG.

En faiſant faire le dénombrement du peuple.

DAVID.

Que veux-tu donc dire, fou que tu es? Y a-t-il une opération plus ſage & plus utile que de ſa-

Digitized by Google

savoir le nombre de ses sujets ? un berger n'est-il pas obligé de savoir le compte de ses moutons ?

GAG.

Tout cela est bel & bon, mais Dieu vous donne à choisir de la famine, de la guerre ou de la peste.

DAVID.

Prophète de malheur, je veux au moins que tu puisses être puni de ta belle mission : j'aurais beau faire choix de la famine, vous autres prêtres vous faites toûjours bonne chère ; si je prends la guerre, vous n'y allez pas : je choisis la peste, j'espère que tu l'auras, & que tu créveras comme tu le mérites.

GAG.

Dieu soit béni ! (*Il s'en va criant la peste ; & tout le monde crie, la peste, la peste.*)

JOAB.

Je ne comprends rien à tout cela : comment la peste, pour avoir fait son compte ?

SCENE III.

Les personnages précédens, BETZABÉE, SALOMON.

BETZABÉE.

EH, Milord ! il faut que vous ayez le diable dans le corps pour choisir la peste ; il est mort sur le champ soixante-dix mille personnes, & je crois

crois que j'ai déja le charbon : je tremble pour moi & pour mon fils Salomon que je vous amène.

DAVID.

J'ai pis que le charbon, je ſuis las de tout ceci: il faut donc que j'aye plus de peſtiférés que de ſujets : écoutez, je deviens vieux, vous n'êtes plus belle, j'ai toûjours froid aux pieds, il me faudrait une fille de quinze ans pour me réchauffer.

JOAB.

Parbleu, Milord, j'en connais une qui ſera votre fait; elle s'appelle Abiſag de Sunam.

DAVID.

Qu'on me l'amène, qu'on me l'amène, qu'elle m'échauffe.

BETZABÉE.

En vérité, vous êtes un vilain débauché : fi! à votre âge, que voulez-vous faire d'une petite fille?

JOAB.

Milord, la voilà qui vient, je vous la préſente.

DAVID.

Vien ça, petite fille, me réchaufferas-tu bien?

ABISAG.

Oui-da, Milord, j'en ai bien réchauffé d'autres.

BETZABÉE.

Voilà donc comme tu m'abandonnes; tu ne m'aimes plus! & que deviendra mon fils Salomon à qui tu avais promis un héritage?

DAVID.

Oh, je tiendrai ma parole; c'eſt un petit garçon qui

qui eſt tout-à-fait ſelon mon cœur, il aime déja les femmes comme un fou : approche, petit drôle, que je t'embraſſe : je te fais Roi, entends-tu ?

SALOMON.

Milord, j'aime bien mieux apprendre à régner ſous vous.

DAVID.

Voilà une jolie réponſe ; je ſuis très content de lui : va, tu régneras bientôt, mon enfant : car je ſens que je m'affaiblis ; les femmes ont ruiné ma ſanté, mais tu auras encore un plus beau ſerrail que moi.

SALOMON.

J'eſpère m'en tirer à mon honneur.

BETZABÉE.

Que mon fils a d'eſprit ! je voudrais qu'il fût déja ſur le trône.

SCENE IV.

Les perſonnages précédens, ADONIAS.

ADONIAS.

MOn père, je viens me jetter à vos pieds.

DAVID.

Ce garçon là ne m'a jamais plu.

ADONIAS.

Mon père, j'ai deux graces à vous demander ; la première, c'eſt de vouloir bien me nommer votre

Digitized by Google

votre ſucceſſeur, attendu que je ſuis le fils d'une Princeſſe, & que Salomon eſt le fruit d'une bourgeoiſe adultère, auquel il n'eſt dû par la loi qu'une penſion alimentaire tout au plus : ne violez pas en ſa faveur les loix de toutes les nations.

BETZABÉE.

Ce petit ourſin là mériterait bien qu'on le jettât par la fenêtre.

DAVID.

Vous avez raiſon ; quelle eſt l'autre grace que tu veux, petit miſérable ?

ADONIAS.

Milord, c'eſt la jeune Abiſag de Sunam, qui ne vous ſert à rien ; je l'aime éperduement, & je vous prie de me la donner par teſtament.

DAVID.

Ce coquin là me fera mourir de chagrin : je ſens que je m'affaiblis, je n'en puis plus : réchauffez-moi un peu, Abiſag.

ABISAG *lui prenant la main.*

Je fais ce que je peux, mais vous êtes froid comme la glace.

DAVID.

Je ſens que je me meurs ; qu'on me mette ſur mon lit de repos.

SALOMON *ſe jettant à ſes pieds.*

O Roi ! vivez longtems.

BET-

Digitized by Google

BETZABÉE.

Puisse-t-il mourir tout-à-l'heure, le vilain ladre, & nous laisser régner en paix!

DAVID.

Ma dernière heure arrive, il faut faire mon testament, & pardonner, en bon Juif, à tous mes ennemis : Salomon, je vous fais Roi Juif; souvenez-vous d'être clément & doux; ne manquez pas, dès que j'aurai les yeux fermés, d'assassiner mon fils Adonias, quand même il embrasserait les cornes de l'autel.

SALOMON.

Quelle sagesse! quelle bonté d'ame! mon père, je n'y manquerai pas, sur ma parole.

DAVID.

Voyez-vous ce Joab qui m'a servi dans mes guerres, & à qui je dois ma couronne? je vous prie au nom du Seigneur, de le faire assassiner aussi, car il a mis du sang dans mes souliers.

JOAB.

Comment, monstre! je t'étranglerai de mes mains; va, va, je ferai bien casser ton testament, & ton Salomon verra quel homme je suis.

SALOMON.

Est-ce tout, mon cher père? n'avez-vous plus personne à expédier?

DAVID.

J'ai la mémoire mauvaise : attendez, il y a encore un certain Semei, qui m'a dit autrefois des

des ſottiſes, nous nous raccommodâmes ; je lui jurai par le Dieu vivant que je lui pardonnerais ; il m'a très bien ſervi, il eſt mon conſeil privé ; vous êtes ſage, ne manquez pas de le faire tuer en traître.

SALOMON.

Votre volonté ſera exécutée, mon cher père.

DAVID.

Va, tu ſeras le plus ſage des Rois, & le Seigneur te donnera mille femmes pour récompenſe : je me meurs ! que je t'embraſſe encore ! adieu.

BETZABÉE.

Dieu merci, nous en voilà défaits.

UN OFFICIER.

Allons vîte enterrer notre bon Roi David.

Tous enſemble.

Notre bon Roi David, le modèle des Princes, l'homme ſelon le cœur du Seigneur.

ABISAG.

Que deviendrai-je, moi ? qui réchaufferai-je ?

SALOMON.

Vien ça, vien ça, tu ſeras plus contente de moi que de mon bon-homme de père.

Fin du cinquiéme & dernier acte.

LETTRE

Digitized by Google

LETTRE

AUX

AUTEURS DE LA GAZETTE LITTERAIRE.

Aouſt 1764.

SUR LES SONGES.

MESSIEURS,

TOus les objets des ſciences ſont de votre reſſort ; ſouffrez que les chimères en ſoient auſſi. *Nil ſub ſole novum* : rien de nouveau ſous le ſoleil ; auſſi n'eſt-ce pas de ce qui ſe fait en plein jour que je veux vous entretenir ; mais de de ce qui ſe paſſe pendant la nuit. Ne vous allarmez pas, il ne s'agit que de ſonges.

Je vous avouë, Meſſieurs, que je penſe aſſez comme le médecin de votre Monſieur de Pourceaugnac ; il demande à ſon malade de quelle nature ſont ſes ſonges, & Mr. de Pourceaugnac, qui n'eſt pas philoſophe, répond qu'ils ſont de la nature des ſonges. Il eſt très certain pourtant, n'en déplaiſe à votre Limouſin, que des ſonges pénibles & funeſtes dénotent les peines de l'eſprit & du corps, un eſtomac ſurchargé d'ali-

Digitized by Google

mens, ou un esprit occupé d'idées douloureuses pendant la veille.

Le laboureur qui a bien travaillé sans chagrin, & bien mangé sans excès, dort d'un sommeil plein & tranquille, que les rêves ne troublent point. Tant qu'il est dans cet état, il ne se souvient jamais d'avoir fait aucun rêve. C'est une vérité dont je me suis assuré autant que je l'ai pû dans mon manoir de Herfordshire. Tout rêve un peu violent est produit par un excès, soit dans les passions de l'ame, soit dans la nourriture du corps; il semble que la nature alors vous en punisse en vous donnant des idées, en vous y faisant penser malgré vous. On pourrait inférer de là que ceux qui pensent le moins sont les plus heureux; mais ce n'est pas là que je veux en venir.

Il faut dire avec Pétrone, *quidquid luce fuit, tenebris agit.* J'ai connu des avocats qui plaidaient en songe, des mathématiciens qui cherchaient à résoudre des problêmes, des poëtes qui faisaient des vers. J'en ai fait moi-même qui étaient assez passables, & je les ai retenus. Il est donc inconteſtable que dans le sommeil on a des idées suivies comme en veillant. Les idées nous viennent inconteſtablement malgré nous. Nous pensons en dormant, comme nous nous remuons dans notre lit, sans que notre volonté y ait aucune part. Votre père Mallebranche a donc très grande raison de dire que nous ne pouvons jamais nous donner nos idées, car pourquoi en serions-nous les maîtres plutôt pendant la veille que pendant le sommeil? Si votre Mal-

Digitized by Google

Mallebranche s'en était tenu là, il ferait un très grand philoſophe ; il ne s'eſt trompé que parce qu'il a été trop loin : c'eſt lui dont on peut dire :

Præceſſit longè flammantia mœnia mundi.

Pour moi, je ſuis perſuadé que cette réflexion que nos penſées ne viennent pas de nous, peut nous faire venir de très bonnes penſées ; je n'entreprends pas de développer les miennes, de peur d'ennuier quelques lecteurs, & d'en étonner quelques autres.

Je vous prie ſeulement de ſouffrir encore un petit mot ſur les ſonges. Ne trouvez-vous pas, comme moi, qu'ils ſont l'origine de l'opinion généralement répandue dans toute l'antiquité touchant les ombres & les mânes ? Un homme profondément affligé de la mort de ſa femme ou de ſon fils, les voit dans ſon ſommeil, ce ſont les mêmes traits, il leur parle, ils lui répondent ; ils lui ſont certainement apparus. D'autres hommes ont eu les mêmes rêves ; il eſt impoſſible de douter que les morts ne reviennent ; mais on eſt ſûr en même tems que ces morts ou enterrés, ou réduits en cendres, ou abîmés dans les mers, n'ont pû reparaître en perſonne ; c'eſt donc leur ame qu'on a vûe : cette ame doit être étendue, légère, impalpable, puiſqu'en lui parlant on n'a pû l'embraſſer : *Effugit imago par levibus ventis.* Elle eſt moulée, deſſinée ſur le corps qu'elle habitait ; puiſqu'elle lui reſſemble parfaitement ; on lui donne le nom d'ombre, de mânes ; & de tout cela il reſte dans les têtes une idée confuſe qui ſe perpétue d'autant mieux que perſonne ne la comprend.

Digitized by Google

Les ſonges me paraiſſent encore l'origine ſenſible des premières prédictions. Qu'y a-t-il de plus naturel & de plus commun, que de rêver à une perſonne chère qui eſt en danger de mort, & de la voir expirer en ſonge ? Quoi de plus naturel encore, que cette perſonne meure après le rêve funeſte de ſon ame ? Les ſonges qui auront été accomplis ſont des prédictions que perſonne ne revoque en doute. On ne tient point compte des rêves qui n'auront point eu leur effet : un ſeul ſonge accompli fait plus d'effet que cent qui ne l'auront pas été. L'antiquité eſt pleine de ces exemples. Combien nous ſommes faits pour l'erreur ! Le jour & la nuit ont ſervi à nous tromper.

Vous voyez bien, Meſſieurs, qu'en étendant ces idées on pourrait tirer quelque fruit du livre de mon compatriote le révaſſeur ; mais je finis, de peur que vous ne me preniez moi-même pour un ſonge-creux. Je ſuis, Meſſieurs, votre &c.

JOHN DREAMER.

Digitized by Google

AUTRE

AUX MÊMES.

VOus avez dit, Meſſieurs, en rendant compte de l'ouvrage de Mr. Hooke, que l'hiſtoire Romaine eſt encore à faire parmi nous, & rien n'eſt plus vrai. Il était pardonnable aux hiſtoriens Romains d'illuſtrer les premiers tems de la République par des fables qu'il n'eſt plus permis de tranſcrire que pour les réfuter. Tout ce qui eſt contre la vraiſemblance doit au moins inſpirer des doutes; mais l'impoſſible ne doit jamais être écrit.

On commence par nous dire que Romulus ayant raſſemblé trois mille trois cent bandits, bâtit le bourg de Rome de mille pas en quarré. Or mille pas en quarré ſuffiraient à peine pour deux métairies; comment trois mille trois cent hommes auraient-ils pû habiter ce bourg?

Quels étaient les prétendus Rois de ce ramas de quelques brigands? n'étaient-ils pas viſiblement des chefs de voleurs, qui partageaient un gouvernement tumultueux avec une petite horde féroce & indiſciplinée?

Ne doit-on pas, quand on compile l'hiſtoire ancienne, faire ſentir l'énorme différence de ces Capitaines de bandits avec de véritables Rois d'une nation puiſſante?

Il eſt avéré par l'aveu des écrivains Romains,

Digitized by Google

que pendant près de quatre cent ans l'Etat Romain n'eut pas plus de dix lieuës en longueur, & autant en largeur. L'Etat de Gènes eſt beaucoup plus conſidérable aujourd'hui que la République Romaine ne l'était alors.

Ce ne fut que l'an 360. que Veïes fut priſe après une eſpèce de ſiége, ou de blocus qui avait duré dix années. Veïes était auprès de l'endroit où eſt aujourd'hui Civita-Vecchia, à cinq ou ſix lieuës de Rome ; & le terrain autour de Rome, capitale de l'Europe, a toujours été ſi ſtérile que le peuple voulut quitter ſa patrie pour aller s'établir à Veïes.

Aucunes de ſes guerres, juſqu'à celle de Pyrrhus, ne mériteraient de place dans l'hiſtoire, ſi elles n'avaient été le prélude de ſes grandes conquêtes. Tous ces événemens juſqu'au tems de Pyrrhus, ſont pour la plûpart ſi petits & ſi obſcurs, qu'il fallut les relever par des prodiges incroyables, ou par des faits deſtitués de vraiſemblance, depuis l'avanture de la louve qui nourrit Romulus & Rémus, & depuis celle de Lucrèce, de Clélie, de Curtius, juſqu'à la prétendue lettre du médecin de Pyrrhus, qui propoſa, dit-on, aux Romains d'empoiſonner ſon maître, moyennant une récompenſe proportionnée à ce ſervice. Quelle récompenſe pouvaient lui donner les Romains, qui n'avaient alors ni or, ni argent ? & comment ſoupçonne-t-on un médecin Grec d'être aſſez imbécille pour écrire une telle lettre ?

Tous nos compilateurs recueillent ces contes ſans le moindre examen ; tous ſont copiſtes, aucun

Digitized by Google

aucun n'eſt philoſophe : on les voit tous honorer du nom de vertueux des hommes qui au fond n'ont été que des brigands courageux ; ils nous répètent que la vertu Romaine fut enfin corrompue par les richeſſes & par le luxe ; comme s'il y avait de la vertu à piller les nations, & comme s'il n'y avait de vice qu'à jouïr de ce qu'on a volé. Si on a voulu faire un traité de morale au lieu d'une hiſtoire, on a dû inſpirer encore plus d'horreur pour les dépréda-tions des Romains que pour l'uſage qu'ils firent des tréſors ravis à tant de nations qu'ils dépouillèrent l'une après l'autre.

Nos hiſtoriens modernes de ces tems reculés auraient dû diſcerner au moins les tems dont ils parlent ; il ne faut pas traiter le combat peu vraiſemblable des Horaces & des Curiaces, l'avanture romaneſque de Lucrèce, celle de Clélie, celle de Curtius, comme les batailles de Pharſale & d'Actium. Il eſt eſſentiel de diſtinguer le ſiécle de Cicéron de ceux où les Romains ne ſavaient ni lire, ni écrire, & ne comptaient les années que par des cloux fichés dans le Capitole. En un mot, toutes les hiſtoires Romaines que nous avons dans les langues modernes n'ont point encore ſatisfait les lecteurs.

Perſonne n'a encore recherché avec ſuccès ce qu'était un peuple attaché ſcrupuleuſement aux ſuperſtitions, & qui ne ſut jamais régler le tems de ſes fêtes, qui ne ſut même pendant près de cinq cent ans ce que c'était qu'un cadran à ſoleil : un peuple dont le Sénat ſe piqua quelque-

Digitized by Google

fois d'humanité, & dont ce même Sénat immola aux Dieux deux Grecs & deux Gauloiſes, pour expier la galanterie d'une de ſes Veſtales; un peuple toujours expoſé aux bleſſures, & qui n'eut qu'au bout de cinq ſiécles un ſeul médecin, qui était à la fois chirurgien & apoticaire.

Le ſeul art de ce peuple fut la guerre pendant ſix cent années; & comme il était toujours armé, il vainquit tour à tour les nations qui n'étaient pas continuellement ſous les armes.

L'auteur du petit volume *ſur la grandeur & ſur la décadence des Romains*, nous en apprend plus que les énormes livres des hiſtoriens modernes. Il eût ſeul été digne de faire cette hiſtoire, s'il eût pû réſiſter ſur-tout à l'eſprit de ſyſtême, & au plaiſir de donner ſouvent des penſées ingénieuſes pour des raiſons.

Un des défauts qui rendent la lecture des nouvelles hiſtoires Romaines peu ſupportables, c'eſt que les auteurs veulent entrer dans des détails comme Tite-Live. Ils ne ſongent pas que Tite-Live écrivait pour ſa nation, à qui ces détails étaient précieux. C'eſt bien mal connaître les hommes d'imaginer que des Français s'intéreſſeront aux marches & aux contre-marches d'un Conſul qui fait la guerre aux Samnites & aux Volſques, comme nous nous intéreſſons à la bataille d'Ivry, & au paſſage du Rhin à la nage.

Toute hiſtoire ancienne doit être écrite différemment de la nôtre, & c'eſt à ces convenances que les auteurs des hiſtoires anciennes ont manqué. Ils répètent & ils allongent des harangues qui ne furent jamais prononcées; plus ſoigneux de

Digitized by Google

de faire parade d'une éloquence déplacée que de diſcuter des vérités utiles. Les exagérations ſouvent puériles, les fauſſes évaluations des monnoies de l'antiquité & de la richeſſe des Etats, induiſent en erreur les ignorans, & font peine aux hommes inſtruits. On imprime de nos jours qu'Archimède lançait des traits à quelque diſtance que ce fût, qu'il élevait une galère du milieu de l'eau, & la tranſportait ſur le rivage en remuant le bout du doigt, qu'il en coûtait ſix cent mille écus pour nettoyer les égoûts de Rome &c.

Les hiſtoires plus anciennes ſont encore écrites avec moins d'attention. La ſaine critique y eſt plus négligée : le merveilleux, l'incroyable y domine : il ſemble qu'on ait écrit pour des enfans plus que pour des hommes ; le ſiécle éclairé où nous vivons exige dans les auteurs une raiſon plus cultivée.

AUX MÊMES.

Décembre 1764.

JE vois, Meſſieurs, par une de vos dernières gazettes, que le Gouvernement de la Suède a depuis plus de vingt ans perſévéré dans l'entrepriſe utile de connaître à fond les forces du pays, & de commencer par un dénombrement exact. Il eſt dit qu'on a trouvé dans toute l'étendue de la Suède, ſans compter la Poméranie, deux

Digitized by Google

deux millions trois cent quatre-vingt-trois mille habitans. Ce calcul étonne. La Suède avec la Finlande eſt deux fois auſſi étendue que la France, qui paſſe pour contenir environ vingt millions de perſonnes ; il eſt même conſtant par le relevé de tous les Intendans du Royaume en 1698, qu'on trouva à peu près ce nombre, & la Lorraine n'était point encore ajoutée à la France. Comment un pays qui n'eſt que la moitié d'un autre peut-il avoir environ dix fois plus de citoyens ?

A territoire égal il faudrait que la France fût dix fois meilleure que la Suède ; & le territoire n'étant que la moitié, il faut que la France ſoit vingt fois meilleure.

Conſidérons d'abord qu'on doit retrancher de la carte de la Suède la mer Baltique, le golfe de Finlande, & le golfe de Bothnie, qui rempliſſent près de la moitié de ce qui conſtitue la Suède. Otons-en le Lapmarck & la Laponie, que l'on doit compter pour rien ; retranchons encore des lacs immenſes, & il ſe trouvera que le territoire habitable de la France ſera plus grand d'un tiers que le terrein habitable de la Suède.

Or ce terrein habitable étant au moins dix fois plus fertile, il n'eſt pas étonnant qu'il y ait dix fois plus de citoyens.

Ce qui me parait mériter beaucoup d'attention, c'eſt que dans la Gothie, province la plus méridionale & la plus fertile de la Suède, il y a mille deux-cent quarante-huit habitans par chaque lieuë quarrée de Suède. Or la lieuë quarrée

Digitized by Google

rée de Suède, de dix & demi au degré, eſt à la lieuë quarrée de France, de vingt-cinq au degré, comme quatre & deux tiers environ eſt à un.

Il réſulte du dénombrement de la France fait par les Intendans du Royaume en 1698, que la France a ſix cent trente-ſix perſonnes par lieuë quarrée.

Or ſi la lieuë quarrée de France, qui eſt à la lieuë quarrée de Suède comme un eſt à quatre & deux tiers environ, a ſix cent trente-ſix habitans, & la lieuë quarrée Suédoiſe en a douze cent quarante-huit, il eſt clair que la lieuë quarrée de Gothie qui devrait avoir quatre fois & deux tiers autant de colons, en nourrit à peine le double; donc la même étendue de terrein en France a plus de la moitié de colons, ou d'habitans que la même étendue n'en a dans la Gothie.

Cette prodigieuſe ſupériorité d'un pays ſur un autre, peut-elle avec le tems être réduite à l'égalité? Oui, ſi les habitans du climat diſgracié peuvent trouver le ſecret de changer la nature de leur ſol & de ſe rapprocher du tropique.

Le pays pourrait-il être peuplé du double, du triple? Oui, ſi l'on faiſait deux fois, trois fois plus d'enfans: mais qui les nourrirait, ſi la terre ne rend pas deux ou trois fois davantage?

Au défaut d'une récolte triple pour nourrir ce triple d'habitans, il faudrait donc avoir un commerce, par le bénéfice duquel on pût acquérir deux, & trois fois plus de denrées qu'on n'en conſomme aujourd'hui. Mais comment faire ce commerce avantageux, ſi la nature refuſe de quoi exporter à l'étranger?

La

Digitized by Google

La Commiſſion établie pour rendre compte aux Etats aſſemblés, de la dépopulation de la Suède, affirme dans ſon mémoire, ſur des preuves hiſtoriques, que le pays était, il y a trois cent ans, preſque trois fois plus peuplé qu'aujourd'hui. Il eſt de l'intérêt de tous les hommes de connaître les preuves de cette étrange aſſertion; ſe pourrait-il que la Suède ſans commerce, ſans induſtrie, & plus mal cultivée qu'à préſent, eût pû nourrir trois fois plus d'habitans?

Il paraît que les pays du Nord n'ont jamais été plus peuplés qu'ils ne le ſont, parce que la nature a toujours été la même.

Céſar, dans ſes Commentaires, dit, que les Helvétiens déſertant leur pays pour s'aller établir vers la Saintonge, partirent tous au nombre de trois cent ſoixante & huit mille perſonnes. Je ne crois pas que l'Helvétie en ait aujourd'hui davantage. Et ſi elle rappellait tous ſes citoyens répandus dans les pays étrangers, je doute qu'elle eût de quoi leur fournir des alimens.

On parle beaucoup de population depuis quelques années. J'oſe hazarder une réflexion. Notre grand intérêt eſt que les hommes qui exiſtent ſoient heureux autant que la nature humaine, & l'extrême diſproportion entre les différens états de la vie le comportent; mais ſi nous n'avons pû encore procurer ce bonheur aux hommes, pourquoi tant ſouhaiter d'en augmenter le nombre? eſt-ce pour faire de nouveaux malheureux? La plûpart des pères de famille craignent d'avoir trop d'enfans, & les Gouvernemens

Digitized by Google

mens déſirent l'accroiſſement des peuples. Mais ſi chaque Royaume acquiert proportionnellement de nouveaux ſujets, nul n'acquérera de ſupériorité.

Quand un pays a un ſuperflu d'habitans, ce ſuperflu eſt employé utilement aux colonies de l'Amérique. Malheur aux nations qui ſont obligées d'y envoyer les citoyens néceſſaires à l'Etat ! c'eſt dégarnir la maiſon paternelle pour meubler une maiſon étrangère. Les Eſpagnols ont commencé ; ils ont rendu ce malheur indiſpenſable aux autres nations.

L'Allemagne eſt une pépinière d'hommes, & n'a point de colonies, que doit-il en réſulter ? Que les Allemands qui ſont de trop chez eux peupleront les pays voiſins. C'eſt ainſi que la Pruſſe & la Poméranie ont réparé la diſette des hommes.

Très peu de pays ſont dans le cas de l'Allemagne : l'Eſpagne & le Portugal, par exemple, ne ſeront jamais fort peuplés ; les femmes y ſont peu fécondes, les hommes peu laborieux, & le tiers de la contrée eſt aride.

L'Afrique fournit tous les ans environ quarante mille nègres à l'Amérique, & ne paraît pas épuiſée. Il ſemble que la nature ait favoriſé les noirs d'une fécondité qu'elle a refuſée à tant d'autres nations. Le pays le plus peuplé de la terre eſt la Chine, ſans qu'on ait jamais fait ni de livres, ni de réglemens pour favoriſer la population dont nous parlons ſans ceſſe. La nature fait tout ſans ſe ſoucier de nos raiſonnemens.

DIALO-

Digitized by Google

DIALOGUE

traduit de l'Anglais.

Décembre 1764.

PERICLÈS, un Grec moderne, un Ruſſe.

PERICLÈS.

J'Ai quelques queſtions à vous faire. Minos m'a dit que vous étiez Grec.

LE GREC.

Minos vous a dit la vérité : j'étais le très humble eſclave de la ſublime Porte.

PERICLÈS.

Que parlez-vous d'eſclave ? un Grec eſclave !

LE GREC.

Un Grec peut-il être autre choſe ?

LE RUSSE.

Il a raiſon : Grec & eſclave, c'eſt la même choſe.

PERICLÈS.

Juſte Ciel ! que je plains mes pauvres compatriotes !

LE GREC.

Ils ne ſont pas ſi à plaindre que vous vous l'imagi-

maginez : pour moi j'étais assez content de ma situation : je cultivais un petit coin de terre que le Pacha de Romélie avait eu la bonté de me donner ; & pour cela je payais un tribut à Sa Hauteſſe.

PERICLÈS.

Un tribut ! Voilà un étrange mot dans la bouche d'un Grec ! Mais dites-moi en quoi conſiſtait cette marque humiliante de ſervitude ?

LE GREC.

A abandonner une partie du fruit de mon travail, l'aîné de mes fils, & les plus belles de mes filles.

PERICLÈS.

Comment, lâche, tu livrais tes propres enfans à l'eſclavage ! Vit-on jamais les contemporains de Miltiade, d'Ariſtide, & de Thémiſtocle !..

LE GREC.

Voilà des noms que je n'entendis prononcer de ma vie. Ces gens là étaient-ils Boſtangis, Capigi-Bachis, ou Pachas à trois queues ?

PERICLÈS *au Ruſſe.*

Quels ſont ces titres ridicules & barbares dont le ſon vient déchirer mes oreilles ? Je me ſuis ſans doute adreſſé à quelque groſſier Béotien, ou à un Spartiate imbécille ! (*au Grec.*) Vous avez ſans doute entendu parler de Périclès ?

LE GREC.

De Périclès ! point du tout.... attendez.... N'eſt-ce pas le nom d'un ſolitaire fameux ?

PERI-

Digitized by Google

PERICLÈS.

Qu'eſt-ce donc que ce ſolitaire ? Etait-ce la première perſonne de l'Etat ?

LE GREC.

Bon ! ces gens là n'ont rien de commun avec l'Etat, ni l'Etat rien de commun avec eux.

PERICLÈS.

Par quel moyen ce ſolitaire eſt-il donc devenu fameux ? a-t-il, comme moi, livré des batailles, & fait des conquêtes pour ſa patrie ? a-t-il érigé quelques grands monumens aux Dieux, ou formé quelques établiſſemens utiles au public ? a-t-il protégé les arts & encouragé le mérite ?

LE GREC.

Non, l'homme dont je veux parler ne ſavait ni lire, ni écrire ; il habitait dans une cabane où il vivait de racines. La première choſe qu'il faiſait dès le matin était de ſe déchirer les épaules à coups de fouët : il offrait à Dieu ſes flagellations, ſes veilles, ſes jeunes & ſon ignorance.

PERICLÈS.

Et vous croyez que la réputation de ce moine peut égaler la mienne ?

LE GREC.

Aſſurément : nous autres Grecs nous révérons ſa mémoire autant que celle d'aucun homme.

PERICLÈS.

O Deſtinée !... Mais, dites-moi, ma mémoire

moire n'eſt-elle pas toujours en vénération à Athènes ? dans cette ville où j'ai introduit la magnificence & le bon goût ?

LE GREC.

C'eſt ce que je ne ſaurais vous dire. J'habitais un endroit qu'on appelle Sétines ; c'eſt un petit miſérable village, qui tombe en ruines, mais qui, à ce que j'ai ouï dire, fut autrefois une ville magnifique.

PERICLÈS.

Ainſi vous connaiſſez auſſi peu la fameuſe & ſuperbe ville d'Athènes, que les noms de Thémiſtocle & de Périclès ? Il faut que vous ayez vécu en quelque endroit ſouterrain, dans un quartier inconnu de la Grèce.

LE RUSSE.

Point du tout, il vivait dans Athènes même.

PERICLÈS.

Comment ? il vivait dans Athènes, & il ne me connaît point ! il ne ſait pas même le nom de cette ville fameuſe !

LE RUSSE.

Des milliers d'hommes habitent actuellement dans Athènes, & n'en ſavent pas plus que lui. Cette cité, jadis ſi opulente & ſi fière, n'eſt plus aujourd'hui qu'un pauvre & ſale bourg appellé Sétines.

PERICLÈS.

Puis-je croire ce que vous me dites-là ?

Digitized by Google

LE RUSSE.

Tel eſt l'effet des ravages du tems, & des inondations des barbares, plus deſtructeurs encore que le tems.

PERICLÈS.

Je ſais très bien que les ſucceſſeurs d'Alexandre ſubjuguèrent la Grèce ; mais Rome ne lui rendit-elle pas la liberté ? Je n'oſe pouſſer plus loin mes recherches, de crainte d'apprendre que ma patrie retomba dans l'eſclavage.

LE RUSSE.

Elle a depuis ce tems là changé pluſieurs fois de maîtres. Pendant un certain période la Grèce a partagé avec les Romains l'Empire du monde; Empire que ces deux puiſſances réunies n'ont pû conſerver ; mais pour ne parler que de la Grèce, elle a ſubi tour à tour le joug des Français, des Vénitiens & des Turcs.

PERICLÈS.

Voilà trois nations barbares qui me ſont abſolument inconnuës.

LE RUSSE.

Je reconnais bien un ancien Grec à ce langage. Tous les étrangers étaient à vos yeux des barbares, ſans en excepter même les Egyptiens, à qui vous deviez le germe de toutes vos connaiſſances. J'avouë qu'anciennement les Turcs ne connaiſſaient guères que l'art de conquérir, & qu'aujourd'hui ils ne ſavent guères que celui de garder leurs conquêtes ; mais les Vénitiens, & ſur-tout les Français, ont égalé vos Grecs

à

Digitized by Google

à plus d'un égard, & les ont surpassé à beaucoup d'autres.

PERICLÈS.

Voilà une fort belle peinture ; mais je crains bien qu'il n'y entre un peu de vanité. Dites-moi, mon ami, n'êtes-vous pas Français ?

LE RUSSE.

Point du tout, je suis Russe.

PERICLÈS.

A coup sûr les habitans de la terre entière ont changé de nom depuis que j'habite dans l'Elisée : je n'ai pas plus entendu parler des Russes que des Français, des Venitiens & des Turcs. Cependant les connaissances que vous montrez me font présumer que votre nation est très ancienne. Ne serait-elle pas un reste des Egyptiens dont vous disiez tout à l'heure de si belles choses ?

LE RUSSE.

Non ; je ne connais ce peuple que par vos historiens : pour notre nation, elle descend des Scythes & des Sarmates.

PERICLÈS.

Est-il possible qu'un descendant des Sarmates & des Scythes connaisse mieux l'état de l'ancienne Grèce, que ne le connaît un Grec moderne ?

LE RUSSE.

Il y a tout au plus cinquante ans que nous avons entendu parler des Egyptiens, des Grecs & des Sarmates ; un de nos Souverains s'étant

Digitized by Google

trouvé homme de génie, forma le deſſein de bannir l'ignorance de ſes Etats, & l'on vit s'y élever rapidement les arts & les ſciences, des académies & des ſpectacles. Nous avons étudié l'hiſtoire de tous les peuples, & notre hiſtoire a mérité l'attention des autres peuples.

PERICLÈS.

J'avouë que pour produire ces ſortes de métamorphoſes, il ne faut dans un Prince que la volonté & le courage; mais il eſt plus vrai encore que j'ai perdu bien du tems; j'eſpérais avoir rendu mon nom immortel, & je vois qu'il eſt déja oublié dans mon propre pays.

LE RUSSE.

Je vous dirai, pour vous conſoler, qu'il eſt connu dans le mien, & c'eſt à quoi je ſuis bien ſûr que vous ne vous attendiez pas.

PERICLÈS.

J'en conviens: cependant je ne peux m'empêcher de regretter qu'Athènes ait oublié tout ce que j'ai fait pour elle. Allons, je vais me conſoler avec Oſiris, Minos, Licurgue, Solon, & tous ces légiſlateurs & fondateurs d'Empires, dont les actions & les maximes ſont comme les miennes plongées dans l'oubli. Je vois que la ſcience eſt un aſtre qui peut n'éclairer qu'une partie du globe à la fois, mais qui répand ſa lumiere ſucceſſivement ſur chacune d'elles. Le jour tombe chez une nation, dans l'inſtant où il ſe lève ſur une autre.

ELOGE

ELOGE HISTORIQUE

de Madame la Marquiſe DU CHATELET.

NB. Cet éloge devait être mis à la tête de la traduction de Newton.

1754.

CEtte traduction, que les plus ſavans hommes de France devaient faire, & que les autres doivent étudier, une Dame l'a entrepriſe & achevée, à l'étonnement & à la gloire de ſon pays. Gabrielle-Emilie de Breteuil, épouſe du Marquis du Châtelet-Lomont, Lieutenant-Général des armées du Roi, eſt l'auteur de cette traduction, devenue néceſſaire à tous ceux qui voudront acquérir ces profondes connaiſſances, dont le monde eſt redevable au grand Newton.

C'eût été beaucoup pour une femme de ſavoir la Géométrie ordinaire, qui n'eſt pas même une introduction aux vérités ſublimes enſeignées dans cet ouvrage immortel; on ſent aſſez qu'il falait que Madame la Marquiſe du Châtelet fût entrée bien avant dans la carrière que Newton avait ouverte, & qu'elle poſſédat ce que ce grand-homme avait enſeigné. On a vû deux prodiges;

Digitized by Google

l'un que Newton ait fait cet ouvrage, l'autre qu'une Dame l'ait traduit, & l'ait éclairci.

Ce n'était pas son coup d'essai; elle avait auparavant donné au public une explication de la philosophie de Leibnitz, sous le titre d'*Institutions de physique addressées à son fils*; auquel elle avait enseigné elle-même la Géométrie.

Le discours préliminaire qui est à la tête de ces institutions, est un chef-d'œuvre de raison & d'éloquence : elle a répandu dans le reste du livre une méthode & une clarté que Leibnitz n'eut jamais, & dont ses idées ont besoin, soit qu'on veuille seulement les entendre, soit qu'on veuille les réfuter.

Après avoir rendu les imaginations de Leibnitz intelligibles, son esprit qui avait acquis encore de la force & de la maturité par ce travail même, comprit que cette métaphysique si hardie, mais si peu fondée, ne méritait pas ses recherches : son ame était faite pour le sublime, mais pour le vrai. Elle sentit que les monades, & l'harmonie préétablie devaient être mises avec les trois élémens de Descartes, & que des systêmes qui n'étaient qu'ingénieux, n'étaient pas dignes de l'occuper. Ainsi après avoir eu le courage d'embellir Leibnitz, elle eut celui de l'abandonner; courage bien rare dans quiconque a embrassé une opinion; mais qui ne coûta guères d'efforts à une ame passionnée pour la vérité.

Défaite de tout espoir de systême, elle prit pour sa régle celle de la Société Royale de Londres, *nullius in verba*; & c'est parce que la bonté de son esprit l'avait rendue ennemie des par-

Digitized by Google

partis & des ſyſtêmes, qu'elle ſe donna toute entière à Newton. En effet Newton ne fit jamais de ſyſtême, ne ſuppoſa jamais rien, n'enſeigna aucune vérité qui ne fût fondée ſur la plus ſublime Géométrie, ou ſur des expériences inconteſtables. Ses conjectures qu'il a hazardées à la fin de ſon livre, ſous le nom de recherches, ne ſont que des doutes; il ne les donne que pour tels, & il ſerait preſque impoſſible que celui qui n'avait jamais affirmé que des vérités évidentes, n'eût pas douté de tout le reſte.

Tout ce qui eſt donné ici pour principe eſt en effet digne de ce nom; ce ſont les premiers reſſorts de la nature, inconnus avant lui; & il n'eſt plus permis de prétendre à être phyſicien ſans les connaître.

Il faut donc bien ſe garder d'enviſager ce livre comme un ſyſtême, c'eſt-à-dire, comme un amas de probabilités qui peuvent ſervir à expliquer bien ou mal quelques effets de la nature.

S'il y avait encore quelqu'un aſſez abſurde pour ſoutenir la matière ſubtile, & la matière cannelée, pour dire que la terre eſt un ſoleil encrouté, que la lune a été entraînée dans le tourbillon de la terre, que la matière ſubtile fait la peſanteur, pour ſoutenir toutes ces autres opinions romaneſques ſubſtituées à l'ignorance des anciens, on dirait, Cet homme eſt Cartéſien; s'il croyait aux Monades, on dirait, il eſt Leibnitien; mais on ne dira pas de celui qui ſait les élémens d'Euclide qu'il eſt Euclidien; ni de celui qui ſait d'après Galilée en quelle proportion les corps tombent, qu'il eſt Galiléeiſte:

Digitized by Google

Digitized by Google

faites ſur la lumière, qui n'ayent eſſuyé parmi nous de violentes contradictions. Il n'eſt pas ſurprenant après cela que la gravitation univerſelle de la matière ayant été démontrée, ait été auſſi combattue.

Les ſublimes vérités que nous devons à Newton, ne ſe ſont pleinement établies en France qu'après une génération entière de ceux qui avaient vieilli dans les erreurs de Deſcartes : car toute vérité, comme tout mérite, a les contemporains pour ennemis.

Turpe putaverunt parere minoribus, & quæ
Imberbes didicere, ſenes perdenda fateri.

Madame du Châtelet a rendu un double ſervice à la poſtérité en traduiſant le livre des principes, & en l'enrichiſſant d'un commentaire. Il eſt vrai que la langue latine dans laquelle il eſt écrit, eſt entendue de tous les ſavans ; mais il en coûte toujours quelques fatigues à lire des choſes abſtraites dans une langue étrangère. D'ailleurs le latin n'a pas de termes pour exprimer les vérités mathématiques & phyſiques qui manquaient aux anciens.

Il a fallu que les modernes créaſſent des mots nouveaux pour rendre ces nouvelles idées ; c'eſt un grand inconvénient dans les livres de ſcience, & il faut avouër que ce n'eſt plus guères la peine d'écrire ces livres dans une langue morte, à laquelle il faut toujours ajouter des expreſſions inconnues à l'antiquité, & qui peuvent cauſer de l'embarras. Le français qui eſt la langue courante de l'Europe, & qui s'eſt enrichi de

Digitized by Google

de toutes ces expreſſions nouvelles & néceſſaires, eſt beaucoup plus propre que le latin à répandre dans le monde toutes ces connaiſſances nouvelles.

A l'égard du Commentaire algébrique, c'eſt un ouvrage au-deſſus de la traduction. Madame du Châtelet y travailla ſur les idées de Mr. Clairaut, elle fit tous les calculs elle-même, & quand elle avait achevé un chapitre, Mr. Clairaut l'éxaminait, & le corrigeait. Ce n'eſt pas tout; il peut dans un travail ſi pénible échapper quelque mépriſe : il eſt très aiſé de ſubſtituer en écrivant un ſigne à un autre. Mr. Clairaut faiſait encore revoir par un tiers les calculs quand ils étaient mis au net, de ſorte qu'il eſt moralement impoſſible qu'il ſe ſoit gliſſé dans cet ouvrage une erreur d'inattention, & ce qui le ſerait du moins autant, c'eſt qu'un ouvrage où Mr. Clairaut a mis la main ne fût pas excellent en ſon genre.

Autant qu'on doit s'étonner qu'une femme ait été capable d'une entrepriſe qui demandait de ſi grandes lumières, & un travail ſi obſtiné, autant doit-on déplorer ſa perte prématurée; elle n'avait pas encore entiérement terminé le commentaire, lorſqu'elle prévit que la mort allait l'enlever. Elle était jalouſe de ſa gloire, & n'avait point cet orgueil de la fauſſe modeſtie, qui conſiſte à paraitre mépriſer ce qu'on ſouhaite, & à vouloir paraitre ſupérieure à cette gloire véritable, la ſeule récompenſe de ceux qui ſervent le public, la ſeule digne des grandes ames, qu'il eſt beau de rechercher, & qu'on n'af-

Digitized by Google

n'affecte de dédaigner que quand on eſt incapable d'y atteindre.

C'eſt ce ſoin qu'elle avait de ſa réputation, qui la détermina quelques jours avant ſa mort à dépoſer à la bibliothèque du Roi ſon livre tout écrit de ſa main.

Elle joignit à ce gout pour la gloire une ſimplicité qui ne l'accompagne pas toujours, mais qui eſt ſouvent le fruit des études ſérieuſes. Jamais femme ne fut ſi ſavante qu'elle, & jamais perſonne ne mérita moins qu'on dit d'elle: c'eſt une femme ſavante. Elle ne parlait jamais de ſcience qu'à ceux avec qui elle croyait pouvoir s'inſtruire, & jamais elle n'en parla pour ſe faire remarquer. On ne la vit point raſſembler de ces cercles où il ſe fait une guerre d'eſprit, où l'on établit une eſpèce de tribunal où l'on juge ſon ſiécle, par lequel en récompenſe on eſt jugé très ſévérement. Elle a vécu longtems dans des ſociétés où l'on ignorait ce qu'elle était, & elle ne prenait pas garde à cette ignorance.

Les Dames qui jouaient avec elle chez la Reine, étaient bien loin de ſe douter qu'elles fuſſent à côté du commentateur de Newton: on la prenait pour une perſonne ordinaire, ſeulement on s'étonnait quelquefois de la rapidité & de la juſteſſe avec laquelle on la voyait faire les comptes & terminer les différends; dès qu'il y avait quelque combinaiſon à faire, la philoſophe ne pouvait plus ſe cacher. Je l'ai vûe un jour diviſer juſqu'à neuf chiffres par neuf autres chiffres de tête, & ſans aucun ſecours, en préſence d'un Géomètre étonné, qui ne pouvait la ſuivre.

Née

Née avec une éloquence ſingulière, cette éloquence ne ſe déployait que quand elle avait des objets dignes d'elle ; ces lettres où il ne s'agit que de montrer de l'eſprit, ces petites fineſſes, ces détours délicats que l'on donne à des penſées ordinaires, n'entraient pas dans l'immenſité de ſes talens. Le mot propre, la préciſion, la juſteſſe & la force étaient le caractère de ſon éloquence. Elle eût plutôt écrit comme Paſcal & Nicole que comme Madame de Sévigné. Mais cette fermeté ſévère, & cette trempe vigoureuſe de ſon eſprit ne la rendait pas inacceſſible aux beautés de ſentiment. Les charmes de la poëſie & de l'éloquence la pénétraient, & jamais oreille ne fut plus ſenſible à l'harmonie. Elle ſavait par cœur les meilleurs vers, & ne pouvait ſouffrir les médiocres. C'était un avantage qu'elle eut ſur Newton, d'unir à la profondeur de la philoſophie le gout le plus vif & le plus délicat pour les belles-lettres. On ne peut que plaindre un philoſophe réduit à la ſéchereſſe des vérités, & pour qui les beautés de l'imagination & du ſentiment ſont perdues.

Dès ſa tendre jeuneſſe elle avait nourri ſon eſprit de la lecture des bons auteurs en plus d'une langue. Elle avait commencé une traduction de l'Eneïde, dont j'ai vû pluſieurs morceaux remplis de l'ame de ſon auteur : elle apprit depuis l'italien & l'anglais. Le Taſſe & Milton lui étaient familiers comme Virgile : elle fit moins de progrès dans l'eſpagnol, parce qu'on lui dit qu'il n'y a guères dans cette langue qu'un livre célèbre, & que ce livre eſt frivole.

L'étude

Digitized by Google

L'étude de ſa langue fut une de ſes principales occupations. Il y a d'elle des remarques manuſcrites, dans leſquelles on découvre, au milieu de l'incertitude & de la bizarrerie de la grammaire, cet eſprit philoſophique qui doit dominer par-tout, & qui eſt le fil de tous les labyrinthes.

Parmi tant de travaux, que le ſavant le plus laborieux eût à peine entrepris, qui croirait qu'elle trouva du tems, non-ſeulement pour remplir tous les devoirs de la ſociété, mais pour en rechercher avec avidité tous les amuſemens? Elle ſe livrait au plus grand nombre comme à l'étude. Tout ce qui occupe la ſociété était de ſon reſſort, hors la médiſance. Jamais on ne l'entendit relever un ridicule. Elle n'avait ni le tems, ni la volonté de s'en appercevoir; & quand on lui diſait que quelques perſonnes ne lui avaient pas rendu juſtice, elle répondait qu'elle voulait l'ignorer. On lui montra un jour je ne ſais quelle miſérable brochure, dans laquelle un auteur, qui n'était pas à portée de la connaître, avait oſé mal parler d'elle; elle dit que ſi l'auteur avait perdu ſon tems à écrire ces inutilités, elle ne voulait pas perdre le ſien à les lire: & le lendemain ayant ſû qu'on avait renfermé l'auteur de ce libelle, elle écrivit en ſa faveur, ſans qu'il l'ait jamais ſû.

Elle fut regrettée à la Cour de France autant qu'on peut l'être dans un pays où les intérêts perſonnels font ſi aiſément oublier tout le reſte. Sa mémoire a été précieuſe à tous ceux qui l'ont connue particuliérement, & qui ont été à portée de voir l'é-

Digitized by Google

l'étendue de ſon eſprit, & la grandeur de ſon ame.

Il eût été heureux pour ſes amis qu'elle n'eût pas entrepris cet ouvrage dont les ſavans vont jouïr : on peut dire d'elle, en déplorant ſa deſtinée, *periit arte ſuâ.*

Elle ſe crut frappée à mort longtems avant le coup qui nous l'a enlevée : dès-lors elle ne ſongea plus qu'à employer le peu de tems qu'elle prévoyait lui reſter, à finir ce qu'elle avait entrepris, & à dérober à la mort ce qu'elle regardait comme la plus belle partie d'elle-même. L'ardeur & l'opiniâtreté du travail, des veilles continuelles dans un tems où le repos l'aurait ſauvée, amenèrent enfin cette mort qu'elle avait prévue. Elle ſentit ſa fin approcher, & par un mélange ſingulier de ſentimens, qui ſemblaient ſe combattre, on la vit regretter la vie & regarder la mort avec intrépidité. La douleur d'une ſéparation éternelle affligeait ſenſiblement ſon ame ; & la philoſophie dont cette ame était remplie lui laiſſait tout ſon courage. Un homme qui s'arrache triſtement à ſa famille déſolée, & qui fait tranquillement les préparatifs d'un long voyage, n'eſt que le faible portrait de ſa douleur & de ſa fermeté ; de ſorte que ceux qui furent les témoins de ſes derniers momens, ſentaient doublement ſa perte par leur propre affliction, & par ſes regrets, & admiraient en même tems la force de ſon eſprit, qui mêlait à des regrets ſi touchans une conſtance ſi inébranlable.

Elle eſt morte au palais de Luneville, le 10. Aouſt 1749. à l'âge de quarante-trois ans & demi, & a été inhumée dans la chapelle voiſine.

LE

Digitized by Google

LE PRÉSIDENT DE THOU *justifié contre les accusations de Mr.* DE BURI, *auteur d'une Vie de* HENRI IV.

TOut homme de lettres, tout bon Français doit être étonné & affligé de voir notre illustre Président de Thou indignement traité dans la Préface que M. de Buri a mise au-devant de son Histoire de la Vie de Henri IV. Voici comme il s'exprime sur un des plus grands hommes que nous ayons jamais eus dans la Magistrature & dans les Lettres.

„ L'Histoire, dit-il, ne doit point être un „ recueil de bons mots & d'épigrammes, en„ core moins de satyres & de médisances, aux„ quels se livrent les Historiens qui veulent „ donner de l'esprit, & le font souvent aux „ dépens de la vérité. Nous avons beaucoup „ d'Ecrivains qui ont acquis leur principale ré„ putation par le mal qu'ils ont affecté de di„ re des Princes & des particuliers, tels sont „ entre autres de Thou & Mézerai, Ecrivains „ recherchés par les médisances qu'ils ont ré„ pandues dans leurs ouvrages, parce que „ beaucoup de personnes s'imaginent que ce „ sont des actes de vérité.

Il faudrait au moins savoir parler sa langue

Digitized by Google

gue lorſqu'on oſe cenſurer ſi durement un Hiſtorien qui a écrit auſſi purement que le Préſident de Thou, dans une langue étrangère. On ne dit point *donner de l'eſprit* tout court; on dit donner de l'eſprit à ceux que l'on fait parler, & pour cela il faut en avoir. Cette expreſſion *donner de l'eſprit*, n'eſt pas françaiſe. On ne dit point *des actes de vérité*, comme on dit des actes de foi, de charité, de juſtice.

„ La plûpart des Auteurs, continue-t-il, ont „ voulu imiter Tacite, dont le ſtile a gâté beau- „ coup d'Hiſtoriens par la malignité de ſes ré- „ flexions, qui n'ont rien de naturel, ni d'in- „ nocent. "

Il auroit dû voir que le ſtile n'a rien de commun avec la malignité des réflexions; on peut avoir un bon ou un mauvais ſtile, ſoit qu'on faſſe une ſatyre, ſoit qu'on faſſe un panégyrique. Et *une malignité qui n'a rien d'innocent*, eſt aſſurément une phraſe qui n'a rien de ſpirituel.

Eſt-il permis à un homme qui écrit ainſi, de reprocher à M. de Thou du *pédantiſme ?* Il le condamne, ſur-tout parce qu'il a écrit en Latin. Ne ſait-il pas que du tems de M. de Thou le latin était encore la langue univerſelle des ſavans. Le français n'était pas formé; il fallait écrire en latin pour être lû de toutes les Nations.

Une telle Préface révolte tout honnête homme; & lorſqu'on voit enſuite l'Auteur parler de lui-même, en commençant la vie de Henri

Digitized by Google

ri IV, & dire qu'il a déja donné au Public la Vie de Philippe de Macédoine, on voit que ce pédant de Thou, qui peut-être était en droit, par ſon rang & ſon mérite, d'oſer parler de lui dans ſon admirable Hiſtoire, n'a pourtant point eu un *pédantiſme* ſi déplacé.

Le ſieur de Buri ne devait ni ſe citer ainſi lui-même, ni inſulter un grand homme, mais il devait mieux écrire.

„ Son courage, dit-il, en parlant d'Henri IV, „ étoit preſque au deſſus de l'humanité. Il „ eſt toujours ſorti des occaſions périlleuſes, „ victorieux & avec avantage. "

Le terme d'*humanité* fait ici une équivoque qui n'eſt pas permiſe. Et quand on ſort *victorieux* d'une action périlleuſe, apparemment qu'on en ſort auſſi avec *avantage*. Ce n'eſt pas là le ſtile du *pédant de Thou*.

Je ne remarque ces fautes, dans le début de cette Hiſtoire, que pour faire voir combien il eſt indécent à un homme qui écrit ſi mal, de ſe déchaîner contre le plus éloquent de nos Hiſtoriens. Je ne parlerai point des fautes de langage qui ſont en trop grand nombre dans cet ouvrage, je paſſe à des objets plus importans.

L'Auteur remonte juſqu'à la mort de François I, & dit que ce Monarque laiſſa dans ſon tréſor quatre millions d'eſpéces. Je ne veux point trop blâmer ici l'uſage où ſont tant d'Auteurs de répéter ce que d'autres ont dit; mais il faut au moins s'expliquer d'une maniére intelligible. Quatre millions d'eſpéces ne ſignifient rien. Le *pédant de Thou* nous ap-

Digitized by Google

prend que François I. laiſſa quatre cent mille écus d'or, outre le quart des revenus, dont le recouvrement n'était pas encore fait, ce qui ne compoſe point quatre millions d'eſpéces, mais ſeize cent mille livres numériques, à trois livres l'écu d'or.

Tom. I. pag. 13.

Venant enſuite à la paix de Cateau-Cambreſis, faite avec Philippe II, l'Auteur dit, *qu'on rendit les conquêtes de part & d'autre, excepté Metz, Toul & Verdun.*. On croirait, par cet énoncé, que Henri II. avait pris Metz, Toul & Verdun ſur Philippe; mais il les avait priſes ſur l'Allemagne, & il n'en fut point du tout queſtion dans le traité de Cateau-Cambreſis.

Il eſt bien étrange que dans la Vie de Henri IV. on parle des batailles de Jarnac, de Moncontour, & de la St. Barthelemi, avant de parler de la naiſſance de ce Prince, de ſon éducation, & de la part qu'il eut à tous ces événemens; & il eſt encore plus étrange que l'Auteur en revenant ſur ſes pas & en parlant de la St. Barthelemi, ne nomme aucun de ceux qui étaient alors auprès de Henri de Navarre, & qui ſe cachèrent juſques ſous le lit de la Princeſſe Marguerite, ſa femme. Il ne parle point de ceux qui furent égorgés entre ſes bras. La réticence ſur des faits ſi intéreſſans, n'eſt pas pardonnable.

Il eſt encore plus répréhenſible de ne pas dire que Henri IV. étant gardé à vue après la St. Barthelemi, changea de Religion. C'eſt un fait ſi important, & le nom de relaps qu'on lui donna

Digitized by Google

donna depuis, ſuſcita contre lui tant d'ennemis, & fut pour eux un prétexte ſi ſpécieux, qu'il eſt impoſſible de ſe faire une idée nette des traverſes qu'il eſſuya; quand on omet ce qui en a été le principe, c'eſt pécher contre la principale loi de l'Hiſtoire. Il eſt vrai que quarante pages après, il dit un mot qui ſuppoſe cette abjuration de Henri IV. Mais un mot qui n'eſt pas à ſa place ne ſuffit pas; *& jam nunc dicat, jam nunc &c.*

Je paſſe bien des fautes de cette eſpèce pour arriver à la mort du Prince Henri de Condé en 1587. On ne trouve que cinq ou ſix lignes ſur ce fatal événement. Henri IV, alors Roi de Navarre, n'était qu'à quelques lieuës de St. Jean d'Angeli, où le Prince Henri de Condé était mort. Les lettres qu'il écrivit ſur cette mort ſont un des plus précieux monuments de l'Hiſtoire, elles ſont connues, elles ſont authentiques; je les tranſcrirais ici ſi elles n'étaient pas imprimées à la fin du cinquiéme volume de l'Eſſay ſur l'hiſtoire générale, édition de 1761.

Ce ſont là des monumens précieux, abſolument néceſſaires à un Hiſtorien qui doit s'inſtruire avant que d'inſtruire le public. Ce n'eſt pas la peine de répéter des faits rebattus, & de tranſcrire ſans choix les mémoires compoſés par les Sécrétaires du Duc de Sulli, & trop corrigés par l'Abbé de l'Ecluſe. Qui n'a rien de nouveau à dire, doit ſe taire, ou du moins ſe faire pardonner ſon inutilité par ſon éloquence

Digitized by Google

Il faut ſur-tout, quand on répéte, ne ſe pas tromper. L'exactitude doit venir au ſecours de la ſtérilité.

L'Auteur s'exprime ainſi ſur le Prince Palatin Caſimir, qui vint pluſieurs fois faire la guerre en France : „ on donna au Prince Caſimir, „ pour le renvoyer dans ſes Etats, une ſatisfaction tant en argent qu'en préſents.

Tom. I. pag. 86.

Ce Prince Caſimir ne put être renvoyé dans ſes Etats, car il n'en avait point. Il était le quatriéme fils de Frederic III. Electeur Palatin ; mais c'était un Prince entreprenant & courageux, qui offrait ſes ſervices à tous les partis qui déſolaient alors la France. Le Roi Henri III lui avait donné une compagnie de cent hommes d'armes, le Duché d'Etampes & des penſions. Voilà le Prince que Mr. de Bury nous donne pour un Souverain, dans une hiſtoire où il veut réformer tous ceux qui ont écrit avant lui.

On ſait que le Pape Sixte V eut l'inſolence d'envoyer en 1589 un Monitoire par lequel il ordonnait au Roi de ſe rendre à Rome dans trente jours pour ſe juſtifier de la mort du Cardinal de Guiſe ; l'Auteur dit : „ que le Roi fut „ cité à comparoir dans trente jours à Rome.

Tom. I. pag. 287.

Il ſemble par cette expreſſion que Sixte-Quint ait écrit ce monitoire en français, & qu'il ſe ſoit ſervi du langage de notre Barreau. Il était écrit en latin ſelon l'uſage de Rome. L'Auteur devait ſe ſervir du mot de *comparaître*, pour lever cette équivoque.

L'Auteur, après l'aſſaſſinat de Henri III, par le

Digitized by Google

le Jacobin Jacques Clément, ne devait pas omettre l'arrêt que porta en perſonne Henri IV contre le cadavre du Moine, & l'interrogation faite par le grand Prévôt de l'Hôtel au Procureur Général Lagueſle, qui avait introduit cet aſſaſſin. Lorſqu'on fait une hiſtoire de Henri IV en quatre volumes, un fait auſſi ſingulier ne doit pas être paſſé ſous ſilence. Nous avons encore le Procès criminel fait au cadavre. Il commence par le paſſeport donné à Jacques Clément par le Comte de Brienne de la Maiſon de Luxembourg, & eſt ſigné *Charles de Luxembourg*, du 29 Juillet 1559, & plus bas, par mondit Seigneur, *de Geoffre*.

Les interrogatoires & confrontations ſont ſignés, François du Pleſſis, Seigneur de Richelieu, grand Prévôt de l'Hôtel, de la Gueſle, du Mont, Monciries, Gentilhomme ordinaire de la Chambre, d'Aupou, *idem*, Roger de Bellegarde, premier Gentilhomme de la Chambre & grand Ecuyer, Savari de Bonrepos, Gentilhomme ordinaire, Antoine Portail, Valet de chambre & Chirurgien du Roi. L'arrêt ſigné *Henri*, & plus bas *Ruzé*, le 2 Août 1589, eſt conçu en ces termes.

„ Le Roi étant en ſon Conſeil, après avoir ouï
„ le rapport fait par le Sieur de Richelieu, Che-
„ valier de ſes Ordres, Conſeiller en ſon Con-
„ ſeil d'Etat, Prévôt de ſon Hôtel & grand Pré-
„ vôt de France, du Procès fait au corps mort
„ de feu Jacques Clément Jacobin, pour raiſon
„ de l'aſſaſſinat commis en la perſonne de feu
„ bonne mémoire Henri de Valois n'a guères

Digitized by Google

„ Roi de France & de Pologne. Sa Majeſté de „ l'avis de ſondit Conſeil, a ordonné & ordonne „ que le corps dudit Clément ſoit tiré à quatre chevaux; ce fait, ledit corps brûlé & mis „ en cendres, jetté en la riviére, à ce qu'il „ n'en ſoit à l'avenir aucune mémoire. Fait à „ St. Cloud, Sadite Majeſté y étant.

Un homme qui fait une Hiſtoire de Henri IV. après de Thou, Mézerai, Daniel & tant d'autres, doit au moins puiſer quelque choſe de nouveau dans les ſources. Et ce n'eſt pas la peine d'écrire quand on ne fait que répéter & tronquer ſans ordre & ſans liaiſon des faits connus de tout le monde.

Ce qui fait peine encore dans cette Hiſtoire, c'eſt que les événements n'y ſont preſque jamais à leur place. On y parle ſouvent de faits dont on n'a précédemment donné aucune idée; le Lecteur ne ſait point où il en eſt, il ſe trouve continuellement égaré; en voici un exemple:

En parlant de la mort du Duc d'Anjou dernier fils du Roi Henri II, l'Auteur s'exprime ainſi; „ Le bruit courut qu'il avait été em-
Tom. I. pag. 142. „ poiſonné, mais la véritable cauſe de ſa mort „ fut le chagrin qu'il avait conçu du mauvais „ ſuccès de ſes entrepriſes, & en dernier lieu „ de celle d'Anvers.

Mais par qui & pourquoi aurait-il été empoiſonné? Quelles étaient ſes entrepriſes? Quelle était celle d'Anvers? C'eſt ce que l'Auteur ne dit pas; & c'eſt ſur quoi de Thou & Mezerai, que l'Auteur mépriſe ſi fort, donnent de grandes lumiéres. „ Le

Digitized by Google

„ Le Légat voyant une armée victorieuſe Tom. II.
„ près de Paris. " Quel était ce Légat? il était pag. 32.
important de le ſavoir ; l'Auteur n'en dit qu'un ſeul mot dans le premier tome. Il devait dire que Sixte-Quint envoya en France le Cardinal Caëtan avec le Jéſuite Bellarmin & Panigarole, & que tous trois étaient vendus à Philippe II; qu'il arriva à Lyon le 9. Novembre 1589; que Henri IV. en le déclarant ſon ennemi, & en proteſtant de nullité contre toutes ſes entrepriſes, eut la généroſité & la prudence de le faire recevoir avec honneur dans toutes les Villes qui lui obéiſſaient. Il falait ſurtout dire que ce Légat dont le Duc de Mayenne ſe défiait autant que Henri IV, cabalait alors, c'eſt-à-dire en 1590, pour faire donner le Royaume de France à l'Infante Claire Eugenie.

Les Etats de la Ligue tenus en 1593, furent l'époque la plus célébre & la plus critique qu'on eût vue en France depuis les temps de Philippe de Valois & de Charles VI. Il s'agiſſait non-ſeulement d'abolir la Loi Salique, comme ſous le régne de Philippe, mais de placer une fille ſur le Trône, & même une fille étrangère. Philippe II promettait cinquante mille hommes pour ſoutenir l'élection de l'Infante Claire Eugenie qui devait épouſer le fils du Duc de Guiſe le Balafré, tué à Blois.

Le Duc de Mayenne qui avait alors dans Paris la puiſſance d'un Roi de France, ſans en avoir le titre, allait perdre tout le fruit de la guerre civile & devenir le premier Sujet de ſon Neveu dont il était jaloux.

Digitized by Google

Henri IV., ſans argent, & preſque ſans armée, ayant contre lui les Catholiques, & environné de factions, n'aurait pu réſiſter, probablement, aux tréſors & aux armes de Philippe II, le plus puiſſant Monarque de l'Europe. Le Duc de Mayenne ſauva la France en ne conſultant que ſes propres intérêts & ſa jalouſie contre le jeune Duc de Guiſe. Il était trop Roi dans Paris, pour ne pas empêcher qu'on lui donnât un Roi. Maître du Parlement, de la Ligue, ſiégeant à Paris, il eſt très vraiſemblable qu'il engagea ſous main ce Parlement à rompre les meſures dès Eſpagnols, à proteſter contre l'élection d'une Infante, à ſoutenir la Loi Salique. Ce fut principalement ce qui déconcerta les Etats.

Le Préſident de Thou ne deſcend pas ſans doute juſqu'à rapporter ces harangues baſſes & ridicules de la Satyre Ménipée, au lieu de rapporter la ſubſtance de ce qui fut en effet propoſé. Il eſt trop grave, trop ſage, trop inſtruit, pour dire que la Satyre Ménipée *ouvrit les yeux à beaucoup de perſonnes*, & contribua *à faire rentrer* dans leur devoir une partie de ceux qui s'en étaient écartés.

C'eſt bien mal connaître les hommes, que de prétendre qu'une Satyre empêche des hommes d'Etat de pourſuivre leurs entrepriſes.

Il eſt très certain que la Satyre Ménipée ne parut point pendant la tenue des Etats; elle ne fut connue qu'en 1594, pluſieurs mois après l'abjuration du Roi. La premiére édition fut commencée ſur la fin de l'année 1593, & ne fut

Digitized by Google

fut achevée que quand le Roi fut entré dans Paris. Cela eſt inconteſtable, puiſque tout l'ouvrage ne fut achevé & ne put l'être qu'en 1594; car il y eſt parlé de pluſieurs faits qui ne ſe paſſérent que longtems après la diſſolution des Etats, comme l'avanture du Conſeiller d'Amour, celle de Mr. Vitri, du banniſſement de d'Aubray & du meurtre de S. Pol.

Mr. de Buri croit s'appuyer de l'Abrégé Chronologique du Préſident Hainaut, qui dit que la Satyre Ménipée ne fut guère moins utile à Henri IV. que la bataille d'Ivry; mais il ajoute *peut-être*, & il fait très-bien.

Ce qui réellement porta le dernier coup aux Etats, & ce qui mit Henri IV ſur ſon Trône, ce fut le parti qu'il prit d'abjurer; & c'était en effet le ſeul parti qui reſtât à ſa politique. Le mot ſi célébre de ce Monarque, *Ventre-ſaint-gris*, *Paris vaut bien une Meſſe*, eſt une plaiſanterie ſi connue, & en même tems ſi innocente, ſur-tout dans un tems où la liberté des expreſſions était extrême, que l'Auteur n'a aucune raiſon de nier cette ſaillie de Henri IV. Il faudrait pour être en droit de la nier, raporter quelque autorité contraire, & il n'en produit, ni n'en peut produire aucune.

La fameuſe lettre de Henri à Gabrielle d'Etrées, conſervée à la bibliothéque du Roi, eſt un monument qui confond aſſez la critique de Mr. de Bury. Ces mots, *c'eſt demain que je fais le ſaut périlleux*; *ces gens-ci me feront haïr St. Denis autant que vous haïſſez Monceaux &c.* ſont plus forts que ceux-ci, *Paris vaut bien une*

Digitized by Google

une Meſſe ; & ſon apologie auprès de la Reine Eliſabeth achève de mettre dans tout ſon jour le véritable motif de ce grand événement.

Il ſe fait apparemment un mérite de copier ici le Jéſuite Daniel, qui dit qu'au tems des conférences de Surène, Henri IV *était déja Catholique dans le cœur.* Mais comment pouvait-il être Catholique dans le cœur en ce tems-là, puiſque pendant le ſiége de Paris, qui précéda de très-peu ces conférences, le Comte de Soiſſons l'étant venu aſſurer qu'il ſerait reçu dans la Ville s'il ſe faiſait Catholique, il lui répondit deux fois, *qu'il ne changerait jamais de religion.* Ce fait eſt atteſté dans pluſieurs mémoires, & ſur-tout dans le Diſcours *des choſes plus notables arrivées au ſiége de Paris, & de la défenſe de cette Ville par Monſeigneur le Duc de Nemours contre le Roi de Navarre.* N'eſt-il pas bien évident, que Henri IV. ne voulut pas changer tant qu'il eſpéra de ſe rendre maitre de la Ville, & qu'il changea enfin lorſque le Duc de Parme eut fait lever le ſiége? Il faut avouer que le Duc de Parme fut ſon véritable convertiſſeur. La vérité doit l'emporter ſur les ſubterfuges du Jéſuite Daniel.

Mr. de Buri ne ſe trompe pas moins en diſant que *le Cardinal Tolet fut celui auquel Henri eut le plus d'obligation de l'abſolution du Pape.* C'eſt ſans doute à ſon épée & à la dextérité du Cardinal d'Oſſat que ce héros en eut toute l'obligation, & non pas à un Jéſuite Eſpagnol qui ſervit fort peu dans cette affaire & qui n'employa ſon faible crédit que dans la vue d'ob-

Digitized by Google

d'obtenir le rappel des Jéſuites, chaſſés alors de France par arrêt du Parlement. Car l'abſolution inutile & arrachée au Pape Clément VIII. eſt du 17 Septembre 1595, & le banniſſement des Jéſuites eſt du 29 Décembre 1594.

Remarquez que je dis ici abſolution inutile, parce que Henri IV. avait été abſous par les Evêques de ſon Royaume, parce qu'il était abſous par Dieu même; parce que la prétention du Pape que Henri ne pouvait être légitime poſſeſſeur de ſon Royaume, que ſous le bon plaiſir ultramontain, était la prétention la plus abſurde & la plus attentatoire à tous les droits d'un Souverain & à tous ceux des Nations.

N'eſt-on pas un peu révolté quand on voit que Mr. de Buri ne parle pas ſeulement de la clauſe qui fut inſérée un mois entier dans l'abſolution donnée par le Pape Clément VIII: *Nous réhabilitons Henri dans ſa Royauté.*

Certes ce ne fut pas le Cardinal Tolet qui fit rayer cette formule criminelle digne tout-au-plus de Grégoire VII. ou de Boniface VIII. & dont la ſeule lecture nous ſaiſit d'indignation. *Nous réhabilitons Henri dans ſa Royauté!* Quoi? un Evêque de Rome ſe croit en droit de donner & d'ôter les Royaumes! & l'Europe entiére n'a pas puni ces attentats! & un Ecrivain qui donne la vie de Henri IV. les ſuprime!

Mr. de Bury dit que les Ecrivains Huguenots raportaient par dériſion que Henri s'était ſoumis à recevoir des coups de fouet par procureur. Ce ne ſont point les Huguenots qui ont parlé ainſi les premiers, c'eſt Mezerai lui-même, Tom. II. pag. 431.

Digitized by Google

même, dont voici les paroles : *Les Politiques reprochèrent au Cardinal du Perron, que pour mériter la faveur du Pape il avait soumis son Roi à recevoir des coups de bâton par procureur.*

Du Perron pouvait épargner au Roi cette cérémonie, mais il voulait être cardinal. Les Evêques de France qui avaient reçu l'abjuration du Roi, n'avaient eu garde de proposer cette espéce de pénitence, qui aurait été regardée dans un tems plus heureux comme un crime de Lèze-Majesté ; à plus forte raison un Evêque de Rome n'avait pas le droit de faire cette insulte à un Roi de France.

Une chose plus importante est le parricide commis par Jean Châtel, pour lequel les Jésuites avaient été chassés.

Tom. II. pag. 414. „ La maison du pére de Châtel fut rasée, & „ le prix des démolitions fut employé à la con- „ struction sur le terrein où elle était située, „ d'une pyramide à quatre faces, avec plusieurs „ inscriptions à la louange du Roi, & sur le „ danger qu'il avait couru. Cette affaire des „ Jésuites pensa causer au Roi de grands em- „ barras à Rome.

Premiérement, il n'est pas vrai que la pyramide érigée par arrêt du Parlement, ne contînt que des louanges pour le Roi, & des inscriptions sur son danger, comme l'Auteur l'insinue. On grava sur le côté qui regardait l'Orient ces propres mots ;

Pulso tota Gallia hominum genere novæ ac maleficæ superstitionis, qui Rempublicam turbabant, quorum instinctu piacularis adolescens facinus instituerat.

On

Digitized by Google

On a chaſſé de toute la France ce genre d'hommes d'une ſuperſtition nouvelle & pernicieuſe; perturbateurs du Royaume, pour avoir induit un jeune homme à commettre un parricide par pénitence.

Ce mot *pénitence* répond préciſément à *piacularis*, & devient par-là un des plus ſinguliers monuments qui puiſſent ſervir à l'hiſtoire de l'eſprit humain.

On ne ſort point d'étonnement de voir que l'Auteur appelle le parricide commis contre Henri IV, *cette affaire des Jéſuites.* C'eſt aſſurément une ſinguliére affaire.

Je paſſe enfin au grand & terrible événement qui priva la France du meilleur de ſes Rois, & qui changea la face de l'Europe. Je ne vois pas ſur quoi Mr. de Bury raporte que dès que Conchini, depuis Maréchal d'Ancre, fut la mort de Henri IV, il ſe préſenta à la porte du cabinet de la Reine, l'entrouvrit, avança la tête, & dit, *è amazzato*, la ferma & ſe retira.

On ſent la valeur de ces paroles, & les affreuſes conſéquences d'un pareil diſcours. Entr'ouvrir la porte, dire ſimplement *il eſt tué*, & le dire à la Reine, à la femme du mort : prononcer, dis-je, *il eſt tué*, ſans prononcer le nom du Roi, comme ſi le pronom *il* avait été un terme convenu entr'eux, refermer la porte ſur le champ, comme pour aller pourvoir aux ſuites de l'aſſaſſinat! Quelles conſéquences, quels crimes n'en réſultent-ils pas!

Quand on allégue une accuſation ſi terrible, il faut dire d'où on la tient, examiner ſi l'Au-

Digitized by Google

l'Auteur eſt croyable, peſer exactement toutes les circonſtances, ſans quoi l'on ſe rend coupable d'une prodigieuſe témérité. Cette anecdote ne ſe trouve ni dans de Thou, ni dans Mezerai, ni dans aucun des Mémoires du tems un peu connu. Si elle était vraie, elle prouverait trop ſans doute.

On ſe ſouviendra long-tems dans une Province de France du ſupplice d'un homme en place, qui fut convaincu d'un aſſaſſinat ſur une parole à-peu-près ſemblable qu'il avait dite devant témoins. Il venait de tuer le mari d'une femme dont il était amoureux. Cette femme était alors au Spectacle ; il va dans ſa loge immédiatement après avoir fait le coup, & lui dit en l'abordant, *il dort.* Ce ſeul mot conduiſit les Juges à la conviction du crime.

Quoi ! l'Auteur oſe accuſer Mr. de Thou de témérité, de malignité ! Et lui-même, ſans aucune raiſon, ſans aucune autorité, intente une accuſation qui fait frémir !

Je dois dire un mot de la prétendue paix univerſelle à laquelle Henri IV, dit-on, voulait parvenir par la guerre, dont l'événement eſt toujours incertain.

S'il y avait eu la moindre apparence au prétendu projet de Henri IV de partager l'Europe en quinze Dominations, & d'établir un tribunal perpétuel, on en trouverait quelques traces dans les mémoires de Villeroi, dans ceux de tant d'autres hommes d'Etat, dans les archives d'Angleterre, de Veniſe, dans ceux des Princes Proteſtants ſi attachés à Henri IV, &

ſi

Digitized by Google

ſi intéreſſés à cette balance générale. Il ne ſe trouve aucun monument de ce deſſein. Ce ſilence univerſel doit produire un doute raiſonnable.

Il n'eſt pas naturel que Mr. de Villeroi, qui eut la confiance de Henri IV, ignorât un projet ſi extraordinaire qui regardait uniquement ſon département. Les Secrétaires qui compilérent les Œconomies politiques attribuées au Duc de Sulli, lorſqu'il étoit âgé de quatre-vingt ans, ſont les ſeuls qui parlent de cette étrange idée.

Je vais examiner une choſe non moins étrange : c'eſt la comparaiſon de Henri IV avec Philippe Roi de Macédoine.

Si le judicieux de Thou avait voulu comparer Henri avec quelqu'autre Monarque, il aurait choiſi un Roi de France. On aurait pu trouver un peu de reſſemblance entre lui & Charles VII. Tous deux eurent une guerre civile à ſoutenir, tous deux virent l'étranger dans la Capitale. Les Anglais y bravèrent quelque tems Charles VII, & les Eſpagnols Henri IV : ils regagnèrent l'un & l'autre leur Royaume pied à pied, par les armes & par les négociations. Tous deux au milieu de la guerre eurent des Maîtreſſes.

Le parallèle eſt aſſez frappant, & il eſt tout à l'honneur de Henri IV, qui par ſon courage, ſon application & ſa ſageſſe dans le gouvernement, l'emporte ſur Charles au jugement de tout le monde.

Pourquoi donc choiſir le pére d'Alexandre pour

Digitized by Google

pour le comparer au pére de Louis XIII ? Ce qui fonde cette comparaiſon chez Mr. de Bury, c'eſt que Philippe s'empara de la Couronne de Macédoine au préjudice d'Amintas ſon neveu, dont il était tuteur, & que Henri était héritier légitime.

Qu'Epaminondas préſida à l'éducation de Philippe, & que Florent Chrétien fut Précepteur de Henri IV.

Que Philippe conſtruiſit des flottes, & que Henri n'en eut jamais.

Que Philippe trouva des mines d'or dans la Thrace, & que Henri IV. n'en trouva pas chez lui.

Que Philippe fut tellement couvert de bleſſures, qu'il en devint borgne & boiteux, & que Henri IV. conſerva heureuſement ſes yeux & ſes jambes.

Que Démoſthène excita les Athéniens contre le Roi de Macédoine, & que des Curés prêchérent dans Paris contre le Roi de France.

Il eſt vrai que ce parallèle eſt relevé par les louanges de Salomon, du Roi d'Angleterre d'aujourd'hui, du Roi de Dannemarck & de l'Impératrice Reine de Hongrie, ce qui fera ſans doute débiter ſon livre dans toute l'Europe. Une telle ſageſſe manqua au Préſident de Thou.

Finiſſons par les prétendus bons mots, dont la tradition populaire défigure le caractère de Henri IV.

Qu'un payſan qui avait les cheveux blancs & la barbe noire, ait répondu au Roi, *que ſes*

Digitized by Google

ſes cheveux étaient de vingt ans plus vieux que ſa barbe, c'eſt un bon mot de payſan & non pas du Roi. Ce conte eſt imprimé dans des facéties Italiennes, plus de dix ans avant la naiſſance de Henri IV., & la plûpart de ces facéties ont fait le tour de l'Europe.

Qu'un autre payſan ait apporté au Roi du fromage de lait de bœuf, c'eſt une inſipidité bien indigne de l'hiſtoire, & ce n'eſt pas Henri IV. qui l'a dite.

Mais qu'il eût fait battre de verges ſept ou huit Praticiens aſſemblés dans un cabaret pour leurs affaires, & que Henri ait exercé ſur eux cette indigne vengeance, parce que ces bourgeois n'avaient pas voulu partager leur dîner avec un homme qu'ils ne connoiſſaient pas; c'eût été une action tyrannique, infâme, non ſeulement indigne d'un grand Roi, mais d'un homme bien élevé. C'eſt L'Etoile qui rapporte cette ſotiſe ſur un ouï-dire. L'Etoile ramaſſait mille contes frivoles, débités parmi la populace de Paris. Mais ſi une pareille action avait la moindre lueur de vraiſemblance, elle déshonorerait la mémoire de Henri IV. à jamais; & cette mémoire ſi chère deviendrait odieuſe. Le bon ſens & le bon gout conſiſtent à choiſir dans les anecdotes de la vie des grands hommes ce qui eſt vraiſemblable, & ce qui eſt digne de la poſtérité.

Le grave & judicieux de Thou ne s'eſt jamais écarté de ce devoir d'un Hiſtorien.

Si Mr. de Bury a cru rendre ſon ouvrage recommandable en décriant un homme tel que

Digitized by Google

de Thou, il s'eſt bien trompé. Il n'a pas ſû qu'il y avait encore dans Paris des hommes alliés à cette illuſtre famille, qui prendraient la défenſe du meilleur de nos Hiſtoriens, & qui ne ſouffriraient pas qu'on attaquât en mauvais français, une hiſtoire chère à la Nation, & écrite dans le Latin le plus pur.

Digitized by Google

POËSIES.

A Mr. L.....

CONnaiſſez mieux l'oiſiveté,
Elle eſt ou folie, ou ſageſſe;
Elle eſt vertu dans la richeſſe,
Et vice dans la pauvreté.
On peut jouïr en paix, dans l'hyver de la vie;
De ces fruits qu'au printems ſema notre induſtrie:
Courtiſans de la gloire, écrivains, ou guerriers,
Le ſommeil eſt permis; mais c'eſt ſur des lauriers.

IMPROMPTU

fait à un ſouper dans une Cour d'Allemagne.

IL faut penſer, ſans quoi l'homme devient
Un animal, un vrai cheval de ſomme:
Il faut aimer, c'eſt ce qui nous ſoutient;
Sans rien aimer il eſt triſte d'être homme:
Il faut avoir douce ſociété
De gens ſavans, inſtruits ſans ſuffiſance,
Et de plaiſirs grande variété,

Digitized by Google

Sans quoi les jours ſont plus longs qu'on ne penſe.
Il faut avoir un ami, qu'en tout tems
Pour ſon bonheur, on écoute, on conſulte,
Qui puiſſe rendre à notre ame en tumulte
Les maux moins vifs, & les plaiſirs plus grands.
Il faut le ſoir un ſouper délectable,
Où l'on ſoit libre, où l'on goûte à propos
Force bons vins, avec quelques bons mots;
Et ſans être yvre il faut ſortir de table.
Il faut la nuit tenir entre deux draps
Le tendre objet que votre cœur adore,
Le careſſer, s'endormir dans ſes bras,
Et le matin recommencer encore.
Mes chers amis, avouez que voila
De quoi paſſer une aſſez douce vie:
Or dès l'inſtant que j'aimai ma Silvie,
Sans trop chercher je trouvai tout cela.

Sur un Reliquaire.

AMi, la ſuperſtition
Fit ce préſent à la ſottiſe,
Ne le di pas à la raiſon,
Ménageons l'honneur de l'Egliſe.

Au

Digitized by Google

Au Chevalier D.

CE beau lac de Genève où vous êtes venu,
Du Cocyte bientôt m'offre les rives ſombres.
Vous êtes un Orphée en ces lieux deſcendu
Pour venir enchanter les ombres.

A un Bavard.

IL faudrait penſer pour écrire :
Il vaut encor mieux effacer.
Les auteurs quelquefois ont écrit ſans penſer,
Comme on parle ſouvent ſans avoir rien à dire.

A l'occaſion de l'expulſion des Jéſuites.

LEs renards & les loups furent longtems en guerre,
Nos moutons reſpiraient, nos bergers diligens
Ont chaſſé par arrêt les renards de nos champs;
Les loups vont déſoler la terre :
Nos bergers ſemblent entre nous
Un peu d'accord avec les loups.

Digitized by Google

QUATRAIN

pour être mis au bas du portrait de Confucius.

DE la ſimple vertu ſalutaire interprète,
Qui n'adora qu'un Dieu, qui fit aimer ſa loi,
Toi, qui parlas en ſage, & jamais en prophète,
S'il eſt un ſage encor, il penſe comme toi.

A Madame la Ducheſſe de.....

ETre femme ſans jalouſie,
Et belle ſans coquetterie,
Bien juger ſans beaucoup ſavoir,
Et bien parler ſans le vouloir,
N'être haute, ni familière,
N'avoir point d'inégalité;
C'eſt le portrait de la V...
Il n'eſt ni fini, ni flatté.

Réponſe

Digitized by Google

Réponſe à une piéce intitulée LE CŒUR, *de Mr. le Chevalier de B.....*

CErtaine Dame honnête, & ſavante, & profonde,
Ayant lû le traité du cœur,
Diſait en ſe pâmant, que j'aime cet auteur!
Ah! je vois bien qu'il a le plus grand cœur du monde.

De mon heureux printems j'ai vû paſſer la fleur,
Le cœur pourtant me parle encore.
Du nom de petit cœur quand mon amant m'honore,
Je ſens qu'il me fait trop d'honneur.

Hélas! faibles humains, quels deſtins ſont les nôtres!
Qu'on a mal placé la grandeur!
Qu'on ſerait heureux ſi les cœurs
Etaient faits les uns pour les autres!

Illuſtre Chevalier, vous chantez vos combats,
Vos victoires, & votre empire;
Et dans vos vers heureux comme vous pleins d'appas,
C'eſt votre cœur qui vous inſpire.

Quand Lizette vous dit, Rodrigue, as-tu du cœur?
Sur l'heure elle l'éprouve, & dit avec franchiſe,
Il eut encor plus de valeur
Quand il était homme d'égliſe.

Digitized by Google

Réponſe à des vers de Mr. Ch.

AImable amant de Polymnie,
Jouiſſez de cet âge heureux
Des voluptés & du génie;
Abandonnez-vous à leurs feux:
Ceux de mon ame appeſantie
Ne ſont qu'une cendre amortie,
Et je renonce à tous vos jeux.
La fleur de la ſaiſon paſſée
Par d'autres fleurs eſt remplacée.
Une Sultane avec dépit
Dans le vieux ſerrail délaiſſée,
Voit la jeune entrer dans le lit
Dont le Grand Seigneur l'a chaſſée.
Quand Elie était décrépit,
Il s'enfuit laiſſant ſon eſprit
A ſon jeune élève Eliſée.
Ma muſe eſt de moi trop laſſée;
Elle me quitte, & vous chérit,
Elle ſera mieux careſſée.

Au Chevalier D. B.

SI vous brillez dans votre aurore
Quand je m'éteins à mon couchant,
Si dans votre fertile champ
Tant de fleurs s'empreſſent d'éclore,

Lorſ-

Digitized by Google

Lorſque mon terrein languiſſant
Eſt dégarni des dons de Flore :
Si votre voix jeune & ſonore
Prélude d'un ton ſi touchant,
Quand je frédonne à peine encore
Les reſtes d'un lugubre chant :
Si des graces qu'en vain j'implore
Vous devenez l'heureux amant,
Et ſi ma vieilleſſe déplore
La perte de cet art charmant
Dont le Dieu des vers vous honore ;
Tout cela peut m'humilier ;
Mais je n'y vois point de remède,
Il faut bien que l'on me ſuccède,
Et j'aime en vous mon héritier.

Lettre à M. M.... 5. Mars 1765.

MOins le hibou de Ferney, Monſieur, mérite vos jolis vers, plus il vous en doit de remerciemens ; il s'intéreſſe vivement à vous, il connait tout ce que vous valez.

Les erreurs & les paſſions
De vos beaux ans ſont l'appanage :
Sous cet amas d'illuſions
Vous renfermez l'ame d'un ſage.

Je vous retiens pour un des ſoutiens de la philoſophie, je vous en avertis, vous ſerez détrompé de tout, vous ſerez un des nôtres.

Plein

Plein d'eſprit, doux & ſociable;
Ce n'eſt pas aſſez, croyez-moi;
C'eſt pour autrui qu'on eſt aimable,
Mais il faut être heureux pour ſoi.

Nous avons une cellule nouvelle, & nous en bâtiſſons une autre. Vous ſavez combien vous êtes aimé dans notre couvent.

Portrait de Mad. ....

L'Eſprit, l'imagination,
Les graces, la philoſophie,
L'amour du vrai, le goût du bon,
Avec un peu de fantaiſie;
Aſſez ſolide en amitié,
Dans tout le reſte un peu légère:
Voilà, je crois, ſans vous déplaire,
Votre portrait fait à moitié.

Vers à la même.

DEs contraires bel aſſemblage,
Vous, qui ſous l'air d'un papillon
Cachez les ſentimens d'un ſage,
Revolez de mon hermitage
A votre brillant tourbillon;
Allez chercher l'illuſion
Compagne heureuſe du bel âge.

Que

Digitized by Google

Que votre imagination
Toujours forte, toujours légère,
Entre Bouflers & Voiſenon,
Répande cent traits de lumière;
Que Diane, que les Amours
Partagent vos nuits & vos jours;
S'il vous reſte en ce train de vie,
Dans un tems ſi bien employé,
Quelques momens pour l'amitié,
Ne m'oubliez pas, je vous prie;
J'aurais encor la fantaiſie
D'être au nombre de vos amans;
Je cède ces honneurs charmans
Aux Doyens de l'Académie.
Mais quand j'aurai quatre-vingt ans,
Je prétends de ces jeunes gens
Surpaſſer la galanterie,
S'ils me ſurpaſſent en beaux talens.

Ces petits vers froids & coulans
Sentent un peu la décadence:
On m'aſſure qu'en plus d'un ſens
Il eſt de tout de même en France.

Réponſe

Digitized by Google

Réponſe à Mr. de St. L...

MOn eſprit avec embarras
Pourſuit des vérités arides;
J'ai quitté les brillans appas
Des Muſes, mes Dieux, & mes guides,
Pour l'aſtrolabe & le compas
Des Maupertuis & des Euclides.
Du vrai le pénible fatras
Détend les cordes de ma lire;
Vénus ne veut plus me ſourire,
Les graces détournent leurs pas;
Ma muſe, les yeux pleins de larmes,
St. Lambert, vole auprès de vous;
Elle vous prodigue ſes charmes,
Je lis vos vers; j'en ſuis jaloux.
Je voudrais en vain vous répondre;
Son refus vient de me confondre;
Vous avez fixé ſes amours:
. . . . . .
Pour former un lien durable,
Vous avez ſans doute un ſecret;
Je l'enviſage avec regret,
Et ce regret, c'eſt d'être aimable.

Epître

Digitized by Google

Epître à M. de St. L...

TAndis qu'au deſſus de la terre,
Des aquilons & du tonnerre,
L'interprète du grand Newton
Dans les routes de la lumière,
Conduit le char de Phaëton,
Sans verſer dans cette carrière;
Nous attendons paiſiblement,
Près de l'onde Caſtalienne,
Que notre héroïne revienne
De ſon voyage au firmament;
Et nous aſſemblons pour lui plaire,
Dans ces vallons & dans ces bois,
Ces fleurs dont Horace autrefois
Faiſait des bouquets pour Glycère;
St. Lambert, ce n'eſt que pour toi
Que ces belles fleurs ſont écloſes;
C'eſt ta main qui cueille les roſes,
Et ces épines ſont pour moi.
Ce vieillard chenu qui s'avance,
Le tems dont je ſubis les loix,
Sur ma lyre a glacé mes doigts;
Et des organes de ma voix
Fait frémir la ſourde cadence.
Les graces dans ce beau vallon,
Les Dieux de l'amoureux empire,
Ceux de la flute & de la lyre,

T'in-

Digitized by Google

T'inſpirent les aimables ſons ;
Avec toi danſent aux chanſons ;
Et ne daignent plus me ſourire.
Dans l'heureux printems de tes jours,
Des Dieux du Pinde & des Amours
Saiſi la faveur paſſagère,
C'eſt le tems de l'illuſion,
Je n'ai plus que de la raiſon :
Encore, hélas ! n'en ai-je guère.
Mais je vois venir ſur le ſoir
Du plus haut de ſon aphélie,
Notre aſtronomique Emilie
Avec un vieux tablier noir,
Et ſa main d'encre encor ſâlie ;
Elle a laiſſé là ſon compas,
Et ſes calculs & ſa lunette ;
Elle reprend tous ſes appas ;
Porte-lui vite à ſa toilette
Ces fleurs qui naiſſent ſur tes pas ;
Et chante-lui ſur ta muſette
Ces beaux airs que l'amour répète,
Et que Newton ne connut pas.

A Mr. de F....

VOus philoſophe ! ah ! quel projet !
N'eſt-ce pas aſſez d'être aimable ?
Aurez-vous bien l'air en effet
D'un vieux raiſonneur vénérable ?

D'inu-

Digitized by Google

D'inutiles réflexions
Compoſent la philoſophie ;
Eh ! que deviendra votre vie,
Si vous n'avez des paſſions ?

C'eſt un pénible & vain ouvrage
Que de vouloir les modérer ;
Les ſentir & les inſpirer
Eſt à jamais votre partage.

L'eſprit, l'imagination,
Les graces, la plaiſanterie,
L'amour du vrai, le goût du bon,
Voilà votre philoſophie.

A Mad. de....

OUi, Philis, la coquetterie
Eſt faite pour vos agrémens ;
Croyez-moi, la galanterie,
Malgré tous les grands ſentimens,
Eſt ſœur de la friponnerie.
Vénus verſa ſur vous tous ſes dons précieux,
Ce ſerait être injuſte, & les mal reconnaître,
Que de vous obſtiner à faire un ſeul heureux,
Lorſqu'avec vous le monde entier veut l'être.

Digitized by Google

Lettre au Roi de Dannemarck.

SIRE,

LA lettre dont V. M. m'a honoré, m'a fait répandre des larmes de tendreſſe & de joie. V. M. donne de bonne heure des grands exemples. Ses bienfaits pénètrent dans des pays preſque ignorés du reſte du monde : elle ſe fait des ſujets de tous ceux qui entendent parler de ſa généroſité bienfaiſante. C'eſt dans le Nord qu'il faudra voyager pour apprendre à penſer & à ſentir : ſi ma caducité & mes maladies me permettaient de ſuivre les mouvemens de mon cœur, je viendrais me jetter aux pieds de V. M. Du tems que j'avais de l'imagination, SIRE, je n'aurais fait que trop de vers, pour répondre à votre charmante proſe. Pardonnez aux efforts mourans d'un homme qui ne peut plus exprimer l'étendue des ſentimens que vos bontés font naître en lui. Je ſouhaite à V. M. autant de bonheur, qu'elle aura de véritable gloire.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Pourquoi, généreux Prince, ame tendre & ſublime,
Pourquoi vas-tu chercher dans nos lointains climats
Des cœurs infortunés, que l'injuſtice opprime ?
C'eſt qu'on n'en peut trouver au ſein de tes Etats.
Tes vertus ont franchi par ce bienfait auguſte
Les bornes des pays gouvernés par tes mains :

Et

Digitized by Google

Et par-tout où le Ciel a placé des humains ;
Tu veux qu'on ſoit heureux, tu veux que l'on ſoit juſte.
Hélas ! aſſez de Rois que l'hiſtoire a fait grands,
Chez leurs triſtes voiſins ont porté les allarmes.
Tes bienfaits vont plus loin que n'ont été leurs armes.
Ceux qui font des heureux ſont les vrais conquérans.

A Madame de B....

VOs yeux ſont beaux, mais votre ame eſt plus belle ;
Vous êtes ſimple & naturelle,
Et ſans prétendre à rien, vous triomphez de tous.
Si vous euſſiez vécu du tems de Gabrielle,
Je ne ſais pas ce qu'on eût dit de vous,
Mais l'on n'aurait point parlé d'elle.

A Mr. de la P.... en lui envoyant un exemplaire de SEMIRAMIS.

MOrtel de l'eſpèce très rare
Des ſolides & beaux eſprits ;
Je vous offre un tribut qui n'eſt pas d'un grand prix :
Vous pourriez donner mieux ; mais vos charmans écrits
Sont le ſeul de vos biens dont vous ſoyez avare.

Digitized by Google

Sur le Louvre. 1749.

MOnument imparfait de ce ſiécle vanté,
Qui ſur tous les beaux arts a fondé ſa mémoire,
Vous verrai-je toujours en atteſtant ſa gloire,
Faire un juſte reproche à ſa poſtérité ?

Faut-il que l'on s'indigne alors qu'on vous admire,
Et que les nations qui veulent nous braver,
Fières de nos défauts, ſoient en droit de nous dire,
Que nous commençons tout pour ne rien achever ?

Sous quels débris honteux, ſous quel amas ruſtique,
On laiſſe enſevelis ces chefs-d'œuvre divins !
Quel barbare a mêlé la baſſeſſe gothique
A toute la grandeur des Grecs & des Romains ?

Louvre, palais pompeux, dont la France s'honore,
Sois digne de ce Roi, ton maître & notre appui ;
Embelli ces climats que ſa vertu décore,
Et dans tout ton éclat, montre-toi comme lui.

A Madame la Comteſſe D. L. N. en lui envoyant l'Epître ſur la CALOMNIE.

PArcourez donc de vos yeux pleins d'attraits
Ces vers contre la calomnie.
Ce monſtre dangereux ne vous bleſſa jamais ;
Vous êtes cependant ſa plus grande ennemie.

Vous

Digitized by Google

Votre esprit sage & mesuré,
Non moins indulgent qu'éclairé,
Excuse, quand il peut médire;
Et des vices de l'univers,
Votre vertu mieux que mes vers,
Fait à tout moment la satyre.

Epître à M. DES MAHIS. 1750.

VOs jeunes mains cueillent des fleurs,
Dont je n'ai plus que les épines;
Vous dormez dessous les courtines
Et des Graces & des neuf sœurs.
Je leur fais encor quelques mines,
Mais vous possédez leurs faveurs.
Tout s'éteint, tout s'use, tout passe,
Je m'affaiblis, & vous croissez;
Mais je descendrai du Parnasse
Content, si vous m'y remplacez.
Je jouïs peu, mais j'aime encore,
Je verrai du moins vos amours.
Le crépuscule de mes jours
S'embellira de votre aurore.
Je dirai, je fus comme vous;
C'est beaucoup me vanter peut-être;
Mais je ne serai point jaloux,
Le plaisir permet-il de l'être?

Digitized by Google

Réponſe à Mr. D. B... 1750.

CE n'eſt pas Bellegarde, Monſieur, c'eſt, n'en doutez pas, la compagnie des philoſophes, très bonne dans un pareil ſéjour, qui a réveillé votre veine. Les ſyſtêmes philoſophiques ſont de vrais poëmes. Tous ceux qui veulent rendre les cauſes ou naturelles ou morales des événemens du monde, que ce ſoit le renverſement d'une montagne, ou celui d'un Empire, il n'importe, tous ces gens là ſont des poëtes, tous ont beſoin de dire, *Muſa, mihi cauſas memora.* On peut regarder la colère d'Achille, de Junon & de Sathan comme les hypothèſes d'Homère, de Virgile & de Milton; & les tourbillons, l'attraction & les monades, comme les machines de Deſcartes, de Newton & de Leibnitz; le merveilleux & le ſublime ſe trouvent également dans les ouvrages des uns & des autres.

C'eſt dommage que vous n'ayez pas vû la ſuite du nouveau ſyſtême qu'il vous a plu de crayonner, vous qui avez dit, Monſieur, de ſi jolies choſes ſur un principe abſtrait & purement hypothétique, avec quelle grace & quelle poëſie n'auriez-vous pas chanté le feu & la lumière! Rien n'eſt plus merveilleux que l'action du feu, principe phyſique de tous les phénomènes de la nature.

Digitized by Google

Oui, mon cher B... il eſt l'ame du monde;
Sa chaleur le pénètre, & ſa clarté l'inonde;
Effets d'une même action,
L'un maintient les reſſorts de la machine ronde;
Et l'autre tend ſans ceſſe à leur deſtruction.
Sa plus belle production
Eſt cette lumière éthérée,
Dont Newton le premier, d'une main inſpirée,
Sépara les couleurs par la refraction;
Il y voit aujourd'hui du haut de l'Empirée,
La cauſe de l'attraction.
Les rayons convergens de ce brillant fluïde,
Vers mille & mille points de ce vaſte univers
Balancent tous les corps ſur leurs centres divers.
D'un unique ſoleil l'impulſion rapide
Les diſperſerait tous dans un immenſe vuide.
Dieu compaſſa d'abord leurs grandeurs & leurs rangs;
Il élance le feu du centre à la ſurface,
Allume les ſoleils: de lumineux torrens
Auſſi-tôt rempliſſent l'eſpace,
Entraînent les globes errans;
Tout ſe meut; & ſelon les degrés différens
De la diſtance & de la maſſe,
Tout s'approche, ou s'éloigne, ou conſerve ſa place,
Par l'effort des feux conſpirans.

Celui que je viens de faire, Monſieur, m'a mis hors d'haleine. L'enthouſiaſme que vous m'avez communiqué m'abandonne; je prends la proſe pour vous aſſurer que je ſuis, &c.

Digitized by Google

A Mr. S. D. M.

ELève du jeune Apollon,
Et non pas de ce vieux Voltaire;
Elève heureux de la raiſon,
Et d'un Dieu plus charmant, qui t'inſtruiſit à plaire;
J'ai lû tes vers brillans, & ceux de ta bergère,
Ouvrages de l'eſprit, embellis par l'amour,
J'ai cru voir la belle Glycère
Qui chantait Horace à ſon tour.
Que ſon eſprit me plaît! que ſa beauté me touche!
Elle a tout mon ſuffrage, elle a tous tes deſirs:
Elle a chanté pour toi; je vois que ſur ta bouche
Tu dois trouver tous les plaiſirs.

A Mr. D. M.

Délices du 24 Juillet 1756.

VOus ne comptez pas trente hyvers;
Les graces ſont votre partage;
Elles ont dicté vos beaux vers;
Mais je ne ſais par quel travers
Vous vous propoſez d'être ſage.
C'eſt un mal qui prend à mon âge,
Quand le reſſort des paſſions,
Quand de l'Amour la main divine,
Quand les belles tentations

Ne

Digitized by Google

Ne ſoutiennent plus la machine.
Trop tôt vous vous deſeſpérez ;
Croyez-moi, la raiſon ſévère
Qui trompe vos ſens égarés,
N'eſt qu'une attaque paſſagère.
Vous êtes jeune & fait pour plaire,
Soyez ſûr que vous guérirez :
Je vous en dirais davantage
Contre ce mal de la raiſon
Que je hais d'un ſi bon courage ;
Mais je médite un gros ouvrage
Pour le vainqueur de Port-Mahon.
Je veux peindre à ma nation
Ce jour d'éternelle mémoire.
Je dirai, moi, qui ſais l'hiſtoire,
Qu'un géant nommé Gérion
Fut pris autrefois par Alcide
Dans la même iſle, au même lieu,
Où notre brillant Richelieu
A vaincu l'Anglais intrépide.
Je dirai qu'ainſi que Paphos
Minorque à Vénus fut ſoumiſe :
Vous voyez bien que mon héros
Avait double droit à ſa priſe.
Je ſuis prophète quelquefois.
J'ai prédit ſes heureux exploits,
Malgré l'envie & la critique ;
Et l'on prétend que je lui dois
Encore une ode Pindarique ;
Mais les odes ont peu d'appas

TAYLOR INST. OXFORD

Digitized by Google

Pour les guerriers, & pour moi-même ;
Et je conviens qu'il ne faut pas
Ennuyer les héros qu'on aime.

Lettre de M. F.

TOut le monde eſt inſtruit à Paris, à Londres, en Italie, en Allemagne, de ma querelle avec l'illuſtre Mr. B... ; on ne s'entretient dans toute l'Europe que de cette diſpute. Je croirais manquer au public, à la vérité, à ma profeſſion, & à moi-même (comme on dit) ſi je reſtais muët *vis-à-vis* Mr. B... J'ai pris des engagemens vis-à-vis le public, il faut les remplir. L'univers a lû mes penſées raiſonnables, que je donnai en 1759. au mois de Juin. Je ne ſais ſi je dois les préférer à la lettre que je lâchai ſous le nom de Mr. Gervaiſe Holmes en 1750. Tout Paris vis-à-vis les penſées raiſonnables eſt pour la lettre de Mr. Gervaiſe Holmes, & tout Londres eſt pour les penſées. Je peux dire *vis-à-vis* de Londres, & de Paris, qu'il y a quelque choſe de plus profond dans les penſées, & je ne ſais quoi de plus brillant dans la lettre.

Le Journal de Trevoux du mois de Juin 1751. & l'avant-coureur du 5. Juillet ſont de mon avis. Il eſt vrai que le Journal Chrêtien ſe déclare abſolument contre les penſées raiſonnables. Je vais reprendre cette matière, puiſque je l'ai diſcutée au long dans le Mercure de Février 1753.

pag.

Digitized by Google

pag. 55. & ſuivantes, comme *tout le monde le ſait.*

Quelques perſonnes de conſidération, pour qui j'aurai toute ma vie une déférence entière, m'ont conſeillé de ne point répondre à Mr. B... directement, attendu qu'il eſt mort il y a deux ans; mais avec tout le reſpect que je dois à ces Meſſieurs, je leur dirai que je ne puis être de leur avis, par des raiſons tirées du fond des choſes, que j'ai expliquées ailleurs. Et pour le prouver je rappellerai en peu de mots ce que j'ai dit dans le 295e. tome de ma Bibliothéque impartiale, pag. 75., rapporté très infidélement dans le Journal Littéraire, année 1759. Il s'agit, comme on ſait, des compoſſibles, & des idées contraires, qui ne répugnent point l'une à l'autre. J'avoue que le R. P. Hayet a traité cette matière dans ſon dix-ſeptiéme tome, avec ſa ſagacité ordinaire; mais tous ceux qui ont lû les 101. 102. & 103e. tomes de ma Bibliothéque Germanique, ont de quoi confondre le P. Hayet: ils verront aiſément la différence entre les compoſſibles, les poſſibles ſimples, les non-poſſibles & les impoſſibles; il ſerait aiſé de s'y méprendre, ſi on n'avait pas étudié à fond cette matière dans les articles 7. 9. & 11. de ma diſſertation de 1760. qui a eu un ſi prodigieux ſuccès.

Feu Mr. de Cahuſac me manda quelque tems avant qu'il fût attaqué dans la pie-mère, qu'il avait entendu dire à Mr. l'Abbé Trublet, que lui Abbé tenait de Mr. de la Motte, que non-ſeulement Madame de Lambert avait un mardi, mais

Digitized by Google

mais qu'elle avait auſſi un mercredi, & que c'était dans une des aſſemblées du mercredi qu'on avait agité la queſtion ſi Mr. Needham fait des anguilles avec de la farine, comme l'aſſure poſitivement Mr. de Maupertuis. Ce fait eſt lié néceſſairement au ſyſtème des compoſſibles.

Je ne répondrai pas ici aux injures groſſières qu'on a vomies publiquement contre moi à Paris, dans la dernière aſſemblée du Clergé. Le Député de la province de Champagne dit à l'oreille du Député de la province de Languedoc, que l'ennui & mes ouvrages étaient au rang des compoſſibles. Cette horreur a été répétée dans vingt-ſept journaux. J'ai déja répondu à cette calomnie abominable dans ma Bibliothéque Germanique d'une manière victorieuſe.

Je diſtingue trois ſortes d'ennuis. 1°. L'ennui qui eſt fondé dans le caractère du lecteur, qu'on ne peut ni amuſer, ni perſuader. 2°. L'ennui qui vient du caractère de l'auteur, & cela ſe ſubdiviſe en quarante-huit ſortes. 3°. L'ennui provenant de l'ouvrage; cet ennui vient de la matière ou de la forme; c'eſt pourquoi je reviens à Mr. B..., mon adverſaire, que j'eſtimai toujours pour la conformité qu'il avait avec moi. Il fit en 1730. ſon ame des bêtes. Un mauvais plaiſant dit à ce ſujet, que Mr. B... était un excellent citoyen; mais qu'il n'était pas aſſez inſtruit de l'hiſtoire de ſon pays; cette plaiſanterie eſt déplacée, comme il eſt prouvé dans le Journal Helvétique, Octobre 1739. Enſuite il donna ſes admirables penſées, ſur les penſées qu'un homme avait données à propos des penſées d'un autre. On

Digitized by Google

On ſait quel bruit cet ouvrage fit dans le monde. Ce fut à cette occaſion que je conçus le premier deſſein de mes *penſées raiſonnables.* J'apprends qu'un ſavant de Wittemberg a écrit contre mon titre, & qu'il y trouve une double erreur. J'en ai écrit à Mr. Pitt en Angleterre, & à Mylord Holderneſſe ; je ſuis étonné qu'ils ne m'aient point fait de réponſe. Je perſiſte dans le deſſein de faire l'Encyclopédie tout ſeul ; ſi Mr. Cahuſac n'était pas mort, nous aurions été deux.

J'oubliais un article aſſez important, c'eſt la fameuſe réponſe de Mr. Pfaf, Recteur de l'univerſité de Wittemberg, au R. P. Crouſt, Recteur des R. P. Jeſuites de Colmar. On en fait coup ſur coup trois éditions, & tous les ſavans ont été partagés. J'ai pleinement éclairci cette matière, & j'ai même quatre volumes ſous preſſe, dans leſquels j'examine ce qui m'avait échappé. Ils couteront trois livres le tome, c'eſt marché donné.

Il y a longtems que je n'ai eu de nouvelles du célèbre Profeſſeur *Vernet*, connu dans tout l'univers par ſon zèle pour les manuſcrits : ſon Catéchiſme Chrétien, ainſi que mon Philoſophe Chrétien, & le journal Chrétien, ſont les trois meilleurs ouvrages dont l'Europe puiſſe ſe vanter, depuis les bigarrures du Sr. Des-Accords.

Mais juſqu'à préſent perſonne n'a aſſez approfondi le ſens du fameux paſſage qu'on trouve dans la vie de Pythagore, par le père Gretzer, dans ſon vingt-uniéme volume in-folio.

Il

Digitized by Google

Il s'eſt totalement trompé ſur ce chapitre, comme je le prouve.

Je reçois en ce moment par le chariot de poſte les dix-huit Tomes de la Théologie de mon illuſtre ami Mr. Onekre. J'en rendrai compte dans mon prochain Journal. Il y a des ſouſcripteurs qui me doivent plus de ſix mois, je les prie de me lire & de me payer.

A Mademoiſelle CLAIRON.

NOus ſommes trois (*) que même ardeur excite,
Egalement à vous plaire empreſſés :
L'un vous égale & l'autre vous imite,
Et le troiſiéme avec moins de mérite
Eſt plus heureux ; car vous l'embelliſſez.
Je vous dois tout ; je devrais entreprendre
De célébrer vos talens, vos attraits :
Mais quoi ! les vers ne plaiſent déſormais,
Que quand c'eſt vous qui les faites entendre.

(*) Deux Dames qui jouaient la tragédie, & l'Auteur.

Vers à Mr. DE BELLOY.

LEs neuf Muſes ſont ſœurs & les beaux arts ſont frères.
Quelque peu de malignité
A dérangé par fois cette fraternité :
La famille en ſouffrit, & des mains étrangères

De

Digitized by Google

De ces débats ont profité.
C'eſt dans ſon union qu'eſt ſon grand avantage :
Alors elle en impoſe aux pédants, aux bigots,
Elle devient l'effroi des ſots,
La lumière du ſiécle & le ſoutien du ſage ;
Elle ne flatte point les riches & les grands ;
Ceux qui dédaignaient ſon encens,
Se ſont honneur de ſon ſuffrage,
Et les Rois ſont des courtiſans.

A l'Auteur de RICHARDET.

VOus ne parlez que d'un moineau,
Et vous avez une volière ;
Il eſt chez vous plus d'un oiſeau
Dont la voix tendre & printanière
Plait par un ramage nouveau ;
Celui qui n'a plume qu'aux ailes,
Et qui fait ſon nid dans les cœurs,
Répandit ſur vous ſes faveurs ;
Il vous fait trouver des lecteurs,
Comme il vous a ſoumis des belles.

Digitized by Google

A Madame DU CHATELET jouant à Sceaux le rôle d'Issé en 1747.

ETre Phébus aujourd'hui je desire,
Non pour régner sur la prose & les vers,
Car à Du Maine il remit cet Empire;
Non pour courir autour de l'univers,
Car vivre à Sceaux est le but où j'aspire;
Non pour tirer les accords de sa lyre,
De plus doux chants font retentir ces lieux;
Mais seulement pour voir & pour entendre
La belle Iris qui pour lui fut si tendre,
Et qui le fit le plus heureux des Dieux.

A Monsieur de V... sur son éloge de CHARLES V.

VOtre héros si peu terrible en guerre,
Jamais dans les périls ne voulut s'engager;
Il ne ravagea point la terre,
Mais il la fit bien ravager.

Aux Habitans de Lyon. 1754.

IL est vrai que Plutus est au rang de vos Dieux,
Et c'est un riche appui pour votre aimable ville;

Digitized by Google

Il n'eſt point de plus bel aſile ;
Ailleurs il eſt aveugle, il a chez vous des yeux.
Il n'était autrefois que Dieu de la richeſſe :
Vous en faites le Dieu des arts ;
J'ai vû couler dans vos remparts
Les ondes du Paſtole, & les eaux du Permeſſe.

Sur le baiſer que la Dauphine donna à ALAIN CHARTIER fameux auteur du tems de CHARLES VI.

VOus connaiſſez ce poëte fameux
Qui s'endormit au palais de ſa Reine :
Il en reçut un baiſer amoureux ;
Mais il dormait, & la faveur fut vaine.
Vous me pourriez donner un prix plus doux ;
Et ſi jamais votre bouche vermeille
Voulait payer ce que j'ai fait pour vous,
N'attendez pas du moins que je ſommeille.

A Mlle. GAUSSIN jouant ALZIRE.

CE n'eſt point moi qu'on applaudit,
C'eſt vous qu'on aime & qu'on admire ;
Et vous damnez, charmante Alzire,
Tous ceux que Guſman convertit.

Sur

Sur l'élection du Comte PONIATOWSKI *au Trône de Pologne.*

DAns le fond de mon hermitage,
Loin de l'illuſion des Cours,
Réduit, hélas! à vivre en ſage,
Ne l'ayant pas été toujours,
Et ne l'étant qu'en mon vieux âge,
La retraite eſt mon ſeul recours;
Je ne ferai plus de voyage.
Que la gloire avec les amours
Couronnent devers Cracovie
Un Prince aimé de la patrie,
Qui lui promet de ſi beaux jours:
Trop éloigné de ſa perſonne,
Je me borne à former des vœux:
On lui décerne une couronne,
Et je voudrais qu'il en eût deux.

Digitized by Google

LE MARSEILLOIS ET LE LION.

Par feu Mr. de ST. DIDIER *Secrétaire perpétuel de l'Académie de Marseille.*

DAns les sacrés cayers méconnus des profanes,
Nous avons vû parler les serpens & les ânes.
Un serpent fit l'amour à la femme d'Adam ; *a*)
Un âne avec esprit gourmanda Balaam. *b*)
Le grand parleur Homère, en vérités fertile,
Fit parler & pleurer les deux chevaux d'Achile. *c*)
Les habitans des airs, des forêts & des champs,
Aux humains, chez Esope, enseignent le bon sens.
Descartes n'en eut point quand il les crut machines. *d*)
Il raisonna beaucoup sur les œuvres divines ;
Il en jugea fort mal & noya sa raison
Dans ses trois élémens au coin d'un tourbillon.
Le pauvre homme ignora dans sa physique obscure
Et l'homme, & l'animal, & toute la nature.
Ce romancier hardi dupa longtems les fots.
Laissons là sa folie, & suivons nos propos.
Un jour un Marseillois, trafiquant en Afrique,

Digitized by Google

Aborda le rivage où fut jadis Utique.
Comme il se promenait dans le fond d'un vallon;
Il trouva nez à nez un énorme lion
A la longue crinière, à la gueule enflammée,
Terrible; & tout semblable au lion de Némée.
Le plus horrible effroi saisit le voyageur.
Il n'était pas Hercule: & tout transi de peur
Il se mit à genoux, & demanda la vie.
Le monarque des bois, d'une voix radoucie;
Mais qui faisait encor trembler le Provençal,
Lui dit en bon français; ridicule animal,
Tu veux donc qu'aujourd'hui de souper je me passe?
Ecoute, j'ai dîné: je veux te faire grace
Si tu peux me prouver qu'il est contre les loix
Que le soir un lion soupe d'un Marseillois.
Le marchand à ces mots conçut quelque espérance.
Il avait eu jadis un grand fond de science;
Et pour devenir prêtre il apprit du latin;
e) Il savait Rabelais & son Saint Augustin.
D'abord il établit, selon l'usage antique,
Quel est le droit divin du pouvoir monarchique,
Qu'au plus haut des degrés des êtres inégaux
L'homme est mis pour régner sur tous les animaux; f)
Que la terre est son trône; & que dans l'étenduë
Les astres sont formés pour réjouir sa vuë.
Il conclut qu'étant Prince, un sujet Africain
Ne pouvait sans péché manger son souverain.
Le lion qui rit peu se mit pourtant à rire,
Et voulant par plaisir connaître cet empire,
En deux grands coups de griffe il dépouilla tout nu

Digitized by Google

De l'univers entier le monarque abſolu.
Il vit que ce grand Roi lui cachait ſous le linge
Un corps faible, monté ſur deux feſſes de ſinge,
A deux minces talons deux gros pieds attachés
Par cinq doigts ſuperflus dans leur marche empêchés;
Deux mammelles ſans lait, ſans grace, ſans uſage;
Un crâne étroit & creux couvrant un plat viſage,
Triſtement dégarni du tiſſu de cheveux
Dont la main d'un barbier coëffa ſon front craſſeux.
Tel était en effet ce Roi ſans diadême,
Privé de ſa parure & réduit à lui-même.
Il ſentit qu'en effet il devait ſa grandeur
Au fil d'un perruquier, aux ciſeaux d'un tailleur.
Ah! dit-il au lion, je vois que la nature
Me fait faire en ce monde une triſte figure:
Je penſais être Roi: j'avais certes grand tort.
Vous êtes le vrai maître en étant le plus fort.
Mais ſongez qu'un héros doit dompter ſa colère,
Un Roi n'eſt point aimé s'il n'eſt pas débonnaire.
Dieu, comme vous ſavez, eſt au deſſus des Rois.
Jadis en Arménie il vous donna des loix,
Lorſque dans un grand coffre à la merci des ondes;
Tous les animaux purs, ainſi que les immondes,
Par Noé mon ayeul enfermés ſi longtems, g)
Reſpirèrent enfin l'air natal de leurs champs,
Dieu fit avec eux tous une étroite alliance,
Un pacte ſolemnel..... Oh! la platte impudence!
As-tu perdu l'eſprit par excès de frayeur?
Dieu, dis-tu, fit un pacte avec nous?... Oui, Seigneur;
Il vous recommanda d'être clément & ſage,

Digitized by Google

De ne toucher jamais à l'homme ſon image. *h*)
Et ſi vous me mangez, l'Eternel irrité
Fera payer mon ſang à votre Majeſté.....
Toi, l'image de Dieu! toi, magot de Provence!
Conçois-tu bien l'excès de ton impertinence?
Montre l'original de mon pacte avec Dieu.
Par qui fut-il écrit? en quel tems? dans quel lieu? *i*)
Je vais t'en montrer un, plus ſûr, plus véritable.
De mes quarante dents voi la file effroyable, *k*)
Ces ongles dont un ſeul te pourait déchirer,
Ce goſier écumant prêt à te dévorer,
Cette gueule, ces yeux dont jailliſſent des flammes;
Je tiens ces heureux dons du Dieu que tu réclames.
Il ne fait rien en vain: te manger eſt ma loi;
C'eſt là le ſeul traité qu'il ait fait avec moi.
Ce Dieu, dont mieux que toi je connais la prudence,
Ne donne pas la faim pour qu'on faſſe abſtinence.
Toi même as fait paſſer ſous tes chétives dents
D'imbécilles dindons, des moutons innocens,
Qui n'étaient pas formés pour être ta pâture.
Ton débile eſtomac, honte de la nature,
Ne pourrait ſeulement, ſans l'art d'un cuiſinier,
Digérer un poulet qu'il faut encor payer.
Si tu n'as point d'argent tu jeunes en hermite;
Et moi que l'appétit en tout tems ſollicite,
Conduit par la nature, attentif à mon bien,
Je puis t'avaler crud ſans qu'il m'en coûte rien.
Je te digérerai ſans faute en moins d'une heure.
Le pacte univerſel eſt qu'on naiſſe & qu'on meure.
Appren qu'ils vaut autant, raiſonneur de travers,

Etre

Digitized by Google

Etre avalé par moi que rongé par les vers.....
Sire, les Marſeillois ont une ame immortelle.
Ayez dans vos repas quelque reſpect pour elle.
La mienne, apparemment eſt immortelle auſſi.
Va, de ton eſprit gauche elle a peu de ſouci.
Je ne veux point manger ton ame raiſonneuſe.
Je cherche une pâture & moins fade & moins creuſe:
C'eſt ton corps qu'il me faut; je le voudrais plus gras;
Mais ton ame, croi-moi, ne me tentera pas.....
Vous avez ſur ce corps une entière puiſſance.
Mais quand on a dîné n'a-t-on point de clémence?
Pour gagner quelque argent j'ai quitté mon pays,
Je laiſſe dans Marſeille une femme & deux fils;
Mes malheureux enfans, réduits à la miſère,
Iront à l'hôpital ſi vous mangez leur père.....
Et moi, n'ai-je donc pas une femme à nourir?
Mon petit lionceau ne peut encor courir,
Ni ſaiſir de ſes dents ton eſpèce craintive.
Je lui dois la pâture, il faut que chacun vive.
Eh! pourquoi ſortais-tu d'un terrein fortuné,
D'olives, de citrons, de pampres couronné?
Pourquoi quitter ta femme & ce pays ſi rare
Où tu fêtais en paix Magdeleine & Lazare? *l*)
Dominé par le gain tu viens dans mon canton
Vendre, acheter, troquer, être dupe & fripon;
Et tu veux qu'en jeunant ma famille pâtiſſe
De ta ſotte imprudence & de ton avarice?
Répon-moi donc, maraut..... Sire, je ſuis battu.
Vos griffes & vos dents m'ont aſſez confondu.
Ma tremblante raiſon cède en tout à la vôtre.

Digitized by Google

Oui, la moitié du monde a toûjours mangé l'autre!
Ainſi Dieu le voulut; & c'eſt pour notre bien.
Mais, Sire, on voit ſouvent un malheureux chrétien
Pour de l'argent comptant qu'aux hommes on préſère,
Se racheter d'un Turc, & payer un corſaire.
Je comptais à Tunis paſſer deux mois au plus;
A vous y bien ſervir mes vœux ſont réſolus;
Je vous ferai garnir votre charnier auguſte
De deux bons moutons gras, valant vingt ſrancs au juſte.
Pendant deux mois entiers ils vous ſeront portés,
Par vos correſpondans chaque jour préſentés;
Et mon valet, chez vous, reſtera pour ôtage.....
Ce pacte, dit le Roi, me plait bien davantage
Que celui dont tantôt tu m'avais étourdi.
Viens ſigner le traité; ſuis-moi chez le Cadi;
Donne des cautions: ſois ſûr, ſi tu m'abuſes,
Que je n'admettrai point tes mauvaiſes excuſes;
Et que ſans raiſonner tu ſeras étranglé,
Selon le droit divin dont tu m'as tant parlé.
Le marché fut ſigné; tous les deux l'obſervèrent,
D'autant qu'en le gardant tous les deux y gagnèrent.
Ainſi dans tous les tems nos ſeigneurs les lions
Ont conclu leurs traités aux dépends des moutons.

Monſieur de St. Didier, Secrétaire perpétuel de l'Académie de Marſeille, auteur du poëme de Clovis, *s'amuſa quelque tems avant ſa mort à compoſer cette petite fable, dans laquelle on trouve quelques traits de la philoſophie Anglaiſe. Ces traits ſont en effet imités de la fable des abeilles de Mandeville, mais tout le reſte appartient à l'auteur Français. Comme il était de Marſeille, il n'a pas manqué de prendre un Marſeillois pour ſon héros. Nous avons fait imprimer ce petit ouvrage ſur une copie très exacte.*

NO-

Digitized by Google

NOTES.

a) *Un ſerpent.* Il eſt conſtant que le ſerpent parlait. La Geneſe dit expreſſément, *qu'il était le plus ruſé de tous les animaux.* La Geneſe ne dit point que Dieu lui donnât alors la parole par un acte extraordinaire de ſa toute-puiſſance pour ſéduire Eve. Elle raporte la converſation du ſerpent & de la femme comme on raporte un entretien entre deux perſonnes qui ſe connaiſſent & qui parlent la même langue. Cela même eſt ſi évident que le Seigneur punit le ſerpent d'avoir abuſé de ſon eſprit & de ſon éloquence; il le condamne à ſe traîner ſur le ventre, au lieu qu'auparavant il marchait ſur ſes pieds. Flavien Joſeph dans ſes antiquités, Philon, St. Bazile, St. Ephrem n'en doutent pas. Le révérend père Don Calmet dont le profond jugement eſt reconnu de tout le monde, s'exprime ainſi. *Toute l'antiquité a reconnu les ruſes du ſerpent, & on a cru qu'avant la malédiction de Dieu, cet animal etait encor plus ſubtil qu'il ne l'eſt à préſent. L'Ecriture parle de ſes fineſſes en pluſieurs endroits; elle dit qu'il bouche ſes oreilles pour ne pas entendre la voix de l'enchanteur. Jeſus-Chriſt dans l'Evangile nous conſeille d'avoir la prudence du ſerpent.*

b) *Un âne avec eſprit.* Il n'en était pas ainſi de l'âne, ou de l'âneſſe qui parla à Balaam. Il eſt vraiſemblable que les ânes n'avaient point le don de la parole; car il eſt dit expreſſément que le Seigneur ouvrit la bouche de l'âneſſe. Et même St. Pierre dans ſa ſeconde Epître, dit, *que cet animal muet parla d'une voix humaine.* Mais remarquons que St. Auguſtin dans ſa 48 queſtion dit, que Balaam ne fut point du tout étonné d'entendre parler ſon âneſſe. Il en conclut que Balaam était accoutumé à entendre parler les autres animaux. Le révérend père Don Calmet avoue que la choſe eſt très ordinaire. L'âne de Bacchus, dit-il, le bélier de Phrixus, le cheval d'Hercule, l'agneau de Bochoris, les bœufs de Sicile, les arbres même de Dodone, & l'ormeau d'Apollonius, de Thyane ont parlé diſtinctement. Voilà de grandes autorités qui ſervent merveilleuſement à juſtifier Mr. de St. Didier.

c) *Fit parler & pleurer les deux chevaux d'Achile.* La remarque de Madame Dacier ſur cet endroit d'Homère, eſt également importante & judicieuſe. Elle appuye beaucoup ſur la ſage conduite d'Homère; elle fait voir que les chevaux

Digitized by Google

d'Achille, Xanthe & Balie, fils de Podarge, ſont d'une race immortelle; & qu'ayant déja pleuré la mort de Patrocle, il n'eſt point du tout étonnant qu'ils tiennent un long diſcours à Achille. Enfin, elle cite l'exemple de l'ânesſe de Balaam, auquel il n'y a rien à repliquer.

d) *Deſcartes n'en eut point quand il les crut machines.* Deſcartes etait certainement un bon géomêtre & un homme de beaucoup d'eſprit; mais toutes les nations ſavantes avouent qu'il abandonna la géométrie qui devait être ſon guide, & qu'il abuſa de ſon eſprit pour ne faire que des romans. L'idée que les animaux ont tous les organes du ſentiment pour ne point ſentir, eſt une contradiction ridicule. Ses tourbillons, ſes trois élémens, ſon ſyſtême ſur la lumière, ſon explication des reſſorts du corps humain, ſes idées innées, ſont regardés par tous les Philoſophes comme des chimères abſurdes. On convient que dans toute ſa phyſique il n'y a pas une vérité phyſique. Ce grand exemple apprend aux hommes qu'on ne trouve ces vérités que dans les mathématiques & dans l'expérience.

e) *Il ſavait Rabelais & St. Auguſtin.* Il eſt raporté dans l'hiſtoire de l'Académie que La Fontaine demanda à un Docteur, s'il croyait que St. Auguſtin eût autant d'eſprit que Rabelais, & que le Docteur répondit à La Fontaine, *prenez garde*, *Monſieur*, *vous avez mis un de vos bas à l'envers*; ce qui était vrai.

Ce Docteur était un ſot. Il devait convenir que St. Auguſtin & Rabelais avaient tous deux beaucoup d'eſprit; & que le Curé de Meudon avait fait un mauvais uſage du ſien. Rabelais était profondément ſavant & tournait la ſcience en ridicule; St. Auguſtin n'était pas ſi ſavant, il ne ſavait ni le Grec, ni l'Hébreu; mais il employa ſes talens & ſon éloquence à ſon reſpectable Miniſtère. Rabelais prodigua indignement les ordures les plus baſſes. St. Auguſtin s'égara dans des explications myſtérieuſes que lui-même ne pouvait entendre. On eſt étonné qu'un orateur tel que lui ait dit dans ſon ſermon ſur le Pſeaume ſix.

„ Il eſt clair & indubitable que le nombre de quatre a „ raport au corps humain à cauſe des quatre élémens & des „ quatre qualités dont il eſt compoſé; ſavoir le chaud & le „ froid, le ſec & l'humide. C'eſt pourquoi auſſi Dieu a voulu „ qu'il fût ſoumis à quatre différentes ſaiſons, ſavoir l'Eté, „ le Printems, l'Automne & l'Hyver. — Comme le nombre „ de quatre a raport au corps, le nombre de trois a ra„ port à l'ame, parce que Dieu nous ordonne de l'aimer „ d'un triple amour, ſavoir de tout notre cœur, de toute „ notre ame, & de tout notre eſprit.

„ Lors

Digitized by Google

„ Lors donc que les deux nombres de quatre & de trois, „ dont le premier a raport au corps, c'eſt-à-dire au vieil „ homme & au vieil Teſtament; & le ſecond a raport à l'a- „ me, c'eſt-à-dire au nouvel homme & au nouveau Teſta- „ ment, ſeront paſſés & écoulés, comme le nombre de ſept „ jours paſſe & s'écoule, parce qu'il n'y a rien qui ne ſe „ faſſe dans le tems, & par la diſtribution du nombre quatre „ au corps, & du nombre de trois à l'ame; lors, dis-je, que „ ce nombre de ſept ſera paſſé, on verra arriver le huitié- „ me qui ſera celui du jugement.

Pluſieurs ſavans ont trouvé mauvais qu'en voulant concilier les deux généalogies différentes données à St. Joſeph, l'une par St. Matthieu, & l'autre par St. Luc, il diſe dans ſon Sermon 51, *qu'un fils peut avoir deux pères, puiſqu'un père peut avoir deux enfans.*

On lui a encor reproché d'avoir dit dans ſon livre contre les Manichéens, que les puiſſances céleſtes ſe déguiſaient ainſi que les puiſſances infernales en beaux garçons & en belles filles pour s'accoupler enſemble, & d'avoir imputé aux Manichéens cette theurgie impure, dont ils ne furent jamais coupables.

On a relevé pluſieurs de ſes contradictions. Ce grand Saint était homme, il a ſes faibleſſes, ſes erreurs, ſes défauts comme les autres Saints. Il n'en eſt pas moins vénérable, & Rabelais n'eſt pas moins un bouffon groſſier, un impertinent dans les trois quarts de ſon livre, quoi qu'il ait été l'homme le plus ſavant de ſon tems, éloquent, plaiſant, & doué d'un vrai génie. Il n'y a pas ſans doute de comparaiſon à faire entre un père de l'Egliſe très vénérable & Rabelais; mais on peut très bien demander lequel avait plus d'eſprit. Et un bas à l'envers n'eſt pas une réponſe.

f) L'homme eſt mis pour régner. Dans le Spectacle de la nature, Monſieur le Prieur de Jonval, qui d'ailleurs eſt un homme fort eſtimable, prétend que toutes les bêtes ont un profond reſpect pour l'homme. Il eſt pourtant fort vraiſemblable que les premiers ours & les premiers tigres qui rencontrèrent les premiers hommes, leur témoignèrent peu de vénération, ſurtout s'ils avaient faim.

Pluſieurs peuples ont cru très ſérieuſement que les étoiles n'étaient faites que pour éclairer les hommes pendant la nuit. Il a fallu bien du tems pour détromper notre orgueil & notre ignorance. Mais auſſi pluſieurs Philoſophes, & Platon entr'autres, ont enſeigné que les aſtres étaient des Dieux. St. Clément d'Alexandrie & Origène ne doutent pas qu'ils n'ayent des ames capables de bien & de mal; ce ſont des choſes très curieuſes & très inſtructives.

g) Par

Digitized by Google

g) *Par Noé mon ayeul.* Il faut pardonner au lion s'il ne connaissait pas Noé. Les Juifs sont les seuls qui l'ayent jamais connu. On ne trouve ce nom chez aucun autre peuple de la terre. Sanchoniaton n'en a point parlé. S'il en avait dit un mot, Eusèbe son abréviateur en aurait pris un grand avantage. Ce nom ne se trouve point dans le Zenda Vesta de Zoroastre. Le Sadder qui en est l'abrégé ne dit pas un seul mot de Noé. Si quelque auteur Egyptien en avait parlé, Flavien Joseph qui rechercha si exactement tous les passages des livres Egyptiens qui pouvaient déposer en faveur des antiquités de sa nation, se serait prévalu du témoignage de ces auteurs. Noé fut entiérement inconnu aux Grecs; il le fut également aux Indiens & aux Chinois. Il n'en est parlé ni dans le Védam, ni dans le Shasta, ni dans les cinq Kings; & il est très remarquable que lui & ses ancêtres ayent été également ignorés du reste de la terre.

h) *De ne toucher jamais à l'homme son image.* Au chap. IX. de la Genèse, verset 10 & suivans, le Seigneur fait un pacte avec les animaux, tant domestiques que de la campagne. Il défend aux animaux de tuer les hommes; il dit qu'il en tirera vengeance, parce que l'homme est son image. Il défend de même à la race de Noé de manger du sang des animaux mêlé avec de la chair. Les animaux sont presque toûjours traités dans la loi Juive à-peu-près comme les hommes. Les uns & les autres doivent être également en repos le jour du Sabat. (Exode Chap. XXIII.) un taureau qui a frappé un homme de sa corne est puni de mort. (Exode Chap. XXI.) une bête qui a servi de succube ou d'incube à une personne est aussi mise à mort. (Lévit. Chap. XX.) Il est dit que l'homme n'a rien de plus que la bête. (Ecclésiaste Chap. III. & XIX.) dans les playes d'Egypte les premiers nés des hommes & des animaux sont également frappés. (Exode Chap. XII. & XIII.) Quand Jonas prêche la pénitence à Ninive, il fait jeuner les hommes & les animaux. Quand Josué prend Jérico il extermine également les bêtes & les hommes. Tout cela prouve évidemment que les hommes & les bêtes étaient regardés comme deux espèces du même genre. Les Arabes ont encor le même sentiment. Leur tendresse excessive pour leurs chevaux & pour leurs gazelles en est un témoignage assez connu.

i) *Par qui fut-il écrit?* Le grand Newton, Samuel Clark, prétendent que le Pentateuque fut écrit du tems de Saül. D'autres savans hommes pensent que ce fut sous Ozias; mais il est décidé que Moïse en est l'auteur malgré toutes les vaines objections fondées sur les vraisemblances, & sur la raison qui trompe si souvent les hommes.

k) *De*

Digitized by Google

k) *De mes quarante dents.* Ceux qui ont écrit l'hiſtoire naturelle auraient dû compter les dents des lions, mais ils ont oublié cette particularité auſſi bien qu'Ariſtote. Quand on parle d'un guerrier il ne faut pas omettre ſes armes. Mr. de St. Didier qui avait vû diſſéquer à Marſeille un lion nouvellement venu d'Afrique, s'aſſura qu'il avait quarante dents.

l) *Où tu fêtais en paix Magdeleine & Lazare?* Ce lion parait fort inſtruit, & c'eſt encor une preuve de l'intelligence des bêtes. La Sainte Beaume où ſe retira Sainte Marie-Magdeleine eſt fort connue; mais peu de gens ſavent à fond cette hiſtoire. La fleur des Saints peut en donner quelques notions; il faut lire ſon article Tome II. de la fleur des Saints, depuis la page 59. Ce fut Marie-Magdeleine à qui deux Anges parlèrent ſur le Calvaire, & à qui nôtre Seigneur parut en jardinier. Ribadéneira le ſavant auteur de la fleur des Saints, dit expreſſément, que ſi cela n'eſt pas dans l'Evangile la choſe n'eſt pas moins indubitable. Elle demeura, dit-il, dans Jéruſalem auprès de la Vierge Marie avec ſon frère Lazare, que Jeſus avait reſſuſcité, & Marthe ſa ſœur qui avait préparé le repas lorſque Jeſus avait ſoupé dans leur maiſon.

L'aveugle né nommé Celedone, à qui Jeſus donna la vue en frotant ſes yeux avec un peu de boue, & Joſeph d'Arimathie, étaient de la ſocieté intime de Magdeleine. Mais le plus conſidérable de ſes amis fut le docteur St. Maximin, l'un des ſoixante & dix diſciples.

Dans la première perſécution qui fit lapider St. Etienne, les Juifs ſe ſaiſirent de Marie-Magdeleine, de Marthe, de leur ſervante Marcelle, de Maximin leur directeur, de l'aveugle né, & de Joſeph d'Arimathie. On les embarqua dans un vaiſſeau ſans voiles, ſans rames & ſans mariniers. Le vaiſſeau aborda à Marſeille comme l'atteſte Baronius. Dès que Magdeleine fut à terre elle convertit toute la Provence. Le Lazare fut Evêque de Marſeille; Maximin eut l'Evêché d'Aix. Joſeph d'Arimathie alla prêcher l'Evangile en Angleterre. Marthe fonda un grand couvent; Magdeleine ſe retira dans la Sainte Beaume où elle brouta l'herbe toute ſa vie. Ce fut là que n'ayant plus d'habits, elle pria toûjours toute nue; mais ſes cheveux crurent juſqu'à ſes talons, & les Anges venaient la peigner & l'enlever au Ciel ſept fois par jour, en lui donnant de la muſique. On a gardé longtems une fiole remplie de ſon ſang & de ſes cheveux, & tous les ans, le jour du Vendredi Saint, cette fiole a bouilli à vue d'œil. La liſte de ſes miracles avérés eſt innombrable.

Digitized by Google

Vers faits pour Madame de POMPADOUR *à Etiolle en 1745, pendant qu'elle deſſinait.*

AInſi donc vous réuniſſez
Tous les arts, tous les gouts, tous les talens de plaire,
Pompadour, vous embelliſſez
La Cour, le Parnaſſe & Cythère.
Charme de tous les cœurs, tréſor d'un ſeul mortel,
Qu'un ſort ſi beau ſoit éternel;
Que vos jours précieux ſoient marqués par des fêtes;
Que la paix dans nos champs revienne avec Louïs.
Soyez tous deux ſans ennemis,
Et gardez tous deux vos conquêtes.

Réponſe de Mr. de V... à Mr. de .....

VOus ſavez penſer comme écrire:
Les graces avec la raiſon
Vous ont confié leur empire;
L'infâme ſuperſtition,
Sous vos traits délicats expire:
Ainſi l'immortel Apollon
Charme l'Olympe de ſa lyre,
Tandis que les fléches qu'il tire,

Ecra-

Ecraſent le ſerpent Python :
Il eſt Dieu, quand par ſon courage
Ce monſtre affreux eſt terraſſé ;
Il l'eſt, quand ſon brillant viſage
Rallume le jour éclipſé ;
Mais entre les genoux d'Iſſé,
Je le crois Dieu bien davántage.

Réponſe à .....

J'Ai été touché, Monſieur, de votre lettre du 12. Février. On m'a dit que vous êtes dévot, cependant je vous vois de la ſenſibilité & de l'honnêteté. Vous m'apprenez que vous avez été taillé de la pierre il y a douze ans, je vous félicite de vivre ſi vous trouvez la vie plaiſante : j'ai toûjours été affligé que dans le meilleur des mondes poſſibles il y eût des cailloux dans les veſſies, attendu que les veſſies ne ſont pas plus faites pour être des carrières que des lanternes ; mais je me ſuis toûjours ſoumis à la Providence ; je n'ai point été taillé ; j'ai eu & j'ai ma bonne doſe de mal en autre monnoie ; chacun a la ſienne ; il faut ſavoir ſouffrir & mourir de toutes les façons.

Vous me mandez qu'on a imprimé je ne ſais quelles lettres que je vous écrivis il y a plus de trente années ; vous m'apprenez qu'elles étaient tombées entre les mains d'un nommé Vaugé, qui n'en peut répondre, attendu qu'il eſt mort. Si ces lettres ont été ſon ſeul héritage, je conſeille

Digitized by Google

ſeille aux hoirs de renoncer à la ſucceſſion. J'ai lû ce recueil, je m'y ſuis ennuyé, mais j'ai aſſez de mémoire dans ma ſoixante & douziéme année pour aſſurer qu'il n'y a pas une de ces lettres qui ne ſoit falſifiée; je défie tous les Vaugé morts ou vivans, & tous les éditeurs de rapſodies, de montrer une ſeule page de ma main qui ſoit conforme à ce qu'on a eu la ſotiſe d'imprimer.

Il y a environ cinquante ans qu'on eſt en poſſeſſion de ſe ſervir de mon nom; je ſuis bien aiſe qu'il ait fait gagner quelque choſe à de pauvres diables; il faut que le *pauvre diable* vive; mais il faudrait au moins qu'il me conſultât, pour gagner ſon argent plus honnêtement.

Vous m'apprenez, Mouſieur, que l'auteur de l'*Année litteraire* a fait uſage de ces lettres, vous ne me dites pas quel uſage, & ſi c'eſt celui qu'on fait ordinairement de ſes feuilles; tout ce que je peux vous répondre, c'eſt que je n'ai jamais lû l'*Année litteraire*, & que je ſuis trop propre pour en faire uſage.

Vous craignez que l'impreſſion de ces chiffons ne me faſſe mourir de chagrin, raſſurez-vous, je ne ſuis point abandonné dans ma vieilleſſe décrépite, j'ai dans ma maiſon un Jéſuite qui m'a donné des leçons de patience; car ſi j'ai haï les Jéſuites quand il étaient puiſſans & un peu inſolens, je les aime quand ils ſont humiliés: je ne vois d'ailleurs que des gens heureux, & cela regaillardit; mes payſans ſont tous à leur aiſe, ils ne voyent jamais d'huiſſiers avec des contraintes. J'ai bâti comme Mr. de Pompignan,

une

Digitized by Google

une jolie Egliſe, où je prie Dieu pour ſa converſion & pour celle de Cathérin Fréron; je le prie auſſi qu'il vous inſpire la diſcrétion de ne plus laiſſer prendre des copies infidèles des lettres qu'on vous écrit. Portez-vous bien; je ſuis vieux, vous n'êtes pas jeune, je vous pardonne de tout mon cœur votre faibleſſe, j'ai pardonné dans d'autres juſqu'à l'ingratitude; il n'y a que la méchanceté orgueilleuſe & hypocrite qui m'a quelquefois ému la bile; mais à préſent, rien ne me fait de la peine que les mauvais vers qu'on m'envoye quelquefois de Paris.

Digitized by Google

Discours à mon Vaisseau. (*)

O Vaisseau qui portes mon nom,
Puisses-tu comme moi résister aux orages!
L'Empire de Neptune a vû moins de naufrages
Que le Permesse d'Apollon.
Tu vogueras peut-être à ces climats sauvages
Que Jean-Jacque a vanté dans son nouveau jargon.
Va débarquer sur ces rivages
Patouillet, N..... & Fréron;
A moins qu'aux chantiers de Toulon,
Ils ne servent le Roi noblement & sans gages.

Mais non, ton sort t'appelle aux Dunes d'Albion;
Tu verras dans les champs qu'arrose la Tamise,
La liberté superbe auprès du Trône assise;
Le chapeau qui la couvre est orné de lauriers;
Et malgré ses partis, sa fougue, & sa licence,
Elle tient dans ses mains la corne d'abondance,
Et les étendarts des guerriers.

Sois certain que Paris ne s'informera guères
Si tu vogues vers Smyrne où l'on vit naître Homère,
Ou si ton Breton nautonier
Te conduit près de Naple en ce séjour fertile,
Qui

(*) Une Compagnie de Nantes vient de mettre en mer un beau vaisseau qu'elle a nommé *le Voltaire*.

Digitized by Google

Qui fait bien plus de cas du ſang de St. Janvier,
Que de la cendre de Virgile.

Ne va point ſur le Tibre, il n'eſt plus de talens,
Plus de héros, plus de grand-homme;
Chez ce peuple de conquérans
Il eſt un Pape; & plus de Rome.

Va plutôt vers ces monts qu'autrefois ſépara
Le redoutable fils d'Alcmène,
Qui doma les lions, ſous qui l'hydre expira,
Et qui des Cieux jaloux brava toûjours la Reine.
Tu verras en Eſpagne un (*) Alcide nouveau,
Vainqueur d'une hydre plus fatale;
Des ſuperſtitions déchirant le bandeau,
Plongeant dans la nuit du tombeau,
De l'Inquiſition la puiſſance infernale.
Di-lui, qu'il eſt en France un mortel qui l'égale;
Car tu parles ſans doute, ainſi que le vaiſſeau
Qui tranſporta dans la Colchide
Les deux gemeaux divins, Jaſon, Orphée, Alcide:
Baptiſé ſous mon nom tu parles hardiment:
Que ne diras-tu point des énormes ſotiſes,
Que mes chers Français ont commiſes
Sur l'un & ſur l'autre élément!

Tu brûles de partir, atten, demeure, arrête,
Je prétends m'embarquer, atten-moi, je te joins:
Libre de paſſions & d'erreurs & de ſoins,
J'ai ſû de mon aſyle écarter la tempête;

Mais

(*) Mr. le Comte d'Aranda.

Digitized by Google

Mais dans mes prés fleuris, dans mes sombres forêts,
Dans l'abondance & dans la paix,
Mon ame est encor inquiète :
Des méchans & des sots je suis encor trop près :
Les cris des malheureux percent dans ma retraite.
Enfin le mauvais goût qui domine aujourd'hui
Deshonore trop ma patrie.
Hier on m'apporta pour combler mon ennui
Le Tacite de la Bletrie.
Je n'y tiens point, je pars, & j'ai trop différé.
Ainsi je m'occupais sans suite & sans méthode
De ces pensers divers où j'étais égaré,
Comme tout solitaire à lui-même livré,
Ou comme un fou qui fait une ode ;
Quand Minerve tirant les rideaux de mon lit,
Avec l'aube du jour m'apparut & me dit,
Tu trouveras par-tout la même impertinence.
Les ennuyeux & les pervers
Composent ce vaste univers :
Le monde est fait comme la France.

Je me rendis à la raison,
Et sans plus m'affliger des sotises du monde,
Je laissai mon vaisseau fendre le sein de l'onde,
Et je restai dans ma maison.

Réponse

Digitized by Google

Réponſe à Mr. F. de N. Aouſt 1766.

Si vous brillez à votre aurore
Quand je m'éteins à mon couchant;

Si dans votre fertile champ
Tant de fleurs s'empreſſent d'éclore,
Lorſque mon terrein languiſſant
Eſt dégarni des dons de Flore;

Si votre voix jeune & ſonore
Prélude d'un ton ſi touchant,
Quand je fredonne à peine encore
Les reſtes d'un lugubre chant;

Si, des Graces qu'en vain j'implore,
Vous devenez l'heureux amant,
Et ſi ma vieilleſſe déplore
La perte de cet art charmant,
Dont le Dieu des vers vous honore;

Tout cela peut m'humilier;
Mais je n'y vois point de remède.
Il faut bien que l'on me ſuccède,
Et j'aime en vous mon héritier.

Fin de la cinquiéme Partie.

Digitized by Google

TABLE

des Piéces contenues dans cette cinquiéme Partie.

LA PRINCESSE DE NAVARRE, *comédie-ballet : Fête donnée par le* ROI *en ſon château de Verſailles, le mardi 23. Février* 1745. . . . . pag. 5.

LE TEMPLE DE LA GLOIRE : *Fête donnée à Verſailles le 27. Novembre* 1745. . 98.

CHARLOT, *ou* LA COMTESSE DE GIVRY, *piéce dramatique.* . . . . . 141.

Drame, traduit de l'Anglais de Mr. Hut. 199.

Lettre aux Auteurs de la Gazette litteraire, ſur les ſonges. . . . . . 257.

Autre aux mêmes. . . . . . 261.

Autre aux mêmes. . . . . . 265.

Dialogue, entre Periclès, *un Grec moderne, & un Ruſſe.* . . . . . 270.

Eloge hiſtorique de Mad. la Marquiſe du Châtelet. . . . . 277.

Juſtification de Mr. de Thou, *contre les accuſations de Mr.* de Buri, *auteur d'une Vie de* HENRI IV. . . . . 287.

Digitized by Google

POÉSIES, &c.

A Mr. L..... . . . pag. 307.
Impromptu fait à un ſouper dans une Cour d'Allemagne. . . . . . ibid.
Sur un Reliquaire. . . . . . 308.
Au Chevalier D. . . . . 309.
A un Bavard. . . . . . ibid.
A l'occaſion de l'expulſion des Jéſuites. ibid.
Quatrain pour être mis au bas du portrait de Confucius. . . . . 310.
A Mad. la Ducheſſe de ..... . ibid.
Réponſe à une piéce intitulée le Cœur, *de Mr. le Chev. de B.....* . . 311.
Réponſe à des vers de Mr. Ch. . 312.
Au Chevalier D. B. . . . ibid.
Lettre à M. M.... *Mars* 1765. . 313.
Portrait de Mad. .... 314.
Vers à la même. . . . . . ibid.
Réponſe à Mr. de St. L... . . 316.
Epître à M. de St. L... . . 317.
A Mr. de F.... . . . . . 318.
A Mad. de .... 319.
Lettre au Roi de Dannemarck. . 320.
A Mad. de B.... . . . . 321.
A Mr. de la P.... *en lui envoyant un exemplaire de* Semiramis. . . ibid.
Sur le Louvre. . . . . . 322.

Digitized by Google

A Mad. la Comteſſe D. L. N. *en lui envoyant l'épître ſur la* calomnie. *pag.* 322.
Epître à M. Des Mahis. . . 323.
Réponſe à Mr. D. B... . . 324.
A Mr. S. D. M. . . . 326.
A Mr. D. M. . . . ibid.
Lettre de M. F. . . . 328.
A Mlle. Clairon. . . . 332.
Vers à Mr. De Belloy. . . ibid.
A l'Auteur de Richardet. . . 333.
A Mad. du Châtelet *jouant à Sceaux le rôle d'*Iſé. . . . . 334.
A Mr. de V.... *ſur ſon éloge de* CHARLES V. . . . . ibid.
Aux Habitans de Lyon. . . ibid.
Sur le baiſer que la Dauphine donna à Alain Chartier *fameux auteur du tems de* CHARLES VI. . . . 335.
A Mlle. Gauſſin *jouant* Alzire. . 335.
Sur l'élection du Comte Poniatowski *au trône de Pologne.* . . . 336.
Converſation ſingulière. . . 337.
Vers faits pour Mad. de Pompadour *à Étiolle en* 1745. *pendant qu'elle deſſinait.* 346.
Réponſe de Mr. de V... *à Mr. de* ..... ibid.
Réponſe à .... 347.
Diſcours à mon vaiſſeau. . . 350.
Réponſe à Mr. F. de N. *Août* 1766. 353.

Digitized by Google

SUPPLEMENT
A LA CINQUIEME PARTIE
DES
NOUVEAUX MELANGES.

LES
TROIS EMPEREURS
EN SORBONNE.

Par Mr. l'Abbé CAILLE.

L'Héritier de Brunſwick & le Roi des Danois,
Vous le ſavez, amis, ne ſont pas les ſeuls Princes
Qu'un deſir curieux mena dans nos provinces,
Et qui des bons eſprits ont réuni les voix.
Nous avons vû Trajan, Titus & Marc-Aurèle
Quitter le beau ſéjour de la gloire immortelle
Pour venir en ſecret s'amuſer dans Paris.
Quelque bien qu'on puiſſe être on veut changer de place;
C'eſt pourquoi les Anglais ſortent de leur païs.

Digitized by Google

L'esprit est inquiet, & de tout il se lasse,
Souvent un bienheureux s'ennuie en paradis.
Le trio d'Empereurs arrivés dans la ville,
Loin du monde & du bruit choisit son domicile
Sous un toit écarté, dans le fond d'un fauxbourg.
Ils évitaient l'éclat; les vrais Grands le dédaignent.
Les galans de la Cour & les beautés qui règnent,
Tous les gens du bel air ignoraient leur séjour.
A de semblables saints il ne faut que des sages;
Il n'en est pas en foule. On en trouva pourtant,
Gens instruits & profonds qui n'ont rien de pédant,
Qui ne prétendent point être des personnages,
Qui des sots préjugés paisiblement vainqueurs,
D'un regard indulgent contemplent nos erreurs;
Qui sans craindre la mort savent goûter la vie;
Qui ne s'appellent point, *la bonne compagnie*,
Qui la sont en effet. Leur esprit & leurs mœurs
Réunirent beaucoup chez les trois Empereurs.
A leur petit couvert chaque jour ils soupèrent,
Moins ils cherchaient l'esprit & plus ils en montrèrent;
Tous charmés l'un de l'autre ils étaient bien surpris
D'être sur tous les points toûjours du même avis.
Ils ne perdirent point leurs momens en visites;
Mais on les rencontrait aux arsenaux de Mars,
Chez Clio, chez Minerve, aux ateliers des arts.
Ils les encourageaient en pesant leurs mérites.
On conduisit bientôt nos nouveaux curieux
Aux chefs-d'œuvre brillans d'Andromaque & d'Armide;
Qu'ils préféraient aux jeux du Cirque & de l'Elide.
Le plaisir de l'esprit passe celui des yeux.

D'un

Dun plaisir différent nos trois Césars jouirent,
L'orsqu'à l'observatoire un verre industrieux
Leur fit enviſager la ſtructure des cieux,
Des cieux qu'ils habitaient, & dont ils deſcendirent.
De là, près d'un beau pont que bâtit autrefois
Le plus grand des Henris, & peut-être des Rois;
Marc-Aurèle apperçut ce bronze qu'on révère,
Ce Prince, ce héros célébré tant de fois
Des Français inconſtans le vainqueur & le père;
Le voilà, diſaient-ils, nous le connaiſſons tous;
Il boit au haut des cieux le nectar avec nous.
Un des ſages leur dit: Vous ſavez ſon hiſtoire,
On adore aujourd'hui ſa valeur, ſa bonté,
Quand il était au monde il fut perſécuté.
Buri même à préſent lui conteſte ſa gloire,
Pour dompter la critique on dit qu'il faut mourir;
On ſe trompe; & ſa dent qui ne peut s'aſſouvir
Juſques dans le tombeau ronge notre mémoire.
Après ces monumens ſi grands, ſi précieux,
A leurs regards divins ſi dignes de paraître,
Sur de moindres objets ils baiſſèrent les yeux.
Ils voulurent enfin tout voir & tout connaître;
Les boulevards, la foire & l'opéra bouffon,
L'école où Loyola corrompit la raiſon,
Les quatre Facultés & juſqu'à la Sorbonne.
Ils entrent dans l'étable où les Docteurs fourés
Ruminaient Saint Thomas & prenaient leurs degrés.
Au ſéjour de l'*Ergo*, Ribaudier en perſonne
Eſtropiait alors un diſcours en latin.
Quel latin, juſte ciel! les héros de l'Empire

Se mordaient les cinq doigts pour s'empêcher de rire.
Mais ils ne rirent plus quand un gros auguſtin
Du Concile Gaulois lut tout haut les cenſures.
Il diſait anathême aux nations impures
Qui n'avaient jamais ſû dans leurs impietés
Qu'auprès de l'Eſtrapade il fût des Facultés.
O morts! s'écriait-il, vivez dans les ſupplices, *b*)
Princes, ſages, héros, exemples des vieux tems,
Vos ſublimes vertus n'ont été que des vices,
Vos belles actions des péchés éclatans.
Dieu livre, ſelon nous, dans la gêne éternelle
Epictète, Caton, Scipion l'Africain,
Ce coquin de Titus l'amour du genre humain,
Marc-Aurèle, Trajan, le grand Henri lui-même,
Tous créés pour l'enfer & morts ſans ſacremens.
Mais parmi ſes élus nous plaçons les Cléments *c*)
Dont nous avons ici ſolemnisé la fête;
De beaux rayons dorés nous ceignimes ſa tête:
Ravaillac & Damiens, s'ils ſont de vrais croyans, *d*)
S'ils ſont bien confeſſés ſont ſes heureux enfans.
Un Fréron bien huilé verra Dieu face à face; *e*)
Et Turenne amoureux, mourant pour ſon païs,
Brûle éternellement chez les anges maudits.
Tel eſt notre plaiſir. Telle eſt la loi de Grace.
Les divins voyageurs étaient bien étonnés
De ſe voir en Sorbonne & de s'y voir damnés.
Les vrais amis de Dieu réprimment leur colère.
Marc-Aurèle lui dit d'un ton très débonnaire: *f*)
Vous ne connaiſſez pas les gens dont vous parlez;
Les Facultés par fois ſont aſſez mal inſtruites

Des

Des ſecrets du Très-Haut, quoi qu'ils ſoient révélés,
Dieu n'eſt ni ſi méchant, ni ſi ſot que vous dites.
Ribaudier à ces mots roulant un œil hagard
Dans des convulſions dignes de Saint Médard,
Nomma le demi-Dieu déiſte, athée, impie,
Hérétique, ennemi du trône & de l'autel,
Et lui fit intenter un procès criminel.
Les Romains cependant ſortent de l'écurie.
Mon Dieu, diſait Titus, ce Monſieur Ribaudier
Pour un Docteur Français me ſemble bien groſſier.
Nos ſages rougiſſaient pour l'honneur de la France;
Pardonnez, dit l'un d'eux, à tant d'extravagance.
Nous n'aſſiſtons jamais à ces belles leçons.
Nous nous ſommes mépris; Ribaudier nous étonne,
Nous penſions en effet vous mener en Sorbonne,
Et l'on vous a conduits aux petites maiſons.

NOTES.

a) *Buri même à préſent lui conteſte ſa gloire.* On dit qu'un écrivain, nommé Mr. de Buri, a fait une hiſtoire de Henri IV, dans laquelle ce héros eſt un homme très médiocre. On ajoute qu'il y a dans Paris une petite ſecte qui s'élève ſourdement contre la gloire de ce grand-homme. Ces Meſſieurs ſont bien cruels envers la patrie; qu'ils ſongent combien il eſt important qu'on regarde comme un être approchant de la Divinité, un Prince qui expoſa toûjours ſa vie pour ſa nation, & qui voulut toûjours la ſoulager. Mais il avait des défauts, mais il avait des faibleſſes. Oui, ſans doute; il était homme: mais béni ſoit celui qui a dit que ſes défauts étaient ceux d'un homme aimable, & ſes vertus celles d'un grand-homme. Plus il fut la victime du fanatiſme, plus il doit être preſque adoré par quiconque n'eſt pas convulſionnaire.

Chr.

Digitized by Google

Chaque nation, chaque Cour, chaque Prince a besoin de se choisir un patron pour l'admirer & pour l'imiter. Eh ! quel autre choisira-t-on que celui qui dégageait ses amis aux dépends de son sang dans le combat de Fontaine-Française, qui criait dans la victoire d'Ivry, *épargnez les compatriotes*, & qui au faîte de la puissance & de la gloire disait à son Ministre, *je veux que le paysan ait une poule au pot tous les dimanches.*

b) O morts ! s'écriait-il, vivez dans les supplices. Il est nécessaire de dire au public qui l'a oublié, qu'un nommé Ribalier principal du collége Mazarin, & un régent nommé Cogé, s'étant avisés d'être jaloux de l'excellent livre moral de *Bélisaire*, cabalèrent pendant un an pour le faire censurer par ceux qu'on appelle *Docteurs de Sorbonne.* Au bout d'un an ils firent imprimer cette censure en latin & en français. Elle n'est cependant ni française ni latine ; le titre même est un solécisme, *Censure de la Faculté de Théologie contre le livre &c.* On ne dit point, *censure contre*, mais, *censure de.* Le public pardonne à la Faculté de ne pas savoir le français, on lui pardonne moins de ne pas savoir le latin. *Determinatio Sacræ Facultatis in libellum*, est une expression ridicule. *Determinatio* ne se trouve ni dans Cicéron, ni dans aucun bon auteur ; *determinatio in*, est un barbarisme insupportable ; & ce qui est encor plus barbare, c'est d'appeller *Bélisaire* un libelle en faisant un mauvais libelle contre lui.

Ce qui est encor plus barbare, c'est de déclarer damnés tous les grands-hommes de l'antiquité qui ont enseigné & pratiqué la justice. Cette absurdité est heureusement démentie par St. Paul, qui dit expressément dans son Epitre aux Juifs tolérés à Rome ; *Lorsque les Gentils qui n'ont point la loi font naturellement ce que la loi commande n'ayant point notre loi, ils sont loi à eux-mêmes.* Tous les honnêtes gens de l'Europe & du Monde entier ont de l'horreur & du mépris pour cette détestable ineptie qui va damnant toute l'antiquité. Il n'y a que des cuistres sans raison & sans humanité qui puissent soutenir une opinion si abominable & si folle, désavouée même dans le fond de leur cœur. Nous ne prétendons pas dire que les Docteurs de Sorbonne sont des cuistres, nous avons pour eux une considération plus distinguée ; & nous les plaignons seulement d'avoir signé un ouvrage qu'ils sont incapables d'avoir fait, soit en français, soit en latin.

Remarquons pour leur justification qu'ils se sont intitulés dans le titre *sacrée faculté*, en langue latine, & qu'ils ont eu la discrétion de supprimer en français ce mot *sacrée.*

c) Mais parmi ses élus nous plaçons les Cléments. On ne peut trop répéter que la Sorbonne fit le panégyrique du jacobin

Jac-

Digitized by Google

Jacques Clément assassin de Henri III, étudiant en Sorbonne, & que d'une voix unanime elle déclara Henri III déchu de tous ses droits à la Royauté, & Henri IV incapable de régner.

Il est clair que selon les principes cent fois étalés alors par cette Faculté, l'assassin parricide Jacques Clément qu'on invoquait publiquement alors dans les églises, était dans le Ciel au nombre des Saints, & que Henri III Prince voluptueux, mort sans confession, était damné. On nous dira peut-être que Jacques Clément mourut aussi sans confession. Mais il s'était confessé, & même avait communié l'avant-veille, de la main de son prieur Bourgoin son complice, qu'on dit avoir été Docteur de Sorbonne, & qui fut écartelé. Ainsi Clément muni des sacremens fut non-seulement saint, mais martyr. Il avait imité St. Judas, non pas Judas Iscariote, mais Judas Maccabée; Ste. Judith qui coupait si bien les têtes des amans avec lesquels elle couchait; St. Salomon qui assassina son frère Adonias; St. David qui assassina Urie, & qui en mourant ordonna qu'on assassinât Joab; Ste. Jahel qui assassina le Capitaine Sizara; St. Aod qui assassina son Roi Eglon, & tant d'autres saints de cette espèce. Jacques Clément était dans les mêmes principes, il avait la foi. On ne peut lui contester l'espérance d'aller au paradis, au jardin. De la charité, il en était dévoré, puisqu'il s'immolait volontairement pour les rebelles. Il est donc aussi sûr que Jacques Clément est sauvé, qu'il est sûr que Marc-Aurèle est damné.

d) Ravaillac &c. Selon les mêmes principes Ravaillac doit être dans le paradis, dans le jardin; & Henri IV dans l'enfer qui est sous terre; car Henri IV mourut sans confession, & il était amoureux de la Princesse de Condé. Ravaillac au contraire n'était point amoureux, & il se confessa à deux Docteurs de Sorbonne. Voyez quelles douces consolations nous fournit une théologie qui damne à jamais Henri IV, & qui fait un élu de Ravaillac & de ses semblables. Avouons les obligations que nous avons à Ribaudier de nous avoir développé cette doctrine.

e) Un Fréron bien huilé. Mr. l'Abbé Caille a sans doute accollé ces deux noms pour produire le contraste le plus ridicule. On appelle communément à Paris un *Fréron*, tout gredin insolent, tout poliçon qui se mêle de faire de mauvais libelles pour de l'argent. Et Mr. l'Abbé Caille oppose un de ces faquins de la lie du peuple qui reçoit l'Extrême-Onction sur son grabat, au grand Turenne qui fut tué d'un coup de canon sans le secours des saintes-huiles, dans le tems qu'il était amoureux de Madame de Coetquen. Cette note rentre dans la précédente, & sert à confirmer l'opinion théo-

Digitized by Google

théologique qui accorde la poſſeſſion du jardin au derniet malotru couvert d'infamie, & qui la refuſe aux plus grands-hommes, & aux plus vertueux de la terre.

f) *Marc-Aurèle lui dit.* On invite les lecteurs attentifs à relire quelques maximes de l'Empereur Antonin, & à jetter les yeux, s'ils le peuvent, ſur la cenſure *contre Béliſaire*. Ils trouveront dans cette cenſure des diſtinctions ſur la foi & ſur la loi, ſur la grace prévenante, ſur la prédeſtination abſolue, & dans Marc-Antonin ce que la vertu a de plus ſublime & de plus tendre. On ſera peut-être un peu ſurpris que de petits Welches inconnus aux honnêtes gens, ayent condamné dans la ruë des Maçons ce que l'ancienne Rome adora, & ce qui doit ſervir d'exemple au Monde entier. Dans quel abîme ſommes-nous deſcendus ! la nouvelle Rome vient de canoniſer un capucin nommé Cucufin, dont tout le mérite, à ce que rapporte le procès de la canoniſation, eſt d'avoir eu des coups de pied dans le cu, & d'avoir laiſſé répandre un œuf frais ſur ſa barbe. L'Ordre des capucins a dépenſé quatre cent mille écus aux dépends des peuples pour célébrer dans l'Europe l'apothéoſe de Cucufin ſous le nom de Saint Séraphin : & Ribaudier damne Marc-Aurèle ! O Ribaudiers, la voix de l'Europe commence à tonner contre tant de ſotiſes.

Lecteur éclairé & judicieux, car je ne parle pas aux bégueules imbécilles qui n'ont lû que l'*Année ſainte* de Le Tourneux, ou le *Pédagogue chrétien*; de grace apprenez à vos amis quelle eſt l'énorme diſtance des offices de Cicéron, du manuel d'Epictète, des maximes de l'Empereur *Antonin* à tous les plats ouvrages de morale *écrits* dans nos jargons modernes, bâtards de la langue Latine, & dans les effroyables jargons du Nord. Avons-nous ſeulement dans tous les livres faits depuis ſix cent ans rien de comparable à une page de Sénèque ? Non, nous n'avons rien qui en approche, & nous oſons nous élever contre nos maîtres !

842556

Digitized by Google

A. Rosenthal
4.12.1984
[VOLT.]

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google